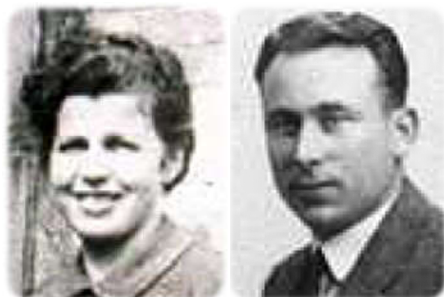


MA SIMPLE VIE

Grand-mère raconte...
Grand-père écrit...



Sophie (et Emile) MUNTZER

Née à Weislingen en septembre 1909, Sophie Klein a connu une vie pas banale, à cheval sur deux guerres mondiales. Elle a vécu les privations et les tribulations d'une époque pleine d'incertitudes. C'est sa foi forte en un avenir meilleur, son optimisme à toute épreuve - et parfois aussi le facteur chance - qui lui ont permis de traverser la tête haute un 19^e siècle particulièrement chahuté par l'histoire.

Vers 1990, avec l'aide d'Emile Muntzer, son mari, elle déroule le fil de sa vie. Sous un titre certes modeste, mais qui révèle un parcours riche d'enseignements sur sa vie, et au-delà sur la vie de ses contemporains au siècle dernier. Avec un crochet de trois ans par les USA, où elle s'est rendue seule à l'âge de 16 ans !

Je tiens à remercier la famille qui m'a donné accès à ce document et m'a autorisé à en publier de larges extraits. Pour des raisons d'authenticité, la forme originale et le style ont été respectés, seuls ont été ajoutés les intertitres et quelques illustrations, ainsi qu'un petit lexique en fin de document (termes en italique dans le texte).

Weislingen, juin 2018

Eric Denninger



Une jeunesse frugale et animée

3

Sophie se présente – Notre vie à la campagne – Moi, l'aînée... - Fantômes, sorcières et veillées – Autres souvenirs d'autrefois – L'école en ces temps-là – Les effets de la guerre – 1918 : le retour des Français... et le retour de la routine – Loisirs et travaux d'après-guerre – Entre école et catéchisme – Un chien nommé Mouki – La fête au village : la Kirb – C'est le temps des copains... et de l'A-mé-ri-que – L'histoire de Barberousse – Une autre histoire, tirée par les cheveux – Partir, mais avec qui ?

Les USA, pour un temps ou pour toujours ?

17

Une traversée mouvementée – Enfin New York ! – En pullman vers Pittsburgh – Arrivée en Pennsylvanie – Chez l'oncle Christ à Elliott – Un premier emploi à Bellevue – Mais la famille déménage... et je change de place – Sophie, Erika, Hans et Pumpernickel – Un bref séjour à l'hôpital – Kay et ses flirts – La question noire – La vie continue – Au pays, maman s'impatiente – American way of life – Petites anecdotes et coup de tête – Dernières impressions avant le retour

Retour en vieille France... qui a aussi ses charmes

31

Embarquement – La croisière s'amuse... et s'instruit – LeHavre-Paris-Tieffenbach-Weislingen – La vie à Strasbourg – Un certain Emile – Nurse à Paris – Retour au pays et projets de mariage – Mariage civil à Weislingen... et religieux à Strasbourg – Enfin chez nous ! – Randonnée dans les Vosges – La vie continue – En attendant bébé, on déménage – 2 décembre : Sophie, Emile... et Paul - Premiers jours de bébé

De la drôle de guerre à l'invasion et à l'armistice-annexion

43

Des rumeurs d'évacuation – Le drôle de guerre à la campagne – Un crochet par Strasbourg – Retour à Weislingen – Les tribulations d'Emile – Comme un repli vers le Midi – Installation à La Barthe-de-Neste – Retour en Alsace

La période de l'annexion, source de réflexions et d'actions

53

Déjà les premiers effets de la germanisation – Economie de guerre et restrictions – Nazification au village – Certificats d'aryanité et généalogie – Et la guerre toujours, qui fait rage – Bombardements alliés sur Strasbourg

Durs moments jusqu'à la Libération

61

Emile à Munich – Des ersatz faits maison – Incorporations de force – Entrée en clandestinité – De mauvaises nouvelles – Arrestations et fuite – La cachette – La Libération : les combats se rapprochent – Libération de Weislingen – Contre-offensive allemande : l'opération Nordwind – Enfin le retour à Weislingen, puis à Strasbourg

En guise d'épilogue provisoire

73

La vie reprend son cours... - Des soucis de santé – Problèmes de santé, ça continue... et ce n'est pas fini ! – Enfin tout rentre dans l'ordre

Annexe : LEXIQUE

Une jeunesse frugale et animée

Sophie se présente

Mes ancêtres sont, à ma connaissance, de pure souche alsacienne, côté paternel. Nous descendons d'un Hans KLEIN, né à Schalkendorf en 1660. Son petit-fils a fourni les descendants des KLEIN établis à Weislingen. Il était *Dorfschulmeister* à Adamswiller.

Du côté de ma mère on n'a pas fait de recherches, mais on estime que les Suédois ont passé par-là, vu le type très blond et grand. Un frère à ma mère a même fait partie de la garde impériale allemande (un minimum de taille était demandé et être bel homme). Mon grand-père maternel était un grand homme, calme et posé. Grand-mère était petite et avait beaucoup de tempérament. Du fait de sa petite taille on lui évitait les gros travaux. Ma mère avait appris et exploité le métier de repasseuse. Pour les fêtes elle travaillait avec deux aides. Après son mariage elle n'avait plus le temps pour exercer ce métier, mais on admirait toujours ses beaux tabliers bien amidonnés. Sans doute pour cette raison et parce qu'elle marchait la tête haute et venait du pays d'à côté, Waldhambach, on lui avait donné le surnom de "*stolze Lippenicklere*" (la fière du clan des Lippe).

Moi-même je suis née à Weislingen le 27/9/1909. Remarquez comme le 9 s'est attaché à ma naissance : $2 + 7 = 9$. En assimilant le 0 à un 10 on trouve : $10 - 1 = 9$. Restent les deux autres 9. Ce n'est pas moi qui ai trouvé cette combinaison, mais mon mari. Mais poursuivons. Mes premiers souvenirs sont la vue d'un grand ballon qui survolait le village et un tapis de fleurs violettes sur un monticule devant notre première habitation à Weislingen.

Début 1914 ma maman a acheté la maison au 4, rue de la Liberté. C'est là qu'une partie de ma vie s'est passée.



Maison 4 rue de la Liberté en 2006



Weislingen vers 1910

Je me souviens des larmes versées à la déclaration de la guerre. Nous étions à ce moment, en 1914, quatre petits enfants, moi-même l'aînée, mes frères Chrétien né en septembre 1910, Albert né en mars 1912 et ma sœur Caroline, dite Lina, née en mars 1914. Le petit frère Albert II apparaîtra dans le récit plus tard, car il est né après la guerre, en 1921.

Notre vie à la campagne

Comme la plupart des villageois, nous n'étions pas tout à fait cultivateurs et pas tout à fait travailleurs de la forêt etc. et nous vivions dans une période de mutation. La mécanisation était en route et le petit travail artisanal était en déclin, comme la fabrication de chapeaux de paille, de sabots et le tricotage des chaussettes qui allaient avec les sabots - petits métiers exercés par quelques villageois.

A l'étable nous avions, au moment de la déclaration de guerre, une vache et une génisse et naturellement tous les petits animaux de basse-cour. Comme conséquence de la guerre, la réquisition passe. On nous prend la génisse parce que, soi-disant, nous n'avions pas le droit d'en posséder deux. Les regrets furent grands malgré le bon prix qu'on nous payait pour une qualité supérieure. Evidemment l'argent aussi était le bienvenu avec la dette que nous avions sur la maison. Je me rappelle que plus tard les pruniers que nous possédions avaient un grand rendement et les prunes, dont nous considérions la récolte comme une corvée peu intéressante, avaient un bon prix à cause de la guerre. Elles nous rapportaient de ce fait pas mal de sous, en sorte qu'après la guerre la maison était remboursée. Nous, les enfants, surtout mon frère et moi, aidions beaucoup maman. Souvent aussi les grands-parents du côté de ma mère venaient nous donner un coup de main, et toujours à pied : Waldhambach-Weislingen, Weislingen-Waldhambach... Un vieil homme nous aidait également dans nos travaux. Il n'acceptait comme paie que les fromages que maman savait faire d'excellente qualité.

Vous devez savoir aussi que nos régions étaient assez pauvres et de peu de ressources avant la guerre de 1914. Il n'y avait pas de gagne-pain facile. La terre rapportait peu, à peu près comme elle deviendrait de nouveau si on appliquait les méthodes des faux écologistes. On a compris après la guerre que les fertilisants chimiques étaient indispensables pour que notre terre argileuse, pauvre en phosphate et en chaux, soit amendée. Les résultats furent spectaculaires. A la place de l'abondance de camomille, des jolis coquelicots et des bleuets, il poussait du beau blé et de la belle pomme de terre... Il faut savoir aussi que le chemin de fer n'est venu dans notre région que relativement tard. Mais par lui il devenait possible de mieux exploiter la région, riche en grès des Vosges dont les carrières devenaient rentables, sans parler de la meilleure exploitation des forêts, etc. C'est par le chemin de fer que mon père avait trouvé son premier travail...

Moi, l'aînée...

Moi, l'aînée, je devais surveiller les plus petits, ce qui n'était pas un travail de tout repos. Chrétien était toujours avec moi, Lina encore un bébé, mais le troisième, né en 1912, Albert, était un petit diable, pas méchant, mais entreprenant. Aimé de tout le monde, surtout d'un abord facile comme le prouve son amitié précoce avec la maîtresse d'école qui, passant devant chez nous, le prenait par la main, en écoutant patiemment, pendant le bout de chemin qu'il faisait avec elle, ses histoires qu'il racontait avec un accent étrange qui lui était propre et dont on ne pouvait s'expliquer l'origine. Un jour que maman faisait de la gelée de pommes en posant la marmite par terre en vue de verser le tout dans la passoire, voilà qu'Albert surgit en coup de vent et plonge ses bras dans les pommes bouillantes. Vous imaginez le résultat. Pendant assez longtemps il fallut le soigner et c'est encore la maîtresse d'école qu'il acceptait le mieux pour ces soins douloureux. C'était un garçon serviable et bon qui disait toujours : "Je veux aider". Et il voulait toujours donner. Il s'occupait beaucoup de sa petite sœur Lina et la gâtait à chaque occasion. Un jour maman constate que son sucre avait une fâcheuse tendance à disparaître. Elle le raconta à son voisin, épicier. La disparition progressive de cette denrée si rare à cette époque, conservée dans une pièce inaccessible pendant ses absences, la laissait perplexe. Mais le voisin avait une explication : un jour il observe Albert auprès de sa petite sœur qui pleurait. Albert lui disait : "Sois sage, je vais te chercher du sucre". Le voisin observait qu'il allait sous le hangar. En le suivant il voyait le garnement se glisser dans l'ouverture prévue dans la porte de l'étable pour laisser passer les poules. Il le trouvait ainsi engagé en se tortillant comme un serpent et il réussit à entrer dans l'étable. De là c'était facile d'accéder à la cuisine et à la chambre où ce sucre précieux était censé être à l'abri dans une armoire. Une chaise était vite mise en place et le sucre était à sa portée. Incroyable, mais vrai. Il n'avait que trois ans. Autre exploit : en 1916, un jour que maman travaillait dans les champs, mon Albert entraîne ses petits copains pour l'aider. Un champ de betteraves qu'il croyait être le nôtre, l'incitait à faire la récolte, ce qui fut fait en arrachant les plants et en les alignant bien proprement sur le bord du champ. Or ces betteraves venaient d'être plantées seulement il y a un mois environ. Maman qui rentrait du *Hauwiller* n'en croyait pas ses yeux. Albert, tout fier, lui demandait de regarder comme ils avaient bien travaillé. Ils avaient tout simplement arraché les betteraves du voisin. D'où procès-verbal et obligation pour les diverses mamans concernées de replanter les betteraves. Et cela se passait au mois de juin. Il fallait donc en plus les arroser...

Fantômes, sorcières et veillées

J'en arrive maintenant à un chapitre où il sera question de fantômes et choses de cet acabit. Je me souviens d'un soir, nous rentrions de Waldhambach. A la sortie du village nous rencontrâmes une vieille

femme qui nous faisait tellement peur avec ses histoires de fantômes que nous risquerions de rencontrer, disait-elle, si nous continuons notre chemin sur la route à hauteur du lieu-dit *Pfaffenbrunnen*. Selon la légende c'était là l'ancien site de Waldhambach. Cette femme était un peu sorcière d'après l'opinion publique. Par précaution nous avons pris un sentier qui nous conduisit à travers champs dans ce crépuscule brumeux du soir. Maman n'y croyait pas vraiment, mais la peur s'était quand même glissée parmi nous. C'est un souvenir qui m'est resté quoique n'ayant que 8 ans à l'époque...

Vous avez dû entendre parler de veillées, les veillées d'hiver à la campagne où aucune radio et aucune télévision n'étaient là pour vous désennuyer. On y racontait des histoires à vous faire dresser les cheveux sur la tête. En plus il y avait toujours une ou plusieurs sorcières dans les villages qui se respectent, et Weislingen ne faisait pas exception. En outre il fallait surtout éviter, la nuit tombée, de rencontrer un chat noir qui traverse votre chemin. Et pourtant nous étions en plein 20e siècle...

Dans ce contexte je me souviens que bien après - nous étions déjà mariés - une personne se plaignait d'une sorcière qui la poursuivait la nuit et se manifestait par des oppressions sur la poitrine où elle était censée se poser. Je faisais l'impossible pour l'en dissuader : il n'y avait rien à faire, elle y croyait dur comme fer, alors qu'il s'agissait probablement de crises d'asthme...

Autres souvenirs d'autrefois

C'était aussi la période des grands départs pour l'Amérique. Ma grand-mère, comme témoin de quelques départs, nous les racontait. Les candidats émigrants allaient en chariots groupés jusqu'à la gare de chemin de fer la plus proche, à une époque où mon père était encore un enfant. Cette gare devait être Sarrebruck pour se rendre à Brême et de là par bateau vers les USA... Ces départs en groupes étaient chaque fois un événement qui attirait beaucoup de curieux. Dans la famille de grand-mère personne n'est jamais parti, tandis que dans celle de mon père, qui avait déjà des oncles là-bas, les circonstances étaient telles que deux de ses frères et une de ses sœurs préféraient tenter l'aventure. Ils avaient en effet perdu leurs parents très jeunes. Sont restés au pays : oncle Philipp, deux sœurs et père. Oncle Philipp étant l'aîné est devenu leur tuteur. Peu après une des sœurs est décédée en accouchant de son premier enfant, malheur fréquent en ces temps.

Grand-mère aimait aussi parler des soldats de Napoléon III qui campaient dans la région et des beaux feux de bivouac qu'ils allumaient dans la vallée et qu'on pouvait observer du village de Waldhambach. Cet événement situe l'époque, il devait s'agir de la guerre de 1870 et l'Alsace était française. Grand-mère avait alors 9 ans et par conséquent était née française. Elle devient citoyenne allemande après 1870, redevient française en 1919 pour changer une nouvelle fois de nationalité en devenant allemande en 1940. Elle est morte en 1953 en sa 92e année, donc française.

Retournons à mes souvenirs personnels. En juin 1917 maman nous demandait de l'accompagner pour planter des betteraves. Après avoir couché la petite Lina, Albert demande à être couché également. Je suis fatigué, disait-il. En rentrant nous trouvions un petit garçon en pleurs qui ne cessait de vomir. Son corps était glacé et pas moyen d'avoir un médecin. La sage-femme était notre dernier recours. Elle prescrivait des compresses et le matin il était mort. On a cherché à comprendre. Un indice venait de l'instituteur catholique qui exploitait sur notre terrain des ruches installées dans une petite maison au fond du jardin. Il a bien vu le gosse manger des groseilles pas mûres, mais il soupçonnait qu'il avait également mangé les fruits des colchiques qu'on trouve au printemps dans les prés, particulièrement abondants cette année. Nous trouvions en effet des plantes arrachées au fond du jardin où les gosses avaient joué. Papa, à partir du front de Russie, obtenait une permission et arrivait environ 15 jours plus tard. Il voulait faire faire une autopsie, mais maman a refusé net.

Maman a toujours été formidable. Tous les soirs - et nous savions qu'elle était fatiguée - elle nous chantait des chansons pour enfants ainsi que des chansons populaires transmises de bouche à oreille depuis des générations. Puis les Noëls : on ne peut pas comparer avec les fêtes de l'abondance d'aujourd'hui. Il y eut simplement le beau sapin, que *Christkindel* apportait avec les petits gâteaux, des noix en plus et des pommes. Il fallait avoir été sage et savoir réciter des poèmes de Noël. Lorsqu'un peu avant Noël, il y avait un beau coucher de soleil, on savait que *Christkindel* fabriquait les *bredele*. Pourtant la maison sentait si bon quand maman les fabriquait, les petits gâteaux.

L'école en ces temps-là

Nous en arrivons à mes souvenirs affectés par la période de guerre 1914/18. En hiver 1915 je voulais visiter l'école qu'au printemps je devais fréquenter. Willy, notre voisin, devait me porter sur son

épaule, tellement il y avait de la neige. Les classes en ce temps commençaient toujours à Pâques et non en octobre comme maintenant. Ma première institutrice était remarquable. Elle avait pour autre mission de soigner les blessés du village. Après mes heures de classe venaient les corvées à la maison, consistant notamment en la rentrée du bois de chauffage, la préparation des betteraves pour les vaches, la descente du foin du haut de la grange, etc., le tout dosé en efforts au fur et à mesure que nous grandissions. En été il y avait beaucoup d'autres choses à faire en plus, sans oublier les devoirs pour l'école. Papa, depuis le front de Russie, venait une fois par an en permission et nous avions l'habitude de vivre entourés de femmes. Il y avait bien la présence de prisonniers russes dans le village qui aidaient les fermiers. Ils savaient confectionner de merveilleux jouets qu'ils donnaient aux enfants.

A l'époque il y avait encore des punitions corporelles à l'école. Moi j'en ai seulement eu quand elles étaient collectives. En 1918 je changeais de classe et d'instituteur au caractère dur et très coléreux. Il avait été mobilisé, mais de temps en temps il venait en permission et de ce fait en classe. Pendant son absence il était remplacé par l'instituteur catholique qui devait s'occuper de nous, un vieil homme à barbe blanche que les grands de la classe ne faisaient que chahuter. Voilà notre cher maître qui rentre par surprise et ne perd pas son temps. Il ouvre la porte de la classe et commence par tonner. Figurez-vous une soixantaine d'élèves divisés en quatre classes. Il commence la punition par la fessée des grands qu'il plaçait en travers des bancs. J'aime autant vous dire que ça bardait. Il frappait les filles dans le dos et sur les mains.



Photo de classe vers 1920

Collection Hermine Fauth

De temps en temps il devait sortir, épuisé. Quand c'était notre tour, les plus jeunes, il était à bout et nous promettait la suite pour lundi, puisque nous étions samedi. Dans la perspective de ce lundi les garçons se fourraient des coussins dans les pantalons et les filles rembourraient leur dos. Moi je n'osais rien dire à la maison car papa était en permission et je savais qu'il n'aurait pas accepté cette façon d'instruire ses enfants, sans fortement réagir. Finalement le maître semblait avoir oublié sa promesse ou peut-être avait-il des remords ou était-il honteux de taper ainsi sur des enfants plutôt sages. A la sortie des classes il était amusant de voir sortir les coussins des pantalons des garçons et le rembourrage du dos des filles.

Les effets de la guerre

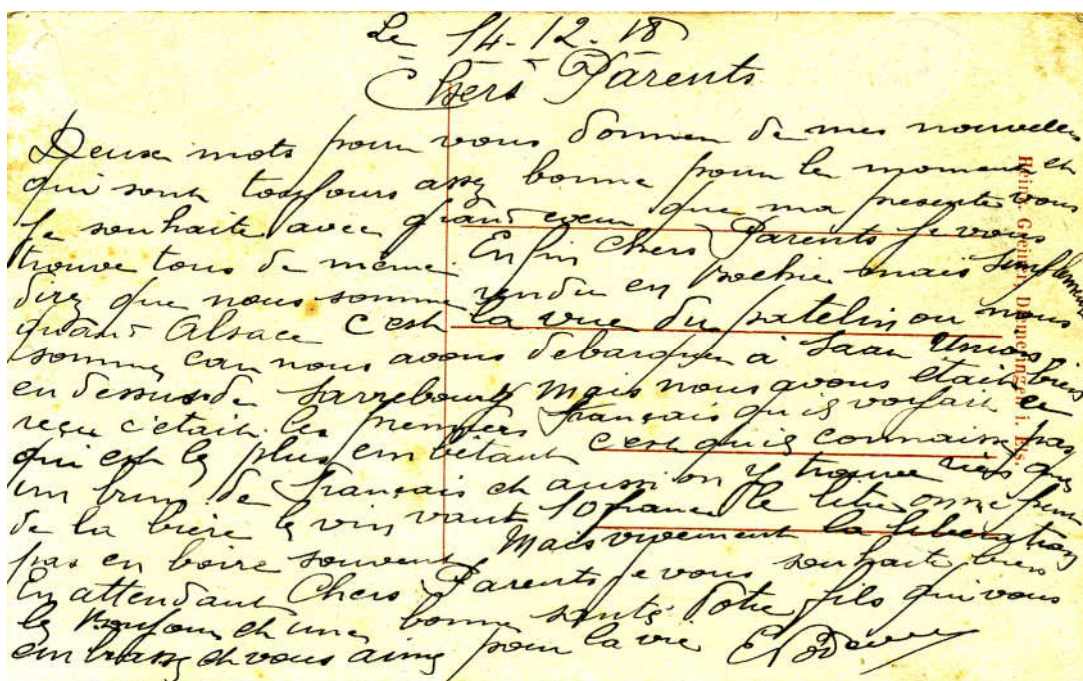
Pendant les dernières années de cette guerre nous étions astreints à conserver les noyaux des fruits en vue de fabriquer de l'huile, à sécher les longues orties pour en faire des cordes et, pour comble, nous devions aller en forêt pour la cueillette de feuilles de hêtre destinées à faire un ersatz de tabac. Des années après, lors du nettoyage des combles de l'église, nous retrouvâmes ces feuilles bien séchées. Les fumeurs l'avaient échappé belle...

Je me souviens d'une famille venant de Sarrebruck pour habiter Weislingen. Ils sont passés chez nous au moment où maman soulevait le couvercle de la marmite contenant les pommes de terre destinées aux cochons et justes cuites à point. Les enfants se sont jetés littéralement dessus. Nous étions sidérés. Nous avons ainsi la preuve combien les gens de la ville pouvaient souffrir de la faim à cette époque de la guerre, et combien nous, les gens de la campagne, avions de la chance d'avoir toujours quelque chose à manger. Je me rappelle le jour où nous étions à court de farine et par conséquent de pain que toutes les semaines nous cuisions dans notre grand four. Il fallait donc aller chez le boulanger. Comme il n'y en avait pas au village il fallait faire 5 km jusqu'à la Struth pour chercher du pain. Ceci se passait en 1918 avant la nouvelle récolte. Il ne faut pas oublier que tout était réquisitionnable, en sorte que des fois il y avait même le manque chez les grands cultivateurs. Ce pain de boulanger était de très mauvaise qualité. Il y entrait tout, sauf de la véritable farine. Malgré cela, Christine ma voisine et moi, nous en avons picoré pas mal au cours de notre trajet de retour.

1918 : le retour des Français...

En novembre 1918 nous voilà Français. Ne sachant pas un traître mot de cette langue, nous attendions avec impatience l'entrée des troupes françaises qui devaient transiter par notre village. Le fait est que cette troupe ne séjournait dans notre village qu'une partie de l'hiver. Ce n'était agréable ni pour nous ni pour ces hommes qui auraient préféré rentrer dans leurs foyers après plus de quatre années de guerre. Les premiers soldats que nous aperçûmes se sont présentés d'une manière un peu spéciale et peu militaire. Nous qui étions habitués aux Allemands très disciplinés, avons vu arriver une troupe très décontractée, précédée par une chèvre, leur mascotte, placée sur une charrette tirée par deux hommes. Les officiers étaient à cheval et parmi eux quelques culottes rouges. Nous avons l'honneur de loger le capitaine. Cela aurait pu encore aller. Mais M. le capitaine prenait ses aises chez nous, c'est-à-dire que sa popote se faisait dans notre cuisine... pour une quinzaine d'officiers. Ils prenaient leurs repas dans notre grande chambre du bas. En plus le capitaine faisait l'appel de ses troupes dans notre cour et autour, lui-même et ses officiers étant placés sur notre escalier. Dans le village nous étions donc aux premières loges. Maman regrettait déjà d'avoir eu à loger des gradés. Pourtant ils faisaient de leur mieux pour nous être agréables. Or le jour où nous leur demandions de nous chanter la Marseillaise, ils avouèrent ne pas la connaître suffisamment bien et ils préféraient nous chanter un autre air militaire.

Maman voyant que ces militaires consommaient une sorte de pomme de terre inconnue chez nous, employait avec succès un langage par signes, voulant dire qu'elle échangerait volontiers ces pommes de terre contre les nôtres. Cette race de pommes de terre hâtive a eu beaucoup de succès dans le village et tout le monde nous en demandait pour planter.



Carte postale de Weislingen écrite en 1918 par un militaire français à ses parents
(Collection Eric Denninger)

Maman ne voulait plus jamais loger des gradés, ce qui fit que nous avions à loger par la suite trois hommes pendant tout l'hiver, qui dormaient dans la grande chambre du haut sur de la paille, avec leurs couvertures à eux. J'ai compris seulement après pourquoi ils avaient refusé de dormir dans les lits que nous leur offrions. Ils étaient pleins de puces (les soldats).

Après leur départ, grand nettoyage. Nous constatons à ce moment que le sol pullulait de puces et, curieusement, il n'y en avait pas dans les lits. N'ayant pas les insecticides comme aujourd'hui nous essayâmes de les exterminer avec de l'eau chaude additionnée d'eau de Javel. Pendant longtemps encore, devant l'échec de ce procédé, je me suis promenée sur le plancher, les pieds nus, m'offrant ainsi en holocauste à ces bestioles. J'ai mis du temps, mais je les ai toutes piégées ainsi et exterminées.

... et le retour de la routine

Tout est redevenu routine. Deux nouveaux enseignants jeunes et formidables, surtout l'institutrice, devaient nous inculquer la langue française. Nous notions avec plaisir et une grande satisfaction que les punitions corporelles étaient interdites en France. Devant le problème urgent d'apprendre la langue française il restait peu de temps pour l'enseignement du reste du programme. Nos livres de lecture ne nous servaient que pour apprendre les textes par cœur, sans bien comprendre le sens des mots. Avec le dictionnaire à la rescousse et notre "connaissance" de l'allemand, vous voyez ce que cela pouvait donner. L'histoire nous était enseignée par l'inscription des grandes dates dans un cahier. Quant à la géographie, son enseignement se limitait à la seule France et ses colonies. Mon père qui désirait revoir quelques pays dans notre atlas a dû renoncer à son désir de situer l'Himalaya... Quant au calcul, les mathématiques, notre institutrice en était un fervent. Chez nous à la maison personne ne pouvait nous aider. Nous-mêmes, avec toutes les explications du maître, nous mettions du temps et on n'y arrivait pas toujours. Plusieurs fois, lorsque nous séchions, après les cours du soir que le maître dispensait, j'entraînais toute la bande chez lui. Il était gentil et nous expliquait d'une manière qui nous permettait de nous en sortir. Ceci se passait durant le premier hiver, mais après il fallait se débrouiller seul. Je n'avais pas de problèmes. Mais pour mon frère que la timidité handicapait, cela n'allait pas.

Je l'aidais volontiers, des fois très tard le soir. L'allemand qui nous avait été enseigné avant ne comptait plus. C'est seulement par le catéchisme, enseigné en allemand, que nous avons pu conserver notre acquis. En plus de l'école et des devoirs du soir, il fallait faire notre travail de tous les jours dont le volume allait en augmentant à mesure que nous grandissions. J'adorais faire presque tout. Ce que je n'aimais pas : monter sur les arbres pour cueillir les fruits. Mais à l'aide d'échelles il fallait y aller. Je crois avoir été un bon partenaire pour tous les travaux où il fallait être à deux. Surtout avec mon frère il n'y avait pas de problèmes. Je n'aimais pas trop traire les vaches et on ne me trouvait que rarement à la cuisine pour la préparation des repas et pourtant - vous le verrez par la suite - aux USA j'étais réputée bonne cuisinière, voire cordon bleu. Par contre mon frère surveillait de près ce qui se passait à la cuisine. Je me souviens d'un jour où maman était partie pour la journée. Notre repas devait consister en macaronis, œufs durs et sauce béchamel. Mon frère voulait se mettre en avant pour faire la sauce. Mais moi aussi j'estimais être capable et je lui disais qu'il n'avait pas à s'en mêler. Il m'observait donc. Tout allait bien, mais la sauce blanche, quelle catastrophe ! Je faisais donc bouillir le lait et en remuant j'y versais la farine. Essayez, vous serez surpris du résultat. Heureusement que rien ne se perdait chez nous : il y avait les cochons pour les ratés et les restes...

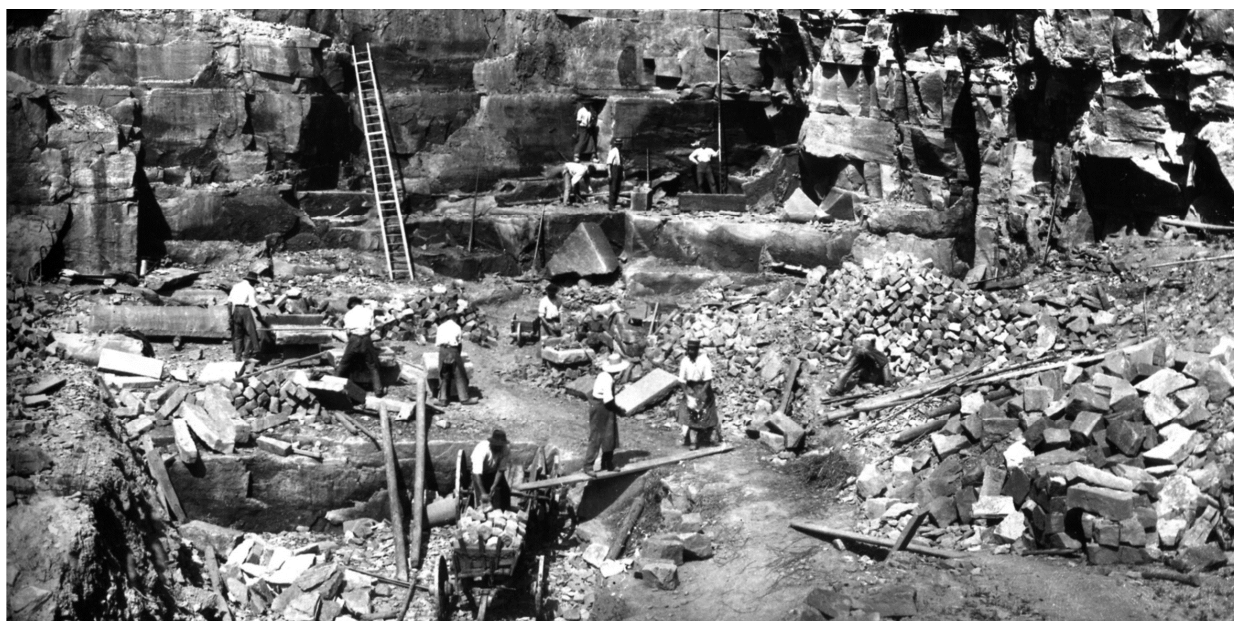
Beaucoup plus jeune que nous, Lina, notre sœur, faisait un peu bande à part et avec les copines de son âge elle a passé le plus clair de son temps à jouer aux billes. A nous, mon frère et moi, de lui courir après à l'heure des repas. Car papa était très strict, il fallait être à l'heure à table. A cette époque il est arrivé quelque chose de très grave à Lina. Maman devait s'absenter avec Chrétien et notre grand-mère était venue de Waldhambach pour faire les repas et pour nous surveiller. Moi je devais garder les vaches dans les prés et Lina devait m'accompagner. Le moment venu elle suppliait grand-mère de demeurer à la maison en promettant de rester sur place ou aux alentours. Sous le hangar, il y avait ce jour un tas de paille de pommes de terre et à côté, caché par cette paille, un crochet dont on se servait pour descendre le fumier des voitures. En s'amusant à faire des glissades sur cette paille, Lina est tombée sur ce crochet qui lui traversa la cuisse très haut, intérieurement. Heureusement une voisine qui avait suivi des cours de premiers soins s'est tout de suite occupée d'elle. Quand j'y pense encore aujourd'hui, je me dis qu'il y avait un bon ange qui nous aidait. Il a fallu quérir père à son lieu de travail pour qu'il amène le médecin de toute urgence. En rentrant avec mes vaches c'est moi qui ai été grondée, pourtant quelle responsabilité pouvais-

je avoir puisque grand-mère avait accordé l'autorisation que Lina reste à la maison ? Cette injustice, je l'ai ressentie très longtemps...

Loisirs et travaux d'après-guerre

Dans cette petite vie déjà bien remplie il y eut quand même des moments de loisir. Le dimanche nous n'étions pas obligés de nous lever tôt, juste assez pour le petit-déjeuner et pour aller au culte. L'après-midi nous étions libres jusqu'à 5 heures, heure obligatoire pour les bêtes à soigner. Après le souper, en été, nous pouvions encore sortir, sous condition que les devoirs étaient faits. Le jeudi, lorsqu'il n'y avait pas de travaux urgents dans les champs, nous pouvions aller nous balader dans la forêt, mais ce n'était pas tout à fait gratuit. Nous devions rapporter du petit bois pour allumer le feu.

Papa travaillait comme contremaître dans les carrières de grès de M. Rauscher. Si le chantier n'était pas trop loin à pied, il fallait lui porter le repas de midi. Le temps était très limité. Sortis de l'école, nous mangions en vitesse et en route pour la carrière. Le jeudi on avait davantage de loisirs pour ce faire. Je m'attardais alors souvent dans la carrière pour observer le travail qui s'y faisait.



Carrière de Weislingen vers la fin du XIXe siècle

Ainsi j'ai vu comment on délite les grands blocs de grès. Le travail consiste à creuser d'étroits couloirs dans la paroi verticale de la roche, juste assez larges pour que l'ouvrier puisse manier ses outils. Avec un outil du genre pic à deux pointes l'ouvrier avançait dans le couloir et avec une petite pelle il sortait les débris. C'est là un travail très dur et malsain, car l'ouvrier ne pouvait pas éviter de respirer la poussière de grès qui causait la grave maladie de la silicose. Lorsqu'il n'y avait plus de risques d'abîmer la belle pièce de rocher ainsi partiellement libérée, on l'attaquait à la dynamite et il fallait se sauver au loin. Les grands blocs étaient hissés sur la voiture avec des moyens rudimentaires seuls à la disposition à cette époque, c'est-à-dire des leviers maniés à la main et le choix du bon point d'appui. C'était du travail très délicat qui me paraissait très dangereux. Le bloc, transporté dans un autre chantier, les vrais tailleurs de pierre s'en occupaient et les préparaient pour les sculpteurs. Les gros débris fournissaient les moellons pour la construction des routes et pour bâtir des maisons. Aujourd'hui, avec un outillage moderne, la ventilation et l'emploi de l'eau pour capter la poussière soulevée par la taille des pierres, on évite cette terrible maladie qui faisait beaucoup de tuberculeux dans la région. Il y avait également des carrières distantes de trois quarts d'heure à une heure de marche. Dans ces cas nous n'y allions que les jeudis, avec plaisir d'ailleurs, car nous ne considérions pas cela comme une corvée et nous aimions ce genre de promenade. Un jour, dans une de ces vieilles carrières, nous avons rencontré des serpents et papa nous défendait d'y revenir. Or une vieille carrière, avec ses montagnes de débris accumulés, est l'endroit rêvé pour trouver des fraises, des mûres et des noisettes dont nous nous régalions, malgré les serpents... Vous pouvez donc constater que notre vie n'était pas si monotone, seulement il fallait aimer le genre, ce qui était mon cas.

Les hivers étaient beaucoup plus rudes qu'aujourd'hui. Les possibilités de parties de traîneaux sur les pentes étaient nombreuses. Pour les glissades dans les rigoles je n'étais pas douée. Mais alors pour les

batailles de boules de neige, parfois bien trempée, j'étais de la partie. Mais aujourd'hui je dirais qu'il ne faut pas faire de batailles avec des boules de neige trempées...

Nous étions incités à la lecture à la suite de l'acquisition d'une bibliothèque par l'école, dans le peu de temps qui nous restait après les corvées du soir et les devoirs pour le lendemain. Pour nous, les apprentis de la langue française, avec le dialecte à domicile, pas de radio et encore moins de télévision - donc pas de "Chiffres et des lettres" - les possibilités d'apprendre étaient très limitées par rapport à tout ce qu'ont aujourd'hui les enfants pour se cultiver.

Les petites bagarres entre gosses étaient fréquentes et mon frère plus jeune avait des histoires avec certains garçons. Vu sa timidité on l'embêtait souvent. Un jour, alors que deux garçons, qui s'amenaient avec leurs grands bâtons qu'ils chevauchaient en galopant, embêtaient mon frère, je les interpelle en leur disant: "Mais qu'est-ce que vous lui voulez ? Il ne vous a rien fait." Réponse : "Tais-toi, la fille." Je dis à mon frère : "Prends le plus petit et moi le grand, on va les rosser." J'aime autant vous dire qu'on les a bien servis et plus jamais ils n'ont embêté mon frère qui, à partir de là, est devenu plus sûr de lui... Je n'avais peur de personne et j'agissais en garçon manqué comme vous avez vu. Pendant longtemps j'ai réussi à mettre mon frère par terre en combat singulier. Il en fut toujours vexé. Je crois que nos joutes amicales ont duré jusqu'à l'âge de 14 à 15 ans. Il était très chatouilleux, ce qui le handicapait fortement. Périodiquement maman se fâchait à cause de ces luttes, mais elle pouvait se fâcher autant qu'elle voulait, il n'y avait rien à faire : après le repas de midi nous nous trouvions assis sur la *Kesch* (meuble dont a hérité mon neveu Rodolphe) et la partie s'engage pour voir de qui sera le premier par terre. Ce ne fut jamais que l'affaire de quelques minutes et mon Chrétien mordait la poussière. Vous voulez connaître le truc ? Essayez d'avoir les mains de l'autre, essayez de lui mettre le bras autour du cou, toujours en bloquant les mains ; un coup de genou dans les reins et c'est un jeu d'enfant de le faire chuter. Le jour où lui-même a réussi le coup, c'en était fini avec ma gloire.

Nous avions des cousins qui habitaient la ville et en étaient très fiers, se considérant bien supérieurs à nous les campagnards. Ils logeaient chez notre oncle et venaient quelquefois nous voir... Un jour que nous étions réunis sous notre hangar en devisant sur les différentes manières de vivre, les provocations fusaient. Nous avions 13 à 14 ans. Je défendais le point de vue qu'à la campagne au moins, comme fermière, j'aurais toujours de quoi manger. Chaque partie défendit son point de vue avec âpreté jusqu'à prétendre que physiquement également nos cousins nous étaient supérieurs, ce que Chrétien surtout contestait violemment et nous en sommes venus aux mains et sans bien se rendre compte ma fière cousine se trouvait au sol, terrassée avec mon fameux truc. L'honneur des campagnards était sauf.

En cette période d'après-guerre beaucoup de changements se sont produits qui ont laissé des traces. La cuisine a été entièrement rénovée. La cheminée, conformément aux usages de l'époque, était grande ouverte sur la cuisine. Elle a été rétrécie en installant sur son parcours une chambre-fumoir au grenier. Le four à pain a été sorti de la cuisine et placé à l'extérieur. Les vieilles dalles en grès des Vosges du sol de la cuisine ont fait place à un dallage plus moderne ainsi que celles du couloir. L'électricité, prévue pour être installée juste avant la guerre, l'a été en 1920 seulement. Finies alors les corvées des lampes à pétrole.

Le 27 mars 1921 est né un petit frère, quelle joie ! Gâté par tout le monde, il était si gentil et si précocement intelligent, à tel point qu'un voisin a prédit qu'un tel enfant ne vivrait pas longtemps. Voilà des réflexions que les gens faisaient facilement autrefois. Nous verrons par la suite que malheureusement cette prédiction se réaliserait.

Entre école et catéchisme

Pour moi arrivait l'âge de l'enseignement du catéchisme, dispensé par le pasteur de Tieffenbach. Pour s'y rendre il fallait traverser la vallée et se rendre à l'église sur la colline.

Et ceci pendant 3 ans, la première année une fois par semaine, les autres années deux fois. Il n'était pas question de prendre le raccourci à travers les lignes de chemin de fer. Il fallait faire le grand tour, ce qui n'était pas marrant. Notre classe de Weislingen se composait de 16 enfants : 8 garçons et 8 filles. Nous étions - mais uniquement par rapport à l'enseignement religieux - divisés en deux clans qui étaient le fait du pasteur lui-même. En effet, il faisait la distinction entre les enfants des familles aux idées plutôt avancées et ceux des familles plus conservatrices, les bien-nanties en général. Parce que mon père était plutôt de gauche et avait un certain franc-parler qui ne plaisait pas à tout le monde, c'est moi qui subissais le contrecoup, face à l'église bien-pensante. Le pasteur semblait m'ignorer. Il ne me questionnait même plus et me plaçait 29e sur la totalité des enfants des communes Tieffenbach-Struth-Weislingen, c'est-à-dire au

dernier rang. Pourtant je savais mes leçons mieux que ses préférés parmi lesquels certains étaient peu doués, c'est le moins qu'on puisse dire. A l'examen, qui se passe comme vous savez à l'église devant la communauté rassemblée, j'avais à répondre, par pure forme, à une question élémentaire concernant le premier commandement. L'instituteur, qui jouait de l'orgue, en fut étonné et après le culte il me demandait si je n'avais pas appris mes leçons. Chez lui, en classe, j'étais soit la première, soit la deuxième. Voilà encore une de ces injustices qui, pour comble, venait d'un pasteur, que j'ai mal digérée. Je finis ce chapitre et je n'y reviendrai plus.



Tieffenbach ~ Eglise protestante

Restons sur les années 1921/22. Au printemps 1922 le maître nous emmenait à Strasbourg. Quel événement et quel plaisir ! Mon petit frère était déjà réveillé à 5 heures et me souriait. Je lui promettais un lapin de Pâques. A Strasbourg, entre autres choses, nous visitâmes le musée zoologique. Je me vois encore plantée devant l'enclos des singes, discutant entre nous et le gardien, sur leur aspect. L'après-midi nous allions au cinéma, mais le film nous a grandement déçus. Rentrée à la maison et voulant voir mon petit frère, on m'apprenait qu'il était très malade. Je lui donnais le lapin de Pâques, mais déjà il ne me souriait plus. Le docteur venait tous les deux jours. Pour les médicaments j'ai dû me rendre chaque fois à la pharmacie de Diemeringen à pied, 9 km. Je me faisais accompagner par Chrétien ou un autre garçon. Un soir que je me mettais en route sans compagnon, j'étais embêtée par un individu qui me poursuivait sur le chemin de Waldhambach à Diemeringen. Heureusement, devant l'inquiétude de ma mère qui me savait seule sur la route, elle a pu décider mon père, rentré un peu plus tôt que d'habitude, de me rejoindre avec sa bicyclette. Il était temps. Je suis retournée à Waldhambach chez ma tante qui m'a accompagnée jusqu'à Weislingen... Il fallait l'aide de deux personnes venant à tour de rôle pour soigner mon petit frère. Il avait tellement de fièvre qu'il fallut l'envelopper dans des couvertures humides. Il était tellement sage qu'il ne pleurait jamais. Après quatre semaines il s'est éteint en faisant "Ah !". J'étais assise à côté de son lit et père à la table. Maman, à ce moment, a sursauté dans son lit en disant : "Mais il ne respire plus." Nous avons juste réussi à la coucher, car elle était à bout de forces. Vous pensez que nous étions tous très malheureux. Le fait que par la suite maman devenait cardiaque et ne pouvait plus rien faire pendant plus d'une année, a fait s'effondrer mon beau rêve de devenir institutrice.

En 1923 j'ai donc fait ma confirmation. Sans doute à cause de la disgrâce où me tenait le pasteur, je devais être traumatisée à tel point que je ne me souviens de presque rien de ce jour. Je sais que maman m'avait fait faire deux robes, l'une pervenche et l'autre noire, cette dernière pour aller à la sainte cène. Il était d'ailleurs d'usage que femmes et hommes protestants portent du noir à cette occasion.

La même année notre maître a présenté quatre filles, dont je faisais partie, au certificat d'études à Obermodern. Le retour dans le train fut des plus joyeux, car nous avons toutes réussi. Si mes souvenirs sont exacts c'était l'année des premiers certificats d'études qu'on faisait passer aux enfants de la campagne d'Alsace.

Un chien nommé Mouki

Me voilà presque adulte et il fallait s'initier à pas mal de choses nouvelles. Comme papa travaillait à l'extérieur, il ne pouvait prendre congé que pour les gros travaux : la fenaison, la récolte du blé, les betteraves, le regain... Il restait pour maman et nous beaucoup d'autres choses à faire. Toutefois, pour le gros labourage, père prenait un congé extra. Il n'était pas un bon laboureur. Il lui fallait toujours un "valet" et comme il était nerveux et pressé, le rôle de valet n'était pas une fonction agréable. Pour l'apprentissage du chargement correct des voitures, soit avec le foin, le regain ou le blé, mon oncle Philipp était mon mentor. C'était le frère aîné de mon père. Avec lui, apprendre et faire le valet était un jeu d'enfant. Nous commençons par le chargement du regain. Il me dirigeait, posait même souvent la fourche à l'endroit exact où il fallait ranger la fourchée et l'année d'après j'étais mûre pour tous les chargements. Il faut savoir que ces choses simples qu'on voit faire les cultivateurs si naturellement, ne sont pas si faciles qu'on le pense. Il faut en effet qu'à la fin la voiture soit bien équilibrée ; sinon on risquait de verser, sans parler des critiques des villageois pour une voiture gauchement chargée. Le fait que maintenant je pouvais faire ce travail a beaucoup soulagé maman. Elle n'avait pas la main pour les chargements, ce qui la condamnait au travail

beaucoup plus pénible d'enfourcher et de soulever les charges. C'était trop dur pour elle. Après ma formation papa devenait disponible pour faire ce travail.

C'est à cette époque que papa, un peu malgré lui, nous a ramené un chien, notre Mouki. L'animal venait à lui lors d'un travail en Lorraine dans une coupe de bois, en hiver. Je nous vois encore tous le caresser en priant maman de pouvoir le garder. Rien à faire ; elle estimait qu'elle avait assez de travail comme ça et papa a dû le ramener en Lorraine. Je crois que le propriétaire n'en voulait plus parce que selon ses dires c'était un chien méchant. Ainsi le groupe des bûcherons le gardait au camp. Le samedi soir, sur le chemin du retour, ils ont dû constater que le chien était avec eux dans le train, caché sous le banc du compartiment. Que faire ? Le chien a forcé la décision. Arrivé à la gare de Tieffenbach, dès l'arrêt du train, il s'est sauvé.

Nous étions réunis à la maison, nous les enfants occupés avec nos devoirs de classe et maman en faisant du tricot dans l'attente de père, quand tout d'un coup on cogne contre la porte alors que dehors il pleuvait fortement. Maman, en ouvrant la porte, se voyait bousculée par un chien qui aussitôt a pris la place derrière le poêle en faisant comprendre : ici je suis et ici je reste. Nous, les enfants, en étions très heureux et par la suite il se montrait gentil avec nous et faisait un excellent chien de garde. Nous l'appelions Mouki.

A environ 40 m de chez nous il y avait un autre chien qui cherchait la bagarre. Dès que nous entendions que son propriétaire mettait son attelage, rapidement il fallait enfermer Mouki, sans quoi la bagarre était inévitable. Le propriétaire de ce chien prenait un malin plaisir à ces luttes et avec son fouet il excitait les combattants. Un jour que papa assistait à une de ces scènes, il sommait le jeune homme d'avoir à cesser ce manège, sinon il aurait une conversation avec son père. Le respect existait encore et la peur du paternel était réelle.

Nous avions le droit d'abattre les jeunes arbres morts sur pied qui voulaient bien céder sans l'aide d'une hache. A l'aide de l'outil toléré, la *ritthack*, il fallait dégager les racines de notre victime, essayer de trancher ces racines, toujours avec cet outil peu efficace, et d'un effort commun on allait coucher le tronc qu'il convenait d'entailler pour en faire des longueurs de chargement. Un truc consistait à coincer le tronc entaillé entre deux arbres rapprochés en essayant de le briser aux entailles... Maman avait pour charge d'amener la voiture à l'endroit organisé. Elle devait donc connaître la géographie de la forêt. Pour le chargement il fallait faire en sorte que le garde-forestier de passage ne pouvait trouver à redire. Celui qui était en fonction en mon temps était gentil et fermait les yeux sur quelques pièces douteuses, en recommandant toutefois de les recouvrir avec des branches plus autorisées. Jamais il n'a dressé de procès-verbal. Bien sûr, nous restions quand même à peu près dans les normes. Nous ramassions aussi le bois mort après les tempêtes, excellent combustible pour faire la cuisine rapide en été, en espérant, comme pour l'électricité, que *Butagaz* arrive bientôt.

Il y avait aussi le *Laubwald* où l'on allait ramasser les feuilles mortes pour en faire les litières des bêtes. Les autorisations s'accordaient par le tirage du numéro de l'endroit mis à notre disposition. Ce travail était prévu tard dans l'automne. J'en ai gardé le souvenir d'un travail agréable.

La fête au village : la Kirb

Il est souvent ici question de travail, mais nous avons aussi des loisirs. Lorsqu'à cette époque, pour cause d'une espèce de crise de croissance, je refusais de sortir avec mes camarades, préférant rester à la maison pour lire, mon père est intervenu énergiquement en disant qu'il ne voulait pas de vieille fille à la maison. A cet âge j'avais le droit d'aller au bal. De mon temps les occasions de bal n'étaient pas nombreuses. Pas de cinéma, pas de radio. Le dimanche soir on se promenait sur la grande route, plusieurs classes de filles et plusieurs classes de garçons et on chantait. Cela pouvait être très plaisant. Par mauvais temps on se rencontrait à tour de rôle à domicile en faisant des jeux. C'était aussi l'époque où les filles commençaient à enfourcher des bicyclettes. J'ai appris à rouler sur celle de mon père à 13 ans. Vous voyez une fille rouler sur une bicyclette d'homme ; ce n'est ni pratique, ni agréable et assez disgracieux. Lorsque j'eus la mienne, cadeau de notre oncle d'Amérique, je voulais en profiter au maximum, au point de prétendre au souper du soir que je n'ai pas faim, seulement parce que je voulais me balader à bicyclette. D'accord, disait père, mais tant que nous sommes à table tu y resteras aussi. Par la suite je préférais avoir faim...

Il y avait - et il y a toujours - la fête du village, la grande fête annuelle de la *Kirb*. Pour Weislingen elle était de tous temps fixée au premier dimanche du mois de novembre. Le travail dans les champs était suspendu et le grand nettoyage pouvait commencer en appelant le peintre pour les endroits qui avaient

besoin d'un renouvellement. Les invitations furent lancées aux membres de la famille qui habitaient à l'extérieur. La choucroute, dans son récipient de terre cuite, était à point, le cochon tué et les saucisses, pour aller avec la choucroute, faites. Le fameux vendredi arrive. Dans toutes les maisons on pétrissait la pâte pour les divers gâteaux : kougelhopf, brioche etc. et le soir on préparait la pâte brisée pour faire le lendemain les tartes à la compote de quetsches, très appréciées, un peu la spécialité de la région, à base de quetsches desséchées et remises en compote. Les autres tartes étaient aux pommes et surtout au fromage blanc. Venaient les biscuits à la crème vanille aux îles flottantes. Je vous assure que tout cela se faisait dans la joie qui faisait oublier toute fatigue et toute la maison - voire tout le village - sentait bon. Encore un petit nettoyage le samedi et on pouvait s'attaquer au programme prévu pour le lendemain dimanche, consistant surtout en préparatifs pour le repas. Il y avait le raifort à déterrer dans le jardin où il poussait à l'état sauvage. Il fallait le râper, ce qui nous faisait beaucoup pleurer, comme c'est le cas pour les oignons. On en faisait - contrairement aux usages par ailleurs - un légume cuit suivant une recette de maman. Dimanche tout le monde se met en tenue de fête, à part maman, la cuisinière. Tous nous allions au culte, maman exceptée. Les invités de l'extérieur commençaient par arriver, la plupart à pied, ce qui les mettait bien en appétit et la fête pouvait commencer. Heureusement qu'une fois les tantes arrivées, elles donnaient un coup de main à maman dans sa cuisine. Je vous donne le menu traditionnel pour ce jour de fête annuelle :

- *Pot-au-feu avec quenelles*
- *Viande de bœuf gros sel, servie avec le raifort cuisiné*
- *Salades diverses*

Suivait une petite pause et on servait

- *Tarte au fromage blanc, bien chaude et bien de chez nous, bourrative et excellente, que mon mari, plus tard, prenait pour le dessert clôturant le repas.*

Mais ce n'était pas fini. Venaient :

- *Choucroute avec saucisses frites, faites maison, et enfin le*
- *Dessert, consistant en tartes diverses, biscuits, crème vanille.*

Quelques années plus tard le menu est devenu, soi-disant, plus raffiné, lorsqu'à la place de l'entremets de la tarte au fromage on servait des bouchées à la reine... Mais nous options toujours pour l'ancien menu.

Avec le café arrosé on chantait en attendant que les femmes aient terminé la vaisselle pour une quinzaine de personnes.

A deux heures le cortège se formait, avec en tête les cuivres (*Dorfmusik*) suivis des conscrits de l'année accompagnés des filles de la même classe. Devant chaque maison où habitait une de ces filles, le cortège s'arrêtait et elle avait droit à la sérénade. Les parents de la fille servaient le vin aux musiciens et aux conscrits. Plus il y avait de filles, plus il y avait de sérénades et plus la gaieté, stimulée par le vin, se manifestait. Il ne fallait donc pas qu'il y ait trop de filles... L'arrêt du cortège se faisait devant le restaurant principal du village où il y avait bal ainsi qu'à deux autres endroits. Vers sept heures la fête devait s'interrompre et il fallait rentrer à la maison pour soigner les bêtes et pour goûter au repas que maman avait préparé entre temps. Ainsi, comme vous le voyez, maman avait toujours le rôle ingrat et devait travailler sans arrêt pendant que nous autres nous nous amusions. Les invités lui donnaient tout de même un coup de main. Le repas du soir était évidemment plus simple et consistait en une bonne soupe et en une palette de porc rôtie avec salades, tartes et café arrosé. Après le souper jeunes et vieux se rendaient de nouveau au bal où il n'y avait pas que les jeunes qui dansaient. Quand tard dans la nuit les invités rentraient on les bourrait de gâteaux à emporter, car pour eux la fête était finie. Pour les villageois entre eux la fête continuait le lundi et le mardi et ce fut très agréable ainsi.

C'est le temps des copains...

Comme je ne savais pas danser et que j'avais l'âge pour, en vue de la fête, maman devait m'entraîner au son de l'harmonica que père jouait. Elle n'y tenait pas longtemps et me traitait de "raide comme un piquet". Là-dessus - je ne sais ce que père a manigancé - les garçons du voisinage de deux à trois ans plus âgés que moi m'ont fait danser vraiment et ont réussi à me dérouiller lors d'un premier bal et maintenant vive la danse et vive le bal. J'étais lancée et je n'avais plus de problèmes pour avoir des cavaliers. Tant que nous, les filles, étions en bande tout allait bien. Les garçons étaient comme tous les garçons : ils aimaient courtiser les filles et il fallait savoir s'y prendre, le moment venu c'est-à-dire lorsqu'il fallait rentrer du bal, pour trouver le moyen de leur poser un lapin... J'avais 15 ans quand le scandale de Waldhambach a éclaté. Quatre filles de 17 ans se trouvaient enceintes en même temps, dont une de mes cousines que j'avais pourtant mise en garde contre les manières de son chéri que je désapprouvais, en lui

faisant comprendre qu'elle risquait beaucoup... Vous auriez dû entendre mon père ! On aurait cru que j'étais dans la même situation. Aussi ai-je toujours considéré que le fait d'être obligée de se marier était honteux et je considérais que s'amuser ne consistait pas forcément à se laisser trop courtiser par les garçons. Vous savez que de notre temps c'étaient quand même les filles qui pâtissaient le plus de ce genre d'accident, surtout si le garçon se dérobaît après-coup, chose qui arrivait encore assez souvent. Il n'y avait pas encore la pilule pour protéger la jeune fille. Enfin, je le dis franchement, cela ne m'intéressait pas.

J'avais bien un copain. Mais cela n'allait pas au-delà d'un petit baiser et bonsoir et basta ! Je ne savais même pas trop bien ce que les garçons pouvaient vouloir en plus. J'avais déjà autre chose en tête.

... et de l'A-mé-ri-que !

Tout en n'en parlant pas, j'étais très attentive aux nouvelles qui vers Noël nous parvenaient des USA, de la part des oncles et tantes qui avaient émigré. En 1925 oncle Christ Klein et sa femme, ma tante, sont venus en visite. Ils me taquinaient souvent, disant qu'ils allaient m'emmener là-bas. Lorsque sérieusement j'ai dit oui, ma décision a fait l'effet d'une bombe et on ne comprenait pas que je pouvais avoir vraiment cette intention. Heureusement pour mes parents le problème ne se posait pas dans l'immédiat à cause de mon âge qui m'aurait obligé de retourner à l'école aux USA. Mon départ était donc reporté et comme je devais financer moi-même mon voyage, il fallait d'abord gagner des sous. J'ai maintenu ma décision d'aller en Amérique l'année suivante. Je crois que tout le monde me considérait un peu fofolle et personne ne m'enviait ni m'encourageait. Il y avait dans presque toutes les familles du coin des personnes qui, en des temps plus difficiles, il y a 40 ans et plus, avaient choisi d'émigrer aux USA. Mais actuellement on avait de quoi vivre au pays et il n'y avait pas cette raison pour s'expatrier. Grand-mère de Waldhambach n'aimait pas du tout cette idée et comme dans toute sa famille personne n'est jamais parti, elle ne pouvait comprendre. C'est finalement grand-père, son mari qui, sur son lit de mort, a tranché en ma faveur en disant : "Si Sophie veut aller là-bas, laissez-la partir avec votre accord." La partie était gagnée et il fallait s'occuper des formalités. Mon oncle s'occupait du billet ainsi que de la prise en charge. Pour le reste je devais moi-même faire toutes les démarches. Si tu veux aller en Amérique, dirent mes parents, débrouille-toi toute seule. Il fallait des papiers de la mairie, du tribunal de Drulingen, de la préfecture de Saverne et, le principal, du consulat des Etats-Unis de Strasbourg où il fallait jurer que tout ce que j'avançais était vrai et je devais subir la visite du médecin attitré du consulat. J'ai reçu l'avis de prendre le départ le 26 septembre 1926, c'est-à-dire la veille de mon anniversaire. J'allais avoir 17 ans sur le bateau. Je me suis fait inscrire pour le paquebot *Ile-de-France*, qui à l'époque était le plus beau bateau français.

L'histoire de Barberousse

Il se trouvait que l'été précédant mon départ, mon grand-oncle d'Amérique avait, à 72 ans, le mal de son pays natal et voulait le revoir. Mes parents en étaient contents, espérant que nous pourrions voyager ensemble. Mais lui ne voulait pas rentrer si tard dans l'année à cause des tempêtes dont il avait, comme vous le comprendrez par la suite, une forte appréhension. C'était un grand homme portant une barbe rousse et son habillement était celui d'un gentleman-farmer, tel qu'on nous les montre dans les westerns : petite cravate noire nouée et grand feutre noir.

Je vais vous raconter son histoire telle qu'il me l'a contée. A 18 ans il est parti avec toute une troupe d'émigrants qui se rendaient à la gare la plus proche en vue de s'embarquer à Brême, car en ces temps nous étions allemands, quoique lui-même soit né français, avant 1870, comme ma grand-mère qui, comme vous le savez, a changé cinq fois de nationalité. Débarqué aux USA il est d'abord resté pendant un certain temps dans la région de New York où il a fait la connaissance de sa future femme, également originaire de Weislingen. Mais le gouvernement allemand ne l'avait pas oublié et lui faisait parvenir l'ordre de rentrer pour se présenter au recrutement et pour faire son service militaire, sinon tous ses biens seront confisqués... Mon oncle rentre et commence son service militaire, mais vend en cachette tous ses biens. A la première occasion il se sauve à travers la France et prend au Havre le premier bateau disponible qui a mis 6 semaines pour se rendre à New York, par très mauvais temps. C'est une des raisons, sans doute, qui l'incitait à ne pas rentrer avec moi, la saison étant, selon lui, trop avancée. Dans sa situation il n'a pas pu rentrer en Alsace tant que nous étions allemands, mais après la guerre de 1914-1918 la chose devenait envisageable et il s'est décidé, en tant que retraité, de faire le voyage. J'avais l'impression qu'il avait été déçu en voyant tous les changements et le peu d'évolution par rapport à ce qu'il a vu et vécu aux Etats-Unis. Déçu aussi parce qu'il ne trouvait plus personne de son âge à qui causer.

Mais reprenons le fil de son aventure... De retour aux USA avec son magot il s'est marié et leur route les menait évidemment vers l'Ouest, en ces fameux chariots couverts du type western. Le gouvernement américain proposait aux émigrants des terrains de 5 ha pour défricher et cultiver. Si le terrain était à leur convenance, ils pouvaient en acquérir davantage, occasion dont mon oncle a su profiter largement. C'est ainsi qu'il s'est établi dans le Kansas. Leur premier enfant est né sous un parapluie, dans un blockhaus en cours de construction, par un jour de pluie, sous un toit qui n'était pas terminé. La deuxième chose à faire d'urgence dans ce pays était la construction d'un abri enterré pour se protéger contre les terribles tempêtes de sable qui sévissaient dans la région. Comme anecdote il m'a raconté sa première rencontre avec le putois américain dont il ne connaissait pas le système de défense. Copieusement arrosé il a dû brûler tous ses vêtements qu'il avait sur le dos. Il travaillait beaucoup et la réussite était au bout. Il eut cinq enfants et beaucoup de petits-enfants. Lorsque les garçons étaient en âge pour pouvoir gérer les fermes, il s'est retiré à Kansas City auprès d'une de ses filles qui était dans l'enseignement, vivant des fermages que les garçons lui payaient. Il paraît que parmi les descendants il y a des juristes, des docteurs, etc. Voilà une belle réussite.

Une autre histoire, tirée par les cheveux

Père, à sa manière un peu brusque, s'est encore inquiété de mon éducation sexuelle, comme on dit aujourd'hui, en demandant à maman si elle m'avait déjà mise au courant des choses de la vie, etc. Maman a rougi. Moi de même et les choses en sont restées là. A ce sujet j'étais aussi innocente et bête qu'on pouvait l'être. Tout ce que je savais était qu'il était dangereux de devenir trop intime avec les garçons. Mon idée avait toujours été de garder mes distances.

A cette époque l'indépendance de la femme européenne était en rapide évolution et se manifestait, entre autres, par le port court des cheveux. Une de mes cousines revenant d'Angleterre, s'était déjà fait couper les cheveux là-bas. Lorsqu'elle est venue en visite avec son père, oncle Adam, le mien a encore fait du bruit, exprimant que moi, sa fille, ne passera pas le seuil de la maison ainsi arrangée. Ma mère essayait de le calmer et mon oncle, avec sa fille "ainsi arrangée" lui prédisait que "Toi aussi Nickel, tu vas mettre de l'eau dans ton vin avant peu." Il ne croyait pas si bien dire, comme on va le voir par la suite... Je suis partie avec l'ordre paternel d'avoir à conserver mes cheveux en leur état naturel. Combien de fois, en Amérique, j'étais tentée de me les faire couper, car là-bas j'étais vraiment une exception. Un jour mon cousin américain George m'a fait un compliment, me disant que j'étais bien, mais que je devrais me faire couper les cheveux et me poudrer le nez, un peu trop brillant, à son avis. J'avais de beaux cheveux bouclés mais qui devenaient embêtants lorsqu'il fallait porter un chapeau, à cause du gros chignon qu'ils formaient. Pour la poudre de riz j'ai suivi l'avis de mon cousin. Pour les cheveux je les ai tout simplement fait raccourcir un peu. De retour d'Amérique, après trois ans au lieu de deux comme convenu avec ma mère, maman constate sans malice, en présence de père, que mes cheveux n'avaient plus la même longueur. J'ai avoué, en les informant qu'à mon retour de Strasbourg où je devais me rendre prochainement, ils les verraient coupés courts. Cette fois, devant ma ferme décision, père a cédé. Il devait, à partir de ce moment-là, me considérer comme une majeure avant l'âge qui, à cette époque, était de 21 ans.

Partir, mais avec qui ?

Mais retournons à mes problèmes avant le départ. J'étais fin prête en septembre 1926. Puisqu'il était certain maintenant que je devais partir seule, sans pouvoir compter sur un parent qui m'accompagnerait, mes parents ont fait des recherches en vue de trouver d'éventuelles personnes qui allaient aux USA sur le même bateau. Ils ont pu trouver une personne de Sarrebourg et rendez-vous fut pris par signes de reconnaissance au moment où mon train s'arrêterait en gare de Sarrebourg. Nous nous sommes reconnues et la dame, accompagnée d'une enfant, est montée dans mon compartiment. Ne parlant pas le français elle fut très contente de m'avoir comme compagnie, disant qu'ainsi cela arrangerait tout le monde. Arrivées à Paris j'ai pris les choses en main en hélant un taxi pour la gare Saint-Lazare et nous voilà en route pour Le Havre. Nous voulions tout de suite monter sur le bateau que nous trouvions en rade, chargeant des approvisionnements. Mais le départ n'était prévu que pour le lendemain. Il fallait donc passer une nuit à l'hôtel. Le lendemain, au moment de monter à bord, j'ai eu une petite frousse lorsque le contrôleur, en examinant mes papiers, n'y trouvait pas l'attestation d'un certain médecin du Havre prouvant ma bonne santé. Il a hésité et après m'avoir bien regardée, sans doute vu ma bonne mine, il m'a dit de monter à bord.

Les USA, pour un temps ou pour toujours ?



Gare de Tieffenbach 2004

Me voilà indépendante et responsable à 16 ans, après avoir quitté les miens par une belle journée d'automne, passée à récolter des pommes de terre le matin encore, en essayant d'éviter toute tristesse, en promettant à ma mère que je reviendrai au plus tard dans deux ans.

Pour maman il était très dur de voir partir sa fille aînée après avoir perdu deux garçons en bas âge.

La séparation fut consommée par les adieux de Chrétien et de Lina qui m'avaient accompagnée à la gare de Tieffenbach-Struth.

Une traversée mouvementée

Sur le bateau la dame et moi étions séparées par l'éloignement de nos cabines respectives et je n'ai fait que l'entrevoir au moment de la descente à New York. Je partageais ma cabine avec une jeune Rouennaise qui allait rejoindre son fiancé. C'était en effet une cabine pour deux personnes comportant un hublot. Le soir, au repas, la tempête se leva avec un balancement inquiétant du bateau. J'étais là à observer ma soupe qui, juste au moment de déborder,



retournait dans l'autre direction. Je ne pouvais pas supporter cette image plus longtemps et je me suis levée pour aller au salon... La tempête s'est déchaînée et nous accompagna pendant toute la traversée. La nuit fut atroce. En plus du balancement et du hurlement des sirènes, les vagues ne cessaient de cogner contre le hublot. Avec cela, alternativement la tête en bas... la tête en haut.

Le lendemain nous étions bien patraques, comme on dit. Descendre du lit et s'habiller sans se cogner demandaient de grands efforts. Nous nous sommes encouragées mutuellement en nous disant que si nous surmontions cette première attaque, la partie serait gagnée. Enfin nous voilà dans les couloirs, en direction de la salle à manger. Heureusement des cordes étaient prévues de chaque côté. Personne n'était visible et en passant devant les cabines nous entendions des gémissements qui en disaient long sur l'état de nos compagnons de voyage. En croisant un uniforme nous lui avons demandé des citrons. Il nous a envoyées à la cuisine. A partir de là nous avons déjà un peu le pied marin. A midi, à l'heure du déjeuner, deux filles seulement se trouvaient assises à une table et un groupe de jeunes hommes occupaient une autre table de la salle à manger, le reste des passagers devaient souffrir du mal de mer et préféraient rester dans leurs cabines.

Le hasard voulait qu'un garçon de Weislingen fasse partie du personnel de cuisine du bord. Il devait avoir eu vent que je me trouvais à bord. Il est venu me saluer, suivi bientôt par le chef qui nous proposait ses menus avec un choix énorme et en quantités illimitées, vu l'état lamentable du gros des passagers qui, de toute manière, auraient rendu toutes ces bonnes choses prématurément à la mer. Il n'était d'ailleurs pas question de se rendre sur les ponts qu'on ne pouvait même pas entrevoir. La tempête continuait de plus belle et toujours ce balancement de roulis et de tangage et le bruit des vagues contre les hublots. Le hurlement continu des sirènes ne rendait pas le voyage plus gai. Nous passions le temps à jouer et à danser

et, vu le nombre restreint de filles valides, nous étions très demandées. Cette façon de faire connaissance avec la loi de l'offre et de la demande n'était pas désagréable...

Etant émigrante je devais encore une fois passer une visite médicale à bord, suivie d'un examen de nos têtes - non pas pour voir ce qu'il y avait dedans, mais pour inspecter ce qu'il y avait dessus, pour vérifier si nous n'étions pas en train d'importer des voyageurs clandestins sous forme de puces ou de poux. Inutile de dire que je n'ai pas beaucoup apprécié cela, mais oncle Sam, en cette matière, était très strict et on risquait de se faire renvoyer... Maman m'avait aussi confié une bouteille de liqueur de cassis. Comme je savais que l'importation de tout alcool était prohibée, je l'ai jetée à la mer par le hublot dès l'entrée du bateau dans les eaux territoriales américaines...

Enfin New York !

Le vent s'était calmé et tous les alcools ont disparu comme par enchantement, aussi bien dans les salles à manger qu'au bar. L'autorisation de monter sur le pont nous était alors accordée. J'y suis allée très tôt le matin du jour de notre arrivée à New York. Quel soulagement et quelle joie après cinq jours de vie souterraine dans les entrailles du bateau. Autour de nous évoluaient des bateaux de toutes tailles lorsque tout d'un coup on voyait apparaître à l'horizon la Statue de la Liberté et les gratte-ciel de New York, toutes choses qu'évidemment je n'avais pas pu imaginer. C'était impressionnant. Nous déjeunions une dernière fois à bord et tout autour de nous grouillait un monde pressé de préparer les bagages. Nous voilà en vue du quai et prêts à la descente. Par signes de bateau à quai et de quai à bateau beaucoup de personnes se reconnaissaient ainsi. Je savais qu'ici je n'étais pas attendue et je me sentais bien seule.

La descente était organisée en sorte que les émigrants étaient dirigés de côté pour permettre à la douane de les fouiller. A ce moment j'étais bien contente d'avoir balancé la liqueur par-dessus bord. Suivait l'embarquement sur un petit bateau en direction d'Ellis Island, écluse par laquelle devaient passer tous les émigrants.

Là tous les contrôles se répétaient, en commençant par les passeports. Je n'étais pas très fière du mien qui se réduisait à un papier plié en quatre, timbré République Française avec

ma photo et tous les détails qui me concernaient, notamment que je parlais l'allemand et le français, alors que tous les autres présentaient un joli livret de passeport. Pour vérifier on me parlait en allemand et je devais lire un texte français. Encore une dernière visite médicale et je passais sans difficultés, mais j'ai observé des personnes qui ont été mises à part, sans doute pour une visite plus approfondie. Finalement on m'agrafait une fiche sur mon manteau avec le texte d'un télégramme et un numéro.

On m'a informée que mon voyage était assuré jusqu'à Pittsburgh en me priant de prendre place, on viendra s'occuper de moi un peu plus tard. Après un certain temps j'étais avisée que le télégramme avait été envoyé à mon oncle pour l'avertir de mon arrivée à Pittsburgh. Je voyais un nègre s'approcher de moi qui s'emparait de mes bagages et par signes me demandait de le suivre. Il m'installa dans un train. Le soir était déjà tombé et je ne savais plus très bien ce qui se passait. J'étais sans doute sur un ferry-boat qui me conduisait à une gare de New York, car après un certain temps mon nègre réapparaissait et me plaça dans un train pullman tel qu'on les voit dans les films.

En pullman vers Pittsburgh

Tout cela fut si nouveau pour moi ! ... J'observais comment faisaient les autres voyageurs et je faisais comme eux pour m'installer pour la nuit. Je repérais un endroit où l'on pouvait se servir en eau potable, mais je ne me rappelle pas avoir mangé quoi que ce soit ce soir. La nuit se passait sans histoires. Dès qu'il faisait jour je m'empressais de regarder par la fenêtre le paysage qui défilait, pour faire mieux connaissance avec le pays nouveau où j'avais choisi de vivre pendant un certain temps au moins.

A mon grand étonnement les montagnes que je voyais défiler devant moi ne comportaient pas d'arbres, ce qui contrastait avec mon pays. Par la suite j'ai compris. Les pionniers avaient tout simplement



déboisé pour satisfaire leurs besoins immédiats en bois, sans aucunement penser à replanter. Plus tard j'ai appris qu'une replantation générale était à l'étude, mais on n'y avait réfléchi sérieusement qu'après avoir subi les calamités climatiques qui résultaient de cette imprévoyance. Je pense que les tempêtes de sable dont mon grand-oncle devait se protéger faisaient partie de ces calamités. J'ai vu pendant mon séjour aux USA faire des efforts dans le sens d'une replantation, mais on était loin encore des belles forêts de notre Alsace.



Toutes les maisons que j'apercevais à travers la fenêtre de mon pullman étaient construites en bois. Elles étaient du genre chalet et manquaient de charme, surtout à cause de l'absence totale de fleurs. Autour de moi s'affairait le personnel, toujours des Noirs. On se serait cru en Afrique... Ce furent-là mes premières impressions et, n'ayant pas encore lu "La case de l'oncle Tom" mais seulement les histoires de Karl May, je m'attendais à rencontrer des Indiens plutôt que des nègres.

Arrivée en Pennsylvanie

Enfin ce fut l'arrivée à Pittsburgh et comme je n'avais plus d'ange gardien attiré, je me suis fauillée avec mon coffre vers la sortie en faisant comme les autres, je posais ma valise sur un chariot qui passait devant le train, en le suivant le long de l'interminable quai. Enfin, avec soulagement, j'ai aperçu ma tante accompagnée par sa fille. Pour ne pas me rater à l'arrivée, ma famille américaine avait tout prévu. Il y avait en effet trois gares possibles par lesquelles je pouvais arriver à Pittsburgh et le télégramme n'avait rien précisé à ce sujet. Ils ont donc posté à chacune de ces gares possibles un membre de leur famille : ma tante et mon oncle Christ que je connaissais aux deux gares les plus probables et mon cousin George à la troisième. Je ne sais pas comment, pour mon cousin que je n'avais jamais vu, on aurait fait pour se reconnaître...

J'ai vite constaté qu'ici l'alsacien n'avait plus cours, même entre émigrés du pays. Ton dialecte, me disait mon oncle, tu peux le mettre tout de suite au rancart. Ici on ne parle que l'anglais et éventuellement l'allemand. Pour l'allemand je n'avais pas de problème, mais l'anglais ? Ils ont commencé par m'initier sur-le-champ. Tant que j'étais en face d'émigrés de la première génération, mon allemand suffisait à me faire comprendre. Mais il est pénible de se trouver en face de gens sans pouvoir communiquer par la parole, ce qui m'est arrivé le lendemain avec mes nombreuses autres cousines.

Dans la famille Schneider il y avait mon oncle et ma tante, sœur de papa, six filles, mes cousines et un garçon, mon cousin Elmer. A mon arrivée une partie des filles rentrait juste des cours du soir et je devais

admirer les belles couleurs de leur teint. J'ai mis longtemps à comprendre que toutes ces couleurs étaient artificielles. Dans cette ambiance je me sentais encore plus bête, ne comprenant rien de rien de ce qu'elles disaient... Après un recul de plus de 50 ans nous savons maintenant que la mentalité des Américains est restée la même. Ils dédaignent toujours, sauf exception, apprendre comme langue étrangère soit le français, soit l'allemand. Mes cousines par exemple n'avaient aucune envie de visiter l'Europe et, s'il fallait choisir une langue étrangère, c'est pour l'espagnol qu'elles auraient opté, dans la perspective de visiter un jour le Mexique.

Chez l'oncle Christ à Elliott

Au début j'habitais chez oncle Christ à Elliott, assez éloigné des Schneider qui habitaient North-Side. Il y a trois rivières qui se rencontrent au centre de la ville, noyau industriel et commercial. Pour me rendre chez les Schneider il fallait que je les traverse toutes. De mon temps les installations minières et les hauts fourneaux installés sur les rives de ces rivières faisaient dire que Pittsburgh égale "smoky town".



Pittsburgh 1926



Les escaliers de Pittsburgh 1940

Cette forte pollution de l'air fut certainement sensible au centre-ville, mais les habitations qui se trouvaient sur les collines alentour n'en souffraient pas. Des raccourcis y menaient par de nombreux escaliers hauts et raides qui, disait-on des filles de Pittsburgh, contribuaient à développer leurs belles jambes. Il y avait aussi le tramway pour s'y rendre...

Oncle Christ exploitait un drugstore, espèce de magasin qui vend de tout : les glaces, les boissons, les hamburgers, les articles de droguerie, etc. Il était boulanger-pâtissier de profession et possédait, en plus de ce magasin, une très belle maison, avec au rez-de-chaussée sa boulangerie-pâtisserie. A l'occasion de son voyage en Europe, via Weislingen, il a donné le tout en location avec un bail de 5 ans, voulant jouer au rentier durant ce temps. Il jouait un peu chez nous au vrai oncle d'Amérique qui aimait afficher sa fortune. Mon père le taquinait à ce sujet, mais lui estimait qu'il pouvait se le permettre. Il a joué vraiment de malchance. Sur le chemin du retour sa femme est tombée gravement malade, ce qui lui a coûté une fortune. Comme aux USA la sécurité sociale n'existait pas et qu'il ne s'était pas assuré contre les risques de maladie, il a dû reprendre le travail. Comme le preneur de bail refusa de céder avant l'échéance des 5 ans, il a dû louer un autre magasin qui se trouvait dans le même quartier. Je crois qu'il s'en est bien sorti. Ma tante était une belle femme un peu superficielle, très gentille avec tout le monde, donc bonne pour le commerce. Par contre sa cuisine était typiquement américaine, c'est-à-dire à base de conserves. Lorsqu'elle a entrevu mon livre de cuisine que maman m'avait acheté à toutes fins utiles, elle ne le lâchait plus en disant que maintenant elle va pouvoir cuisiner de bonnes choses. En attendant je cuisinais pour oncle la soupe aux vermicelles que je savais faire et dont il raffolait, la même que maman lui avait faite quand il

était chez nous. Il en aurait volontiers mangé tous les jours. A part cela je ne pouvais pas intervenir dans sa cuisine, je n'avais pas encore l'assurance nécessaire à cette époque.

Un premier emploi à Bellevue

En vue d'apprendre l'anglais au plus vite, je me suis fait inscrire aux cours du soir. Quatre semaines après, ma tante Sophie de North Side, qui tenait également une boulangerie-pâtisserie, m'a téléphoné pour m'informer qu'elle m'avait trouvé une situation, pas trop loin de chez elle, à 15 minutes de tramway, à Bellevue, auprès d'un jeune couple qui avait deux garçons âgés de 18 mois et de trois ans et que la mère malade ne supportait plus. C'est moi qui devais m'en occuper. Finis donc les cours du soir et terminé mon séjour chez oncle Christ. Mon cousin George, avec sa voiture comme en avaient déjà tous les étudiants, m'a conduit chez tante Sophie. C'est chez elle maintenant que toutes les deux semaines je passais mes week-ends, car je n'étais libre qu'un dimanche sur deux. La maison de mon nouveau séjour n'était pas grande et les gens qui l'habitaient n'étaient pas riches.

Je me trouvais en présence de monsieur et madame et de deux bambins, de beaux rouquins. Mon rôle était d'aider madame mais primordialement de m'occuper des enfants qui étaient assez turbulents. Monsieur partait le matin et ne revenait que le soir, comme tous les Américains.

Je faisais les repas avec l'aide de madame. Nous cuisinions surtout des choses pour enfants et nous les mangions avec eux. Il n'était donc pas étonnant que j'augmentais rapidement en poids, avec en plus les gâteaux que ma tante me donnait. Vu l'état de santé de madame, elle devait beaucoup s'activer et se promener pour ne pas broyer du noir. Pendant qu'elle se promenait les gosses pouvaient se défouler. Leurs jeux préférés se passaient sur l'escalier intérieur et n'étaient rigolos que quand ils pouvaient faire rouler les jouets sur l'escalier. Il en résultait un bruit infernal. Mais c'était l'hiver et on ne pouvait pas toujours être dehors. Heureusement que mes nerfs étaient solides.

Après la rentrée de madame il convenait de faire des jeux plus calmes en sa présence. La maison était trop petite et on pouvait difficilement s'isoler. Monsieur, rentré le soir, était toujours auprès de sa femme et lui causait avec beaucoup de gentillesse et de patience. Vu les menus qu'on lui servait le soir, je me demandais souvent si au moins à midi il avait bien mangé à sa faim. Ce que l'on servait le soir n'était pas mauvais : des porridges aux flocons d'avoine, beaucoup de pâtes, etc., le tout très bon pour les enfants. Il y avait aussi une salade que nous préparions pour les dimanches soir, consistant en plusieurs feuilles de laitue disposées sur chaque assiette avec une tranche d'ananas avec des noix plus un quart de fromage, genre *Gervais* et par-dessus de la mayonnaise. C'était très bon.

Mais voilà : comment procédions-nous pour nous comprendre ? Je pense que c'était par signes. Les enfants me tiraient par la jupe pour me montrer ce qu'ils voulaient. Comme le plus jeune apprenait seulement à parler, je faisais comme lui. J'étais donc à la meilleure des écoles pour apprendre une langue étrangère le plus naturellement du monde. Le premier dimanche monsieur m'apportait des journaux illustrés pour me faire passer le temps. Comment faire pour lire une langue dont je commençais seulement à avoir quelques notions ? En regardant de plus près je constatais qu'il y avait beaucoup de mots ressemblant au français et à l'allemand et avec l'image en plus la chose devenait intéressante.

J'avais aussi une amie qui dans la maison voisine s'occupait également d'enfants. C'est au fond par elle que j'ai trouvé ma place ici. Elle était de parents allemands qui, en vue d'émigrer aux USA, sont d'abord allés au Canada et à partir de là aux USA. Il paraît que c'était plus facile. De ce fait elle parlait l'allemand et comme elle faisait partie de la même église que mes cousines, c'est par elles qu'elle connaissait mon problème et a pu intervenir pour me procurer ma place. C'était une grande blonde très gentille qui ne s'était pas encore fait couper les cheveux non plus. Nous étions donc deux phénomènes assez rares. C'était en promenade avec les gosses que nous nous causions, et en anglais, s'il vous plaît ! Car nous voulions toutes les deux apprendre cette langue au plus vite.



Sophie et Erika à Elliott

Les dimanches de congé j'allais à l'église avec mes cousines qui adhéraient à une communauté



Pittsburgh, Riverview Park ~ Mai 1927
Sophie et ??? devant l'observatoire Allegheny

protestante où il fallait payer sa dîme tous les dimanches, également pour les membres de la famille absents. Aux USA la prospérité d'une communauté religieuse dépendait au premier chef de la personnalité du pasteur : bon prédicateur, bel homme, etc. Il y avait aussi des fêtes en vue de faire rentrer un surplus d'argent dans la caisse de l'église, pour son entretien. J'ai assisté par exemple, dans la salle des réunions de l'église, à un "*Sauerkraut-dinner*", où une savoureuse choucroute nous était servie après le prêche. Il y avait toujours beaucoup de monde et c'était bon...

Mais la famille déménage...

C'est à ce rythme que les jours et les semaines passaient. Vers le printemps nous avons emménagé dans une maison plus vaste. Pendant le temps du déménagement j'étais avec les enfants chez leurs grands-parents maternels qui habitaient une belle villa.

La nouvelle maison ne me plaisait pas : on s'y perdait et les alentours étaient encore un peu sauvages. Je me rappelle qu'au fond du terrain il subsistait encore une tour de forage de pétrole qui pompait de temps à autre. Ma nouvelle habitation se trouvait un peu plus près de la maison de ma tante. J'ai déjà mentionné que je grossissais anormalement du fait de la nourriture bourrative enfantine et de tous les gâteaux que ma tante me donnait à emporter chaque fois que je lui rendais visite... En ce qui concerne les kilos de trop, j'ai suivi la méthode allemande *F.d.H.* qui veut dire, prudemment traduit, M.I.m. (mange la moitié). Je commençais par me civiliser et parler anglais ne posait plus de problèmes...

... et je change de place

Le hasard voulait que quelqu'un de la famille, travaillant dans une bijouterie, ait été sondé par son patron pour savoir s'il ne connaissait pas une jeune fille qui voudrait travailler chez eux, à domicile, sa femme ne voulant pas de personnel nègre. J'habitais de nouveau chez oncle Christ quand madame Deroy, la femme du bijoutier, a appelé ma tante en lui demandant si je savais faire la cuisine. Malgré mes signes de dénégation ma tante lui répondit "*Oh! yes, her mother is a fine cook*". Enfin il a été décidé que j'irais la voir à Squirrel Hill.

L'endroit me plaisait : maison toute neuve, pas de clôture autour, pas encore de fleurs mais un beau gazon. Les arbres plantés étaient encore très petits. C'était tout simplement une villa très belle et très spacieuse et à la place d'une entrée directe dans le living-room, il y avait un beau hall. J'aurais ma chambre et ma salle de bain au premier étage où se trouvaient trois autres chambres avec leurs salles de bain ainsi que de nombreuses penderies. Le parterre était accessible à travers une grande terrasse couverte qui débouchait sur le vaste hall. De là on entrait dans un beau salon avec une belle cheminée en marbre. Ce salon débouchait sur une chambre plus petite, très claire, avec des baies vitrées sur trois côtés pour bien faire entrer le soleil. C'était le petit salon de séjour avec radios, gramophone, etc. A partir du salon on montait quelques marches très larges, enjolivées de mains courantes en fer forgé et accédant à cette salle à manger un peu surélevée. Une chambre plus petite était prévue pour le petit déjeuner. Toujours au même niveau la cuisine avec sa terrasse accessible par le hall et reliée à la salle à manger par une porte, le tout admirablement meublé. Par la cuisine on accédait au sous-sol avec sa machine à laver et sa chaudière à gaz à fonctionnement automatique et un appareil d'incinération des ordures ménagères et, un peu plus insolite, un endroit de rangement de livres, une vraie bibliothèque...

Tout cela me plaisait beaucoup, mais voyant tout le travail qui m'attendait, surtout en ce qui concerne le nettoyage des carreaux et des baies vitrées, je fis tout de même la réflexion que jamais je ne pourrais venir à bout de tout ce travail. Elle m'a promis qu'une fois par semaine, pour les gros travaux, j'aurais un Noir à ma disposition, celui-là qui à la bijouterie fait le même genre de travail. Essayons, me disait madame, en me promettant de m'assister pendant toute une semaine où elle ne sortira pas dans le but de m'initier à toutes choses et surtout à la cuisine. J'ai tout de suite remarqué qu'il n'y aura ici

qu'exceptionnellement des conserves, contrairement aux habitudes américaines. Prudemment j'ai demandé à madame de me montrer comment elle faisait la cuisine, ainsi, lui disais-je, je pourrais faire selon ses désirs. Elle possédait en plus un beau livre de cuisine et mon séjour aux USA de près d'une année maintenant me permettait de le lire sans problèmes et surtout de parler et de comprendre. Je faisais donc bien attention comment madame faisait et je vous assure que jamais madame ne s'est aperçue que je ne savais pas cuisiner, pourtant elle était un vrai cordon bleu.

Après un certain temps madame m'a parlé de deux jeunes filles, Hannah et Erika, originaires de la Forêt-Noire, des Allemandes donc qui travaillaient tout près chez des amies à elle et qui viendront certainement me rendre visite. Elle les connaissait bien, surtout l'aînée, Hannah. Elle me déconseillait d'en faire une amie de sortie. Il n'en était pas question vu son âge de trois années mon aînée. Sa sœur Erika, émigrée la même année que moi, me convenait mieux. Un soir donc elle est venue me voir et nous avons fait plus ample connaissance. Comme moi elle ne sortait pas beaucoup, mais raffolait des westerns. A vingt minutes de tramway il y avait déjà un cinéma et non loin de là les émigrants allemands avaient leur maison de réunion où l'on pouvait voir des films "*aus der Heimat*". C'est ainsi que j'ai connu, par films interposés, les plus beaux sites de l'Allemagne. Tous les samedis soir il y avait bal jusqu'à minuit.

Sophie, Erika, Hans et... Pumpernickel

C'était l'époque de la prohibition (*prohibition time*), c'est-à-dire défense absolue de servir de l'alcool en public et même d'en avoir sur soi. En outre une loi interdisait en Pennsylvanie tout amusement public les samedis au-delà de minuit et les dimanches, c'est-à-dire de samedi à minuit à dimanche à minuit tout bal public, cinéma etc. étaient interdits. Il y avait tout de même pas mal de gens qui sortaient aux heures interdites pour dîner en ville. Je crois que ces lois dataient encore du temps des quakers... Ainsi nous sortions presque tous les samedis soir. D'un commun accord Erika allait d'abord voir son western pour me rejoindre au bal après... Un soir deux jeunes gens qui tranchaient un peu sur les autres, m'invitaient à danser. Lorsque Erika est venue nous avions ainsi chacune son cavalier. Par la suite nous nous sommes rencontrés une fois par semaine.

C'étaient deux jeunes ingénieurs des mines en voyage d'études à travers les mines américaines. Ils travaillaient dur comme simples mineurs pour gagner l'argent nécessaire pour étudier les techniques minières américaines. Nous sommes devenus très vite amis. Erika était le copain de Hans, un Berlinois d'un abord facile. Moi j'ai eu *Pumpernickel* comme *boyfriend*. Son vrai nom était assez difficile à prononcer. C'est une des raisons pour lesquelles il a eu ce surnom au campus de Carnegie Hall où il logeait. C'était d'ailleurs l'habitude à cette époque de donner des surnoms. Comme en plus il aimait le pain noir du même nom - le pain militaire allemand - d'où son surnom. Il était originaire de Dresde et avait un air malheureux à cause, je pense, de sa mésentente avec ses parents. Les deux avaient en commun une vieille Ford ce qui nous a permis de circuler un peu dans la région en visitant les mines et les forages avec leurs villages. Une fois même ils voulaient nous faire donner le baptême de l'air, mais arrivés sur place il y avait l'orage.

Pumpernickel était comme un grand frère pour moi et me surveillait. Je me souviens d'un jour où, selon lui, j'avais trop bonne mine. Il me grondait, me disant qu'il estimait que je n'avais pas besoin de ce "*make-up*". Enlève-moi ça de suite, me disait-il. Je lui dis si tu veux que je l'enlève, prends ton mouchoir et enlève-le toi-même. Ce qu'il a fait. Mais il a dû constater qu'il n'y avait rien à enlever et que tout était naturel. Il m'a quant-à-moi fait un discours que jamais je ne devais me servir de ces choses artificielles. Il m'a souvent parlé, je ne sais pas pourquoi, de son jeune frère qui, disait-il, me conviendrait mieux. Je crois qu'il voulait surtout que je ne m'attache pas trop à lui.



Louise et Sophie à West View ~Juillet 1928

Nous avons passé environ huit mois ensemble et j'en garde les meilleurs souvenirs. Ils ont continué leur tour d'Amérique au mois d'août pour se rendre dans les Rocky Mountains, et en touristes ils ont visité la Californie et tout le sud des USA avant de rentrer en Allemagne. C'était en été 1928.

Un bref séjour à l'hôpital

J'étais bien rôdée maintenant et je connaissais la manière de faire et de vivre des Américains. C'était l'époque où mes ennuis avec les amygdales empiraient et il fallait opérer. Madame a demandé à son neveu médecin de trouver un bon chirurgien et une chambre à l'hôpital. Tout a été arrangé et pris en charge par les Deroy. Ma cousine Louise a été appelée un peu à contribution dans le ménage Deroy, mais cela n'a rien donné. J'ai été opérée le jour du départ de nos amis. Madame a voulu attendre mon réveil à l'hôpital et elle m'a sans doute sauvé la vie. En passant me voir elle me trouve toute noire, en train de suffoquer. Elle appelle à l'aide et on a dû me retourner sur la tête pour faire sortir le sang coagulé. Je l'ai échappé belle comme on dit dans ces cas. Revenue à moi je me souviens qu'il y avait beaucoup de monde autour et j'ai vu qu'on était très inquiet à mon sujet. Les infirmières m'avaient expliqué avant de me laisser seule, qu'elles avaient une personne très malade en face et, puisque j'étais réveillée, elles m'ont laissée avec le haricot en main au cas où je vomirais, pour s'occuper de la personne en face. Le docteur, neveu de madame, survenait quand l'alerte était passée, mais quel savon il a passé aux infirmières ! Je n'avais aucun souvenir de ce qui m'était arrivé et seulement lorsque madame m'a raconté les faits, j'ai su que j'aurais pu y rester. Jamais plus, me disait madame, elle ne prendrait une pareille responsabilité et je la comprenais.

Le même soir un énorme bouquet de glaïeuls m'arrivait de la part de *Pumpnickel* avec un petit mot et sa photo. Toutes les infirmières sont venues admirer le bouquet et la photo. Après trois jours j'ai pu rentrer et tout doucement j'ai repris mon travail, mais j'étais encore très sensible. C'est après une semaine que j'avais ma plus mauvaise journée et ne pouvais supporter aucun bruit. J'ai même dû arrêter le chauffeur dans son travail de coupe du gazon du voisin.

Finalement j'étais bien contente d'avoir cette opération derrière moi, opération qui devait se faire en Alsace déjà, alors que mon oncle Christ était en visite à Weislingen. Après une auscultation à l'hôpital, après avoir passé par plusieurs mains, on m'avait convoquée pour octobre 1926 pour être opérée. J'ai laissé tomber, mais l'infection m'avait suivie aux USA.

Kay et ses flirts

Finalement tout rentrait dans l'ordre et mes patrons me considéraient un peu comme leur enfant. Ils avaient perdu, il y a un an environ, leur fils unique à l'âge de 18 ans. Il leur restait une fille qui avait deux ans de moins que moi qu'ils choyaient beaucoup. Elle s'appelait Kay et souvent je devais l'accompagner au campus de l'Université, ses parents n'aimant pas qu'elle sorte seule. Nous étions ensemble comme de bonnes amies. Elle me donnait volontiers un coup de main dans mes travaux, occasion pour elle pour me raconter ses flirts. Parmi les garçons qu'elle connaissait il y avait même un "*frenchy*". Lorsque je l'ai rencontré à une de nos sorties, c'était la seule occasion que j'avais eue aux USA de parler français. Moi je ne le trouvais pas "spécial". Il portait une petite moustache qui le différenciait des autres garçons et avait, il est vrai, beaucoup de succès auprès des filles. Je me souviens d'un soir, elle me demandait ma complicité pour inviter une bande de jeunes gens, une surboum, quoi. J'étais évidemment d'accord, mais j'ai trouvé que c'était beaucoup de dérangement pour pas grand-chose. Ses parents, en plus, n'aimaient pas ces rendez-vous.

Je me souviens que madame, un soir, sortait avec son mari et souhaitait que je reste auprès de Kay. Or j'avais moi-même un rendez-vous ce soir et Kay ne me retenait pas, car elle aussi voulait sortir. Je lui ai fait promettre d'être rentrée avant 10 heures au plus tard. Ses parents ne rentraient jamais tard et chaque fois son père allait vérifier dans la chambre de Kay si tout allait bien. Moi-même j'étais rentrée à 9 heures et assez inquiète en attendant Kay. Les parents sont rentrés et elle n'était toujours pas là. Nous avons toutes les deux passé un mauvais quart d'heure le lendemain matin. Monsieur voulait même en informer mes parents si la chose se reproduisait. C'était un homme très gentil et correct. Mais Kay adorait flirter et ce n'est pas moi qui pouvais empêcher qu'elle fasse des bêtises.

Famille juive, non pratiquante, madame savait tout faire. Elle a été élevée à Saint-Louis, dans cette ambiance du Sud, qui pouvait expliquer son côté un peu raciste. J'ai eu une certaine promotion en ce sens qu'elle sollicitait mon avis pour s'habiller en présence d'une couturière qui venait à domicile. Au lieu de charger ses robes avec un tas de fleurs artificielles et de rubans multiples, conformément à la mode du moment, ce qui ne convenait plus à sa taille un peu forte, je lui conseillais plus de simplicité et, par les compliments de ses amies, j'ai eu droit à sa reconnaissance. Evidemment cela prenait beaucoup de mon temps, mais Sam, le Noir, devait venir un peu plus souvent.

La question noire

A cette époque le Ku Klux Klan faisait parler de lui dans le Sud, ce qui n'était pas sans influence sur le Nord. Il fallait se méfier un peu des Noirs et, plus souvent que d'habitude, des personnes seules étaient attaquées. Comme j'étais toujours gentille avec les Noirs autour de moi, notamment avec Sam qui, lorsqu'il quittait le travail de la journée, partait toujours avec un paquet plein de gâteaux que je lui donnais avec la permission de madame, avec également les mamies et les cuisinières du voisinage qui, lorsque je leur causais, m'assuraient que je n'avais rien à redouter de ce côté-là. Le tam-tam nègre fonctionnait donc toujours et les messages faisaient le tour de la population noire, porteurs de renseignements favorables ou défavorables sur les Blancs.

La dernière année que j'étais chez les Deroy's, Sam, qui avait déjà un certain âge, ne pouvait plus venir me seconder. Monsieur m'a délégué un plus jeune qui travaillait également dans son magasin. Il n'était pas facile à manier et comme métis il n'était pas bien vu, ni des Blancs, ni des Noirs. Je ne pouvais pas discuter avec lui parce qu'il était trop révolté et j'estimais finalement que je n'étais pas concernée. Heureusement je n'avais plus longtemps à passer en sa compagnie... Le Nord n'était tout de même pas aussi raciste que le Sud au point d'obliger les Noirs d'avoir à occuper dans les tramways par exemple des compartiments qui leur étaient spécialement réservés.

La vie continue

Après le départ de *Pumpnickel* et de Hans, Erika et moi avons plus souvent rencontré mes cousines, les dimanches, et un de nos buts de promenade fut souvent le Schenley Park, qui se trouvait près de Carnegie Hall, de la Carnegie Melton University et de la Carnegie Library, toutes des donations du célèbre et richissime Carnegie. Cet ensemble ne se trouvait pas trop loin de là où nous habitons. Pour nous y rendre nous avons trouvé un raccourci que nous appelions "le sentier des Indiens". Par ce sentier nous tombions pour ainsi dire directement sur Forbes Street, en face de la Carnegie Library où nous étions déjà un peu connues du fait que nous lisions beaucoup, ce qui n'était pas dans les habitudes des jeunes Américains.



Louise, Charlotte, Erika, Sophie, Charlotte, Helen : été 1928

Au Schenley Park il y avait un grand lac et aussi de beaux arbres, des rescapés pour ainsi dire. Un dimanche l'idée est venue à Erika de faire une partie de canotage sur ce lac. Je n'étais pas très d'accord, déjà parce que je portais une jolie robe en crêpe georgette, étoffe qui n'aimait pas l'eau du tout - comme moi d'ailleurs. Erika y tenait et nous voilà en canot sur le lac. Pour ramer Erika ne savait pas mieux que moi comment s'y prendre et, comme elle l'espérait peut-être dès le début, des jeunes gens sont venus à notre

secours en passant de leur embarcation dans la nôtre. Inévitablement nous avons pris de l'eau. La partie était "dans le lac" et ma robe mini est devenue une mini-mini-jupe. J'étais pressée de rentrer et notre discret "sentier des Indiens", un peu à l'écart, était le bienvenu.

Un grand malheur est arrivé cet été dans la famille de mon oncle Christ. George, son fils, faisait comme tous les étudiants de son âge, il travaillait pour gagner quelques dollars d'argent de poche supplémentaire. Il conduisait un gros camion d'entrepreneur et malgré des douleurs dans le ventre il continuait de travailler jusqu'au soir. Conduit à l'hôpital et opéré d'urgence, c'était trop tard, l'appendice avait déjà éclaté et huit jours après il était mort. Le coup était très dur pour les parents et sa sœur et nous, les cousines, nous le ressentions douloureusement. Il est vrai que je ne le voyais pas souvent, mais de temps à autre il nous sortait.

Anna sa sœur ne m'aimait pas beaucoup. C'est seulement plus tard, lorsque subitement elle devenait plus aimable avec moi, que j'ai compris pourquoi. Un garçon nommé Frank logeait chez eux et nous causions souvent ensemble. Je ne savais pas qu'elle en était jalouse, à tel point qu'elle a réussi à épouser son Frank, sans que les parents ni personne n'étaient au courant. Ils se sont rendus en cachette dans l'Etat voisin où le mariage était possible sans le consentement des parents, même entre mineurs. En rentrant ils sont passés aux aveux. Or la hâte avait été inutile, les parents auraient été d'accord et sans problèmes ils leur auraient arrangé un beau mariage. Elle avait son chéri, tant mieux. Je n'ai jamais été une concurrente. Elle avait d'ailleurs un caractère un peu difficile et aucune de mes autres cousines ne s'entendait avec elle.

Au pays, maman s'impatiente

Comme vous pouvez vous rendre compte le temps passait vite pour une émigrée comme moi et maman commençait à s'impatienter, car les deux ans de notre contrat étaient passés. Elle insistait dans ses lettres pour que je rentre. J'ai envoyé tous mes gains à la maison et maman avait déjà acheté mon trousseau, y compris une chambre à coucher. Pour elle tout était prêt pour me recevoir mais moi je ne l'étais pas pour le retour. Ayant enfin pris la décision pour rentrer, encore fallait-il organiser ce retour. Au lieu de continuer à envoyer mes gains à la maison, je les plaçais sur un compte en banque pour pouvoir, avec ces économies, payer mon voyage de retour et, éventuellement, celui du retour en Amérique. J'en ai parlé de tout cela à ma tante qui me reprochait d'ailleurs d'avoir envoyé mes gains à la maison. Il fallait lui expliquer que j'avais fait la promesse à ma mère que je rentrerais après deux ans de présence aux USA.

Enfin j'ai fait les démarches nécessaires pour avoir mes papiers de nationalité américaine qu'on obtenait sans grandes difficultés après un séjour de deux ans aux USA. Avec mon passeport américain je pouvais me rendre en Europe sans perdre mes droits à la nationalité américaine. Passé ce délai j'aurais à reprendre toutes les demandes comme la première fois. Ma tante ne pouvait comprendre que je ne prenais pas un aller-retour qui aurait coûté moins cher. Elle a dû garder de mauvais souvenirs de son enfance vécue en Alsace et ne pouvait admettre que chez nous aussi les choses avaient évolué depuis. Les années 1927 et 1928 ayant été bonnes pour moi, il fallait que vers la fin du séjour les dents commencent à me donner des ennuis. J'en étais bien malheureuse. On m'a arraché les plus vilaines et le reste a été plombé en employant un procédé en usage aux Etats-Unis à cette époque, nouvelle technique sans douleur, mais qui plus tard provoquait le noircissement des dents. On plombait les dents sous anesthésie sans jamais enlever les nerfs qui, à la longue, pourrissaient.

American way of life

Je suis devenue aussi un bon cordon bleu et je n'avais pas peur d'affronter les plus difficiles problèmes culinaires et domestiques. La journée du lundi par exemple se passait de la manière suivante : lever à 7 heures et préparation du petit déjeuner consistant en thé et pain grillé. Après descente au sous-sol pour faire la lessive. Le linge m'attendait dans une cage lattée suspendue au plafond. Il y était envoyé par le haut par un tuyau vide-linge comme nous avons le vide-ordures. J'ai trouvé cela très pratique. La machine à laver n'était pas encore aussi sophistiquée que celles d'aujourd'hui. Il y avait un rouleau pour essorer et le rinçage se faisait dans deux cuves, toujours avec le même rouleau qu'on déplaçait à volonté. Avec cette façon de déplacer le rouleau je me suis presque électrocutée. Un fil électrique qui me gênait dans ces manœuvres était défectueux, ce que j'avais d'ailleurs signalé à mes patrons. En voulant le déplacer j'ai reçu une décharge très forte. Il paraît que j'avais poussé un cri, car madame est accourue et me trouvait hagarde, appuyée contre le mur. Heureusement que je portais des bottes en caoutchouc...

Le sous-sol comportait également une possibilité de séchage du linge et par beau temps on le suspendait derrière la maison à un sèche-linge. Il y avait également une machine à repasser très pratique et les chemises seulement devaient être repassées à la main... Dans la bibliothèque du sous-sol dont j'ai cité la présence plus haut, on pouvait puiser et lire pendant que la machine travaillait. Pendant que je m'affairais à la cave, madame faisait le ménage en haut, mais seulement le lundi. Tous les jours, après le repas de midi, je prenais mon bain et je m'habillais tout en blanc.

Vous savez, le repas de midi, pour les Américains, ne compte pas pour grand-chose. Chacun prenait un peu ce qu'il voulait, les maris ne rentrant que le soir. Vers deux heures je descendais à la cuisine pour voir ce qu'il restait à faire pour le souper, repas le plus important de la journée américaine. Les gâteaux étaient très appréciés chez les Deroy. Mon amie Erika en était friande et souvent elle prenait son petit-déjeuner chez nous, sachant qu'il y aura toujours du gâteau. Elle-même avait persuadé sa madame que les gâteaux n'étaient pas bons pour la ligne. Vous voyez, déjà à cette époque on faisait attention à sa ligne.

Parmi les gâteaux il y en eut un que madame ne réussissait pas et me chargeait de l'essayer. Il s'appelait *angel cake*. Il était vraiment délicieux et, miracle, je l'ai réussi du premier coup. J'ai dû le faire et refaire à maintes reprises, même pour l'envoyer à New York à une amie de la famille, très riche, qui avait un chef, un *butler* et tout le personnel à l'avenant. Même ce chef ne réussissait pas l'*angel cake*. Mon prestige était tel que même madame était vexée, à tel point qu'elle n'a même plus jamais essayé de le refaire. Elle était quand même fière de pouvoir le faire exécuter pour son amie. J'ai pu le refaire en Europe à l'occasion du service militaire de nos petits-cousins américains en Allemagne. Ils m'ont procuré les produits de base déjà pré-mélangés en boîtes de conserve, avec sans doute un conservateur. Était-ce l'effet de ce conservateur, en tout cas il n'y avait aucune comparaison avec ce que je faisais aux USA et le deuxième essai a tout simplement passé à la poubelle.

Pour les autres jours de travail à la maison je pouvais l'organiser à ma convenance, avec l'aide de Sam. Le vendredi madame allait au marché, conduite par leur chauffeur. Elle en revenait chaque fois avec une quantité de fleurs diverses et nombreuses destinées à de beaux arrangements de notre intérieur, arrangements qui finalement devenaient aussi de ma compétence. Quel travail ! Mais j'adorais cela. Tout ce qu'elle achetait était de première qualité, mais il fallait éviter le gaspillage, exception faite dans la préparation d'une soupe aux légumes à base de bouillon de bœuf dont on jetait la viande. Pour une Européenne comme moi c'était là le comble du gaspillage. La première fois j'en ai mangé, mais quand au menu il y avait pour chaque personne la moitié d'un poulet (*spring chicken*), délicieux d'ailleurs, j'ai laissé tomber le bœuf. De toute manière la viande était toujours de premier choix. Comme dit, à midi nous mangions peu, chacune ce dont elle avait envie. Par exemple mon menu à moi du samedi consistait en une boîte d'ananas et rien le soir et me voilà légère pour le bal. Les autres jours on mangeait bien chaque soir vers six heures...

Nous n'avions pas mal de réceptions et une fois, à l'occasion je crois du 25^e anniversaire de la fondation de la bijouterie familiale, nous recevions une quarantaine de personnes qui, pour vous donner une idée de la vaste villa que nous habitons, s'y trouvaient parfaitement à l'aise. Deux chefs s'occupaient de tout, des grands jambons à trancher, des salades à mélanger, etc. Les gâteaux avaient tous été faits par moi-même. Le soir de la réception je n'avais rien d'autre à faire que de surveiller si tout le monde était bien placé et bien servi. Il était déjà très tard lorsque je devais encore faire travailler les chefs pour laver la vaisselle et lorsque je suis descendue tout était de nouveau en place et bien rangé.

Petites anecdotes et coup de tête

Il faut que je vous raconte un petit intermède drôle. Nous incinérions à domicile les ordures ménagères. Nous les faisons tomber, comme le linge sale, par une cheminée sur une grille du réchaud à gaz du sous-sol, bien enveloppées évidemment et une fois par semaine j'allumais le gaz en dessous. Il est presque inévitable que ce genre d'installation attire les souris, mais jusqu'à présent je n'en avais pas encore vu. Un jour j'entends hurler madame à la cuisine. J'y cours en vitesse et la trouve debout sur la table, très énervée, en criant : une souris, une souris ! J'avais toute la peine du monde pour ne pas éclater de rire et il me fallut pas mal de temps pour la calmer. Elle décréait qu'il fallait sans délai un chat... Je ne sais pas encore aujourd'hui comment une personne de sa corpulence avait pu sauter sur la table... Le chat est arrivé sous forme d'une petite angora, incapable d'attraper des souris. Ce qu'il faut, disais-je, ce sont des pièges et effectivement avec les pièges nous en sommes rapidement venus à bout.

J'ai encore une petite histoire à raconter. J'ai connu une jeune fille, bien américaine celle-là, qui travaillait à côté de chez nous. Elle me demandait si je ne voulais pas sortir avec elle et deux garçons

étudiants qu'elle connaissait bien ainsi que leurs parents qui, comme elle, habitaient Carnegie Hall. J'étais d'accord, sous condition, lui dis-je, que nous n'aurions pas à emporter des patins à roulettes. Entre jeunes filles on comprenait ce que cela voulait dire. C'est en effet l'unique moyen de retour, imagé, lorsque les garçons deviennent trop entreprenants et qu'il faut les quitter, eux et leur moyen de transport. Marthe me rassurait complètement à ce sujet. Nous voilà partis à travers campagne et, c'est classique, on s'arrête en pleine forêt, contre notre gré. Nous sommes descendues de la voiture avec une vague appréhension. Mais Marthe leur a tenu un de ces discours qu'ils n'ont sans doute pas oublié. Ils se sont excusés en nous priant de remonter dans la voiture et nous exigeâmes qu'ils nous ramènent sur-le-champ. J'ai donc encore appris quelque chose, à savoir qu'il faut se méfier d'inconnus, même garantis par une vague connaissance.

Le mardi gras de 1929 nous allions, toute une bande de jeunes filles, à un bal organisé dans une grange-hangar - espèce de fête rappelant un certain folklore du temps des pionniers, je pense - à l'extérieur de la ville. Comme font les jeunes filles en pareil cas, elles examinent les danseurs présents et les jugent sur leurs mérites de plaire. Pour ce qui me concernait, aucun ne me plaisait spécialement. Les autres tombaient plus ou moins d'accord sur un garçon auquel elles auraient donné leur préférence. Or c'est moi qu'il a invité et les voilà toutes à me chahuter : tu lui as fait de l'œil, etc. Or ce n'était pas vrai du tout. Ainsi je l'avais comme danseur attiré ce soir et il réussissait à m'extorquer quelques rendez-vous pour le peu de temps qu'il me restait à passer aux USA. Je lui parlais de mon départ et lui me parlait de mon retour, mais j'étais dure d'oreille. Il était collant, rien que pour dire, à mon retour à la maison j'ai trouvé une lettre comme quoi il viendra me prendre à New York à mon retour dont il voulait connaître la date. Mes parents avaient ouvert la lettre et comme elle était écrite en allemand, ils ont pu la lire. Ils croyaient avoir compris que j'avais promis le mariage à ce garçon et en furent fâchés, car cela aurait signifié que je retournerais aux USA. Je leur assurai que je n'avais rien promis du tout et leur défendais à l'avenir d'ouvrir mes lettres et de les lire de travers. Sur cette lancée révolutionnaire je suis partie à Strasbourg pour me faire couper les cheveux.

Dernières impressions avant le retour

Mais n'anticipons pas et faisons notre voyage de retour en contant mes dernières impressions américaines. Madame me parlait souvent de mon avenir en pensant un peu à elle-même. Elle estimait que je devais apprendre à conduire pour aller au marché à sa place. Je serais du prochain grand voyage, me disait-elle, les chutes du Niagara etc. J'aimais bien cette perspective mais je me rendais compte que je ne pourrais pas profiter de tous ces avantages et dire après que je retournerai en Europe. J'allais avoir vingt ans et je ne me voyais plus non plus jouer à la fermière, rien que pour ne pas mourir de faim. Mais il fallait que je tiens ma promesse, quitte à voir si j'arriverais à me fixer à la maison. J'ai dû dire merci aux Deroys en leur annonçant mon départ pour l'Europe. C'était un dur coup pour madame qui pâlisait. Ils savaient qu'ils pouvaient avoir confiance en moi et souvent, lorsqu'ils partaient pour quelques jours, ils me laissèrent seule dans cette villa avec tous les trésors qui s'y trouvaient. De mon côté je savais que j'étais bien gardée. Il y avait d'abord notre voisin qui avait sa chambre à coucher vis-à-vis de la mienne. Il me disait qu'il me suffirait de l'appeler en criant; il s'occuperait du reste. Un gardien de nuit passait tous les soirs et trois fois la nuit dans le but de s'assurer que tout était fermé et normal. Il y avait aussi le policier de service de nuit qui m'avait à l'œil. Un jour il m'a fait savoir que Kay, même en ayant les stores descendus, ne devrait pas se promener toute nue dans sa chambre, car elle n'était pas invisible. Comme vous le savez peut-être les maisons américaines n'ont pas de volets comme chez nous, uniquement des stores translucides. Comme la rue descendait pour ainsi dire droit sur notre maison, le policier voyait des ombres chinoises se profiler derrière les fenêtres. Ceci pour la petite histoire.

Je me plaisais bien là où j'étais. J'ai appris un bon anglais et j'étais considérée par tous. Ma décision étant prise, je laissais tout de même un espoir de retour, ce qui a fait que tout se soit bien passé jusqu'au jour de mon départ.

Je peux bien le dire : je me plaisais beaucoup aux USA et j'ai su apprécier le comportement différent des Américains, qu'ils ont notamment envers les femmes et qui tranche avec celui des Européens. La femme est davantage considérée là-bas que chez nous et, d'une certaine manière, elle règne sur les hommes. Il règne également une certaine liberté dans les rapports humains qui diffèrent de ceux des Européens. Je pense que le "you" américain, qui ne connaît ni le "vous" ni le "tu", doit contribuer beaucoup au nivellement qui existe entre les patrons, les "bosses", et leurs collaborateurs par exemple. Mais il ne faut pas se leurrer, pour réussir

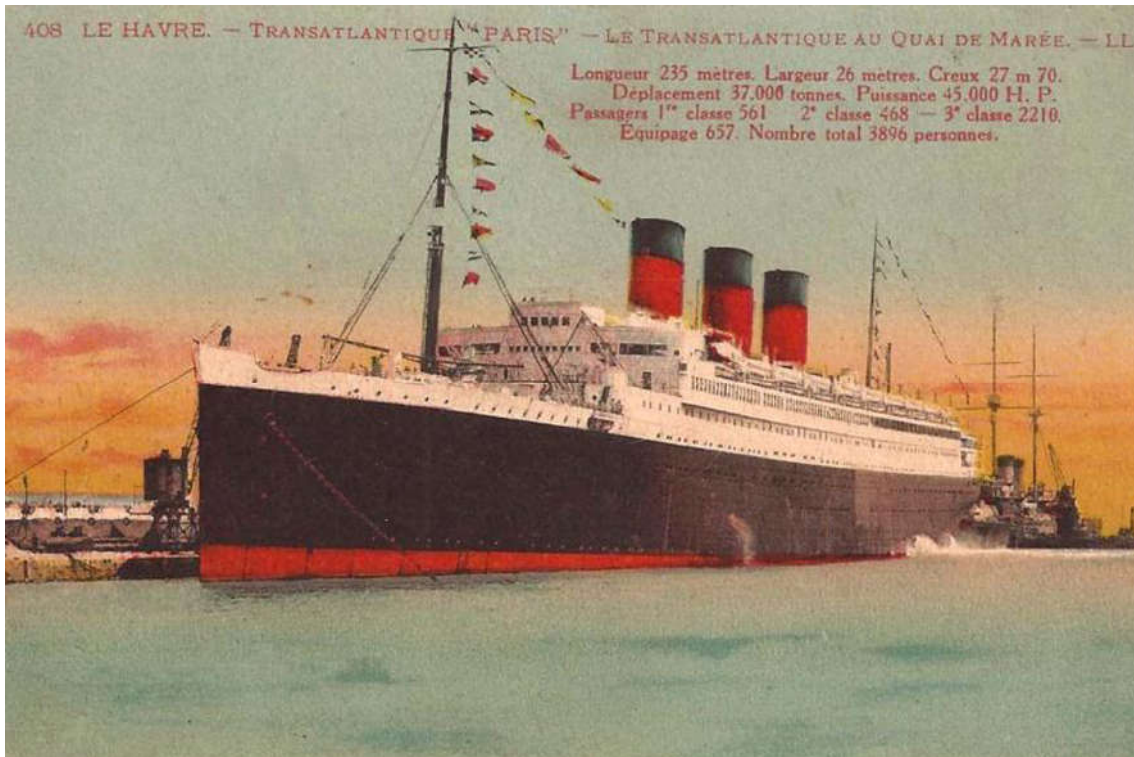
l'Américain doit travailler beaucoup et le facteur chance joue comme partout. En cherchant à m'expliquer pourquoi la race américaine est plus grande en général, je pense que c'est parce que la population est un amalgame d'émigrés de partout qui, pour s'établir, devaient déjà être forts et courageux dès le départ. D'où est sortie, à mon avis, une race plus grande avec un esprit fonceur plus prononcé. Au fond il doit s'agir encore là d'un effet de sélection naturelle.

Retour en vieille France...

... qui a aussi ses charmes

Embarquement

Je me trouve dans le train pour New York et en route pour la maison. En regardant autour de moi j'aperçois une autre valise marquée *French-Line Paris*. Son propriétaire fait la même chose que moi et en voyant ma valise nous savions que nous serions du même voyage et nous nous sourions. Arrivée à New York le matin, je me retrouve bien seule devant un grand carrefour avec dans mon dos les gratte-ciel et devant moi le quai où m'attendait le paquebot *Paris*.



J'avais l'impression qu'ici je franchirais une ligne qui pourrait être celle du non-retour. J'étais en avance sur l'horaire. Que faire seule et avec ma valise (le coffre avait été expédié plusieurs jours à l'avance), ne connaissant personne à New York ? J'aperçois un policier qui me paraissait gentil et je l'aborde en lui expliquant que je devais partir avec le paquebot là devant nous, le *Paris*, mais en attendant l'après-midi l'heure de monter à bord, que pouvais-je faire ? Dommage, me dit-il en souriant, que je ne sois pas libre, je vous aurais montré New York.

Je partageais une cabine pour deux personnes - cette fois-ci sans hublot - avec une autre demoiselle. Durant tout le voyage la mer était calme, d'huile comme on dit. Ne bougeait que la route que nous tracions avec nos hélices. Les effets du soleil sur ce sillon ouvert dans la mer produisaient des colorations merveilleuses à voir, surtout le soir au coucher du soleil. C'était le mois d'août et nous observions des poissons volants à proximité du bateau et au loin nous passions une baleine qui se manifestait par son jet d'eau. Un jour nous devions faire un détour pour éviter un iceberg qui se manifestait par un refroidissement sensible de l'air. Ce fut la saison où il était normal que ces monstres qui ne montrent que le 1/10e de leur masse, traversent notre route. Ces 5 jours de traversée étaient de vraies vacances pour moi. On n'avait qu'à se laisser aller et jouir du bon air.



Entre "touristes" nous avons vite fait de nouer connaissance. Les Italiens prédominaient et parmi eux j'apercevais mon compagnon de voyage du train. Il s'appelait Nick et était en compagnie d'un autre Italien que nous surnommions "le Duce" pour sa ressemblance et son arrogance. A notre groupe s'était jointe une autre dame, une voisine de cabine, tous des gens qui allaient en visite en Italie. Peu de Français étaient du voyage et d'après ce que j'ai vu dans les trois ans passés aux USA, il me semblait - et j'en avais la confirmation ici - que peu de mes compatriotes devaient émigrer à notre époque. Leur grande époque me paraissait depuis longtemps révolue, lorsqu'ils colonisaient le Sud et le Canada.

La croisière s'amuse... et s'instruit



Sophie et le commissaire de bord

Parce que ce groupe m'avait vu parler aux officiers de bord, on me suggérait d'aller demander l'autorisation pour une visite du paquebot dans tous les détails. J'étais tout aussi intéressée et j'ai réussi ma mission. Pour commencer on nous a hissés en ascenseur sur le pont du commandant qui domine tout. De là nous avons une vue générale et plongeante. Au milieu du paquebot on voyait l'ensemble des premières classes avec leurs terrasses, appelées pont supérieur. A un niveau plus bas et d'un côté du paquebot il y avait la deuxième classe et symétriquement, de l'autre côté la classe touristique avec leurs terrasses, appelées 2e pont. La différence entre la deuxième classe et la classe touristique - outre le prix - devait se trouver dans l'ameublement plus rustique de la classe touristique, comme j'avais pu le constater lors d'une visite, et sans doute dans le service un peu plus rehaussé de la deuxième classe. Mais je me plaisais bien dans la classe touristique puisque je me trouvais en bonne compagnie... A partir du pont du commandant nous prenions de nouveau l'ascenseur pour descendre jusqu'à fin de course qui se trouvait déjà plus bas que les ponts. Le reste de la descente se faisait par échelles métalliques verticales. Cela me rappelait qu'il y a trois ans je montais et descendais d'autres échelles pour cueillir des fruits... Enfin nous arrivâmes dans la salle des machines d'une propreté impeccable. Là nous apprenions que nous filions à 24 milles marins, un record de vitesse consacré par le ruban bleu que possédait le *Paris*. On ne se rendait même pas compte. En marchant dans l'axe longitudinal du bateau on voyait à gauche et à droite deux arbres identiques en rapide rotation, d'un diamètre impressionnant. C'étaient eux qui faisaient tourner les hélices. Deux tiers environ de la surface de la salle des machines étaient occupés par les fours à mazout, le tout compartimenté pour pouvoir être étanchement isolé en cas d'incident. Tout cela était très intéressant à voir et nous aidait à passer le temps.

Contrairement à mon voyage aller sur l'*Île de France*, cette fois-ci, vu le beau temps, la vie se passait sur les ponts. Nous faisons des jeux et nous pouvions parier sur des courses de chevaux... de bois. Au lieu de risquer mes sous je préférais participer à l'organisation de ces courses. Nous étions aussi conviés à un bal de bienfaisance au profit des orphelins des marins. On se déguisait et on rigolait. C'était le jour où nous faisons relais en vue des côtes anglaises et les arrivants étaient repris par des bateaux qui venaient des ports anglais.

Le Havre-Paris-Tieffenbach-Weislingen

Nous voilà près du but : Le Havre, où nous sommes arrivés le soir. Nous savions que nous dormirions une dernière fois à bord. Comme toujours à ces moments tout le monde se trouvait sur les ponts pour admirer dans la nuit tombante la magnifique vue sur la ville du Havre avec ses lumières et les phares tournants allumés. Pour l'entrée du port il faut un pilote qui nous a accostés avec sa vedette en haute mer. Il faut croire que nous n'avions pas le bon. Penchée sur le bastingage du côté quai je suivais le lent mouvement d'approche du bateau le long des pontons amarrés, avant la place réservée pour le *Paris*, et je m'apercevais que si le bateau continuait sur sa lancée il ne pouvait plus éviter un de ces pontons. J'ai fait reculer en vitesse tout le monde autour de moi vers le milieu du bateau et voilà le bang de la collision. Deux cabines ont été éventrées et ont dû être évacuées pour la nuit. Finalement un incident de parcours de faible envergure, mais suffisant quand même pour passer dans la presse.

Le lendemain matin nous prîmes le train maritime pour Paris en direct. Comme vous le savez de la gare St Lazare il faut aller à la gare de l'Est où je devais acheter mon billet pour Tieffenbach et faire suivre mes bagages. Je me suis décidée à voyager la nuit pour arriver chez moi le lendemain avant midi. Ayant

terminé avec toutes ces formalités je descends l'escalier de la gare de l'Est à la recherche d'un endroit où je pourrais déjeuner et, hasard ou plutôt calcul, je rencontre mes deux Italiens qui avouèrent être venus de ce côté dans l'espoir de me rencontrer : ils ne savaient pas un mot de français. Nous avons passé la journée ensemble et le soir ils m'ont accompagnée jusqu'au quai. A la maison on savait que j'allais venir, mais pas par quel bateau et c'était bien ainsi, ma famille se serait inquiétée en lisant dans les journaux la relation de l'accident du *Paris*.

C'était la surprise totale. Je suis rentrée à pied par le *Muehlwald* sans rencontrer personne de Weislingen. Arrivée à l'église, Mouki, notre chien, m'aperçoit et me reconnaît de suite après trois années d'absence. En l'interpellant il fonce sur moi en me témoignant à sa façon son plaisir de me revoir. C'est à ce moment que ma sœur Lina, occupée aux travaux de nettoyage du samedi, s'est rendu compte qu'il se passait quelque chose. Maman, papa et Chrétien étaient dans les champs et le soir seulement, quand tout le monde était réuni, il fallait que je raconte. Je commence en alsacien et, sans me rendre compte, je continue mon récit en anglais. Il me fallait quelque temps et une attention soutenue avant que je ne parle de nouveau intégralement l'alsacien et que je m'habitue à cette campagne que j'aimais tant étant enfant, et qui me réjouissait le cœur en traversant après trois bonnes années d'absence notre beau pays en train.

Le changement le plus brutal qui m'affectait le plus fut le manque de confort pour quelqu'un qui sort d'une ambiance où il était hautement cultivé et qui maintenant devait se priver de salle de bain et de toilettes bien installées. Du luxe américain des gens riches je suis rentrée dans le primitif campagnard européen. Mais bref, j'ai repris le pli.



"Am gemeinen Brunnen mitten in Weislingen" ~ Sophie et Erica, septembre 1929

Dès le début de mon retour, Erika qui se trouvait en visite chez ses parents en Forêt-Noire est venue me voir. Toujours la même, elle a fait un peu courir les garçons au point que père estimait qu'elle exagère. Sans aller trop loin elle trouvait amusant de faire marcher les garçons européens comme elle avait l'habitude de faire aux USA. Elle avait en plus le charme de "l'étrangère".

Après son départ je me retrouvais bien seule. Partir à 16 ans et revenir dans le même milieu à 20 ans, les liens humains ont changé. Vous retrouvez vos anciennes amies nanties de fiancés et on dérange. Je trouvais audience chez les générations plus âgées qui s'intéressaient à ce que j'avais vu et vécu. C'est seulement maintenant, après plus de cinquante ans, que l'idée m'est venue de raconter mes histoires sous forme de souvenirs à de plus jeunes que moi - l'inverse d'ailleurs n'étant plus guère possible. Il me serait agréable si ça vous intéresse un peu... Quand de nouveau je gardais les vaches dans les prés, j'étais dans l'ancien engrenage. Père s'est vite rendu compte que j'étais devenue plus indépendante, notamment

lorsque je l'ai mis devant le fait accompli des cheveux coupés courts, ce qui s'est passé dans des circonstances que j'ai déjà relatées.

La vie à Strasbourg

Ainsi le temps passait trop vite à mon gré, sachant que je n'ai qu'une année à ma disposition pour me décider : retournerais-je, ne retournerais-je pas ? Je ne voyais pas de meilleure solution que de chercher du travail à Strasbourg pour essayer de voir quel serait mon avenir. Je savais bien tenir une maison, je parlais l'anglais, un peu le français et l'allemand. Finalement j'ai accepté une place chez un monsieur "seul" qui vivait avec une maîtresse. Ainsi j'ai pu constater qu'il y avait des cohabitations non bénies par le mariage, chose qui à l'époque était fort mal vue. Ils étaient deux frères qui vivaient de la même manière et je faisais la navette entre les deux appartements, en ne me tuant pas spécialement au travail comme on dit. Le deuxième habitait Schiltigheim et sa maîtresse était une Allemande, belle femme, gentille et qui savait aussi tout faire. Par la suite ce couple s'est marié...

Ainsi ma vie n'était pas si monotone. J'avais de la famille à Strasbourg, la sœur de mon père, son mari, leurs deux filles Sophie et Anna et leur fils Henri. Je ne me plaisais pas chez eux. De ce fait je préférais rencontrer mes cousines à des endroits où l'on pouvait danser par exemple. Sophie était modiste de profession. Anne, je ne me souviens plus de ce qu'elle faisait. Elles avaient des flirts parmi les militaires en ce Strasbourg qui, outre sa vocation universitaire, était ville de garnison plus qu'aujourd'hui. Arrive la saison des grands bals de fin d'année et la Saint Sylvestre approchait. J'étudiais les journaux à ce sujet, me rendant compte qu'au fond je n'avais jamais fréquenté de grands bals aux USA, tels qu'on les proposait ici. Je voyais l'annonce du bal de l'ASS pour la Saint Sylvestre. Mes cousines s'étaient décidées pour celui du cercle des officiers. Je voulais bien les accompagner, mais elles devaient me promettre de m'accompagner au bal de l'ASS après minuit. Au cercle des officiers cela se passait un peu en famille, ou pour ainsi dire chacun avait sa chacune et je me sentais un peu abandonnée. Mais minuit passé mes cousines ont tenu parole et m'ont accompagnée avec leurs amis au Palais des Fêtes. Ce bal m'a fait grande impression car jamais je n'ai été à un bal de cette envergure. Plusieurs orchestres jouaient dans plusieurs salles et que de jeunesse et que de beaux garçons. Aussitôt dans la grande salle j'ai été invitée pour danser un tango. Ça commençait très bien et je ne regrettais pas d'avoir encore une fois dépensé un droit d'entrée.

Un certain Emile

Comme dit, il y avait beaucoup de garçons et surtout des garçons libres. Parmi eux je constatais qu'il y avait exactement le garçon dont je rêvais et il est venu de mon côté pour m'inviter à danser et, par la suite, nous avons beaucoup dansé ensemble. A six heures du matin il fallait se faire une raison, la fête était terminée. En prenant congé de notre groupe, mon danseur préféré m'a proposé de m'accompagner à mon domicile et pourquoi pas ? Ainsi je n'avais plus besoin de mes cousines. Nous causions en marchant lorsque les cloches du matin invitaient les fidèles à la messe. Mon cavalier m'a dit qu'au fond je pourrais tout de suite m'y rendre. Je pense que c'était une manière détournée pour savoir de quelle religion j'étais et nous savions à partir de ce moment que nous étions entre protestants. Après une bonne demi-heure de marche il m'a demandé s'il pouvait me revoir etc. Je crois qu'à ce moment-là il savait déjà pas mal de choses sur moi, bavarde que j'étais... Nous nous plaisions bien ensemble.

Une petite crise surgissait pourtant vers le printemps. Emile c'était son petit nom - devait poursuivre son entraînement d'athlète inscrit à l'ASS et les dimanches il était toujours pris par des rencontres d'athlétisme, ce qui faisait que je me trouvais seule les jours où j'étais libre. Nous avons discuté à ce sujet et j'estimais qu'il devait y réfléchir, sinon nous devrions interrompre nos rendez-vous. Un certain temps a passé et un certain dimanche il était présent pour me dire qu'il avait renoncé au sport pour moi. Nos premières promenades de dimanche se passaient à l'Orangerie, sur les bords du Rhin etc., malgré ces satanés moustiques qui furent la grande plaie de la région de Strasbourg à cette époque. Moi qui de toute ma vie n'avais jamais été en contact avec ces bestioles, donc aucunement immunisée, j'en souffrais horriblement et mes jambes étaient toutes bosselées par les nombreuses piqûres. Comme toute la région de Strasbourg était infestée de moustiques, nous décidâmes de faire des excursions dans les Vosges, montagnes que je n'avais pas encore parcourues. C'était pour moi un enchantement et j'étais de plus en plus persuadée qu'il faisait bon vivre en Alsace et que j'aimerais y rester.

Maman avait toujours la hantise de mon éventuel départ et désirait rencontrer Emile pour connaître ce garçon et se rendre compte par elle-même qu'il était sérieux, initiative héroïque de ma mère qui était plutôt d'un tempérament timide. Elle l'a tout simplement prié de bien vouloir faire en sorte que je

reste en Europe Et il a tout fait pour cela. Moi aussi j'estimais que je devais faire le possible pour trouver une autre situation. J'ai d'abord suivi des cours par correspondance avec l'Ecole Universelle, ce qui me permettait de rester à la maison, mais père trouvait que je gaspillais mon temps. J'ai loué une chambre chez un collègue de travail d'Emile qui habitait avec sa femme à la Montagne Verte. Madame travaillait aux PTT et son mari et Emile gagnaient bien leur vie chez Silbermann et Cie, une grande entreprise de béton armé. Je me suis fait inscrire à Berlitz-School pour me perfectionner dans l'anglais commercial et puis j'ai suivi des cours de sténo-dactylo. Après six mois j'étais prête à travailler. Mais Emile, poussé par son père, s'est décidé à changer de situation en recherchant la sécurité : ce qui a retardé notre mariage, attendu que dans sa nouvelle situation son traitement devait chuter de moitié. Mais nous n'avons pas regretté par la suite. En effet, les entreprises privées subissaient à cette époque déjà, un peu comme aujourd'hui, le contre-coup du marasme qui prit son départ aux USA dans les années 1929 et, sans atteindre la même intensité, le spectre du chômage apparaissait dès 1931 en Europe. Il est intéressant de noter que le krach américain s'est déclenché peu après mon départ... Peu de temps après avoir quitté l'entreprise Silbermann, celle-ci aussi a dû restreindre son activité et disparaissait progressivement en émigrant en Suisse d'où les patrons étaient originaires. Emile est devenu fonctionnaire de la Ville de Strasbourg comme ingénieur des travaux publics, spécialement affecté à la voirie. Mais comme dit, son traitement de début ne suffisait pas pour envisager le mariage. Il fallut s'adapter à la situation et trouver une solution. Pour cette raison et pour me perfectionner dans la pratique de la langue française, j'ai accepté une place auprès d'enfants dans une famille parisienne. Tout le monde considérait le fait de laisser mon fiancé seul au milieu d'autres jeunes filles aux aguets comme une imprudence, voire une folie. Mais j'avais confiance en lui et lui en moi.

Avant de partir pour Paris Emile m'a présenté à sa famille où je trouvais son père, sa mère et deux sœurs, dont l'aînée Marguerite avait un an de moins que moi et Alice, la cadette âgée de 12 ans qui allait encore au lycée. Son papa avait un atelier de tailleur avec des ouvriers et des apprentis.

Nurse à Paris

Je suis donc partie pour Paris dans une famille de cinq enfants en bas âge, dont le plus jeune, Gilbert, avait besoin de soins attentifs. C'était un petit blond de 9 mois. Sa mère, vu sa grande famille et ses devoirs mondains, n'était pas assez disponible. Il y avait en outre une cuisinière et une femme de chambre. J'étais apte à faire ce qu'on me demandait et je suis pour ainsi dire devenue la seconde maman notamment pour le tout-petit. C'était un enfant adorable dont les frères et sœurs s'appelaient Marianne, 12 ans, puis venaient Claude, Françoise et Paul de 5 à 6 ans. Françoise avait des difficultés à apprendre : elle avait oublié le lendemain ce qu'elle avait appris la veille...

J'étais souvent réveillée avant l'heure par le petit garnement qui se mettait debout dans son lit en m'interpellant. Si c'était trop tôt je n'avais qu'à lui dire de faire encore un petit dodo et il se recouchait sans autrement insister. Mais dès que je me levais il était présent en me racontant à sa manière que maintenant je devais m'occuper de lui. Je le changeais et lui donnais son biberon. En vitesse je faisais ma toilette et je m'habillais. C'était l'heure où je devais présenter le petit à ses parents encore couchés, la maman voulant aussi un peu profiter de son dernier venu avant que ses devoirs de maîtresse de maison ne l'absorbent par trop. Pendant ce temps j'allais voir si les autres étaient levés et prenaient leurs petits-déjeuners, avant de partir pour l'école. Après avoir pris mon petit-déjeuner je récupérais le petit pour le placer sur sa minichaise percée avec laquelle il prenait l'habitude de se promener quelquefois jusqu'à la cuisine, à l'amusement de tout le monde. Puis j'avais le linge délicat à laver, mais uniquement celui qui concernait bébé. La cuisinière était chargée du lavage général du linge de la maison, y compris les langes de bébé et sans machine à laver s'il vous plaît ! La femme de chambre avait charge - outre de faire les chambres comme son nom l'indique - de nettoyer la fine verrerie et l'argenterie et de servir à table. Moi j'étais responsable du manger de bébé et il m'incombait de le lui administrer. Parce qu'il était un peu anémique, il lui fallait un régime de foie de veau, râpé par mes soins au couteau avec en alternance du filet de cheval, de jaune d'œuf, de gruyère dans un mélange de purée chaude d'épinards et de pâtes. Je n'avais pas de peine à le faire manger. Venait alors l'heure de la sieste pour bébé et pour moi l'heure du déjeuner que je prenais avec les autres à la cuisine. A midi nous étions trois et pour le souper quatre personnes qui mangions à la cuisine, la quatrième personne étant le mari de la cuisinière.

Les après-midi je promenais les enfants dans les environs. Après avoir conduit à l'école ceux qui étaient concernés, je me dirigeais souvent vers le musée Rodin et son jardin non loin de là. Des fois j'allais avenue de Breteuil jusqu'aux Invalides. Pour cela il fallait traverser les Grands boulevards et comme j'avais un landau et quelquefois 2 ou 3 enfants avec moi, le policier m'aidait toujours à traverser. Le jeudi nous

allions un peu plus loin, jusqu'au Jardin du Luxembourg où les gosses avaient beaucoup d'espace pour se défouler.

J'étais libre une demi-journée par semaine et un dimanche entier sur deux. Munie de mon guide et de l'indicateur du métro je me transformais en touriste qui visite Paris. J'aimais beaucoup me promener le long des quais pour bouquiner un peu. Emile est venu me rendre visite ce qui rendait tout encore plus beau. Il m'a accompagnée dans une de nos promenades de service. Nous devions former à ce moment aux yeux des Parisiens un jeune couple prolifique encore plein de promesses. Tout aurait été merveilleux si je n'avais pas continuellement un peu de mal de tête, le climat parisien pollué ne me convenant pas du tout. Heureusement que fin juin nous partions, par chemin de fer, pour la maison de campagne de la famille, le domaine de Clairbois, située à Lamotte-Beuvron en Sologne. L'air y était très pur dans cette vaste plaine où les pins, les bouleaux et les fougères dominaient sur ce sol de sable de silice blanc.

Vers fin septembre tout le monde retournait à Paris et le train-train habituel reprenait. Emile est encore venu à Paris et a fait la connaissance de madame... Noël était très triste pour moi. La famille n'a même pas fait de sapin, qui n'était pas dans la tradition française. J'étais toute seule par une journée sombre. Il faisait mauvais et je me souviens d'avoir été très cafardeuse ce jour-là. En février j'ai attrapé une forte angine et pour ne pas contaminer les enfants je couchais au 6^e étage, sous les combles, dans la pièce de la femme de chambre qui venait de quitter. Ce sont les employés des propriétaires qui occupaient l'appartement situé en dessous du nôtre qui prenaient soin de moi sur la demande de madame. Je n'arrivais pas à me remettre, d'autant plus que le chauffage était tombé en panne et, lorsque je pouvais me lever, un surplus de travail m'attendait du fait de l'absence d'une femme de chambre. J'ai donc décidé de rentrer à la maison.

Madame est restée très gentille et me conseillait de me marier maintenant. De toute manière, du fait que Gilbert était pratiquement sevré et n'aurait plus besoin d'une nurse, et que pour les autres enfants on prévoyait aussi l'internat, elle estimait qu'une femme de chambre et une cuisinière lui suffiraient dorénavant, cuisinière qui, aidée par son mari, commençait à mettre la main à la pâte en donnant un coup de main à la cuisine pour la vaisselle. Il se confirmait donc qu'une certaine restriction commençait à s'installer, alors qu'aux USA la crise accompagnée de chômage battait son plein...

Retour au pays et projets de mariage

Je rentre donc et nous fixons notre mariage pour le début de l'année suivante. J'avais encore pas mal à faire pour mon trousseau. Pour le reste je m'intégrais à nouveau dans le quotidien de la campagne. Lina a pris une place à Compiègne, également auprès d'enfants. Comme maman était toujours cardiaque il fut bon qu'une de ses filles au moins soit présente à la maison, quoique mon frère Chrétien la déchargeait autant qu'il pouvait. L'année passait assez vite et Emile cherchait à trouver un appartement idéal, pas trop cher et pas trop loin de son lieu de travail. Le hasard voulait qu'un de ses contremaîtres pouvait lui offrir le logement qu'il s'était réservé dans la Cité Policière de Neudorf, devenu disponible parce qu'il s'était fait construire entre-temps une petite *maison Loucheur*.

Nous avons un autre souvenir de l'année 1933. Erika a annoncé sa visite de jeune mariée, sans son mari américain, et nous invitait à Villingen où habite sa famille. Elle tenait à nous faire visiter la Forêt-Noire, son pays natal, par une tournée en voiture. C'était en 1933. Sur le parcours se situait le Feldberg et nous traversâmes un pays en pleine effervescence. Hitler venait de prendre le pouvoir et les chemises brunes et noires se rassemblaient encore plus qu'avant en groupes qui devenaient de plus en plus effrontés. En dehors d'un village nous étions molestés par un groupe de chemises noires qui voulaient arrêter notre voiture. Notre chauffeur, qui n'était pas de leur bord, a poussé sur le champignon et la bande furieuse, impuissante de nous arrêter, nous a lancé des pierres sans heureusement nous atteindre. Le voyage avait un peu perdu de son charme et Emile a vu se confirmer ses appréhensions au sujet de notre avenir. J'étais un peu plus optimiste, estimant qu'en raisonnant de cette manière la vie ne vaudra plus la peine d'être vécue. Faisons-en le meilleur de notre côté et laissons venir - et nous sommes devenus fatalistes...

Autant que je me souviens, l'appartement devenait disponible le 1^{er} janvier 1934. Ainsi nous pouvions nous organiser et faire faire tous les travaux nécessaires et emménager progressivement. Notre appartement comportait deux pièces, c'est-à-dire une salle à manger et une chambre à coucher ; en plus une belle cuisine de séjour et une salle de bain - WC. Il y avait un petit débarras, mais pas de chauffage central. Le tout a été meublé par nos soins, y compris le poêle du salon et le grand four à double chauffage de la cuisine de séjour. Comme c'était l'usage à l'époque, j'avais dans mon trousseau la chambre à coucher,

la salle à manger et la cuisine. Pour les compléments Emile y pourvoyait. Nos prévisions de budget avaient été bien établies et il nous restait encore quelques économies.

Mariage civil à Weislingen...

Nous nous sommes mariés à Weislingen. Juste avant de partir pour la mairie un énorme feu de cheminée s'est déclaré chez nous et avant de penser mariage les hommes devaient s'en occuper en introduisant du soufre dans la cheminée. Le voisin d'en face devait surveiller les flammes et les étincelles volantes de ce feu d'artifice que le hasard nous réservait. Nous avons attendu jusqu'à l'extinction complète du feu. L'adjoint au maire qui devait nous marier était aussi notre voisin direct. Il était, du fait de l'incendie, aussi inquiet que nous. Finalement nous pouvions nous rendre à la mairie, nos témoins, mon frère et mon cousin, et nous, les principaux intéressés. Il faisait depuis longtemps nuit et quelques petites étincelles nous accompagnaient, reste de ce feu d'artifice tiré avant l'heure. Lorsque dans cette atmosphère d'inquiétude l'adjoint, en lisant le paragraphe concernant le mariage, s'est arrêté de parler avant d'en avoir fini avec le texte, Emile a meublé ce silence en disant "oui". Tout le monde a souri et j'ai dit oui également. Les témoins ont signé et nous voilà mariés avec des formalités un peu bâclées et le texte du code civil escamoté. A la maison qui avait retrouvé son calme nous attendait le souper et grand-mère de Waldhambach était de la partie. Elle était là pour garder la maison le lendemain, jour de notre mariage religieux, prévu à l'église de Neudorf, située à proximité de notre future habitation.

... et mariage religieux à Strasbourg

Lever à 5 heures le lendemain 10 février, pour prendre le train de Strasbourg aux environs de 6 heures, avec arrivée prévue à Strasbourg vers 8 heures. Un comité de réception que nous n'avions pas prévu nous attendait à la gare. C'étaient tout simplement ces messieurs des Contributions (déjà) qui nous sélectionnaient parmi les arrivants pour vérifier si nous ne transportions pas des alcools en fraude. Comme à Weislingen nous n'avions pas sollicité de congé pour emporter du *schnaps*, Emile pense que notre groupe était signalé aux inspecteurs de Strasbourg, car il était impensable que de jeunes mariés n'emportassent pas dans leurs valises ce produit "fabrication maison". La façon dont nous étions sélectionnés dénotait nettement que nous étions attendus et fortement soupçonnés. Furieuse du retard que nous allions prendre j'expliquais à ces messieurs que nous étions pressés de nous marier à l'église etc., mais rien n'y fit : il fallait ouvrir nos bagages et pour les œufs que maman avait rangés dans un panier à part, il fallait le découvrir aussi. Mais pas plus. Emile a refusé de les déballer. Ces messieurs ont dû faire ce travail eux-mêmes - le déballage et la remise en place - ce qui nous a plutôt amusés, sachant qu'ils ne trouveront rien. Moi j'avais pour ainsi dire prévu le coup et depuis longtemps notre *schnaps* était parvenu à Strasbourg par petites doses. Nous étions quand même sur les charbons ardents, vu notre rendez-vous à l'église pour 11h½. Arrivés à la maison je devais allumer trois feux car Emile voulait encore prendre un bain. Chrétien m'a aidé dans les rangements et papa et maman sont allés voir ma tante, sœur de papa. La couturière était à l'heure et je savais maintenant que nous arriverions à temps à l'église.

La famille de Lingolsheim, dont le cousin Alfred, est arrivée et il faisait froid et beau. Marguerite était notre témoin. Ma sœur Lina, dont la rentrée définitive de Compiègne était prévue en mars n'est pas venue à notre mariage, étant entendu que notre petite cérémonie ne valait pas ce grand déplacement. Je crois que, comme notre mariage civil, notre mariage religieux était aussi un peu bâclé. Il était prévu dans la chapelle et aucune cloche ne sonnait. Cela a choqué mon père qui a convaincu le sacristain qu'il fallait sonner. Pour mon père un mariage sans sonnerie de cloches n'était pas concevable. C'est mon beau-père qui avait tout organisé avec le pasteur qui nous a mariés et qui était de ses clients. Le restaurateur Mentel de la Montagne-Verte chez qui le repas de noce nous fut servi, était également un de ses clients. Ce n'était pas une grande fête, mais le repas était excellent. Il était convenu que la confirmation imminente de ma belle-sœur Alice devait rassembler la grande famille, ce qui fut effectivement le cas.



Restaurant Mentel vers 1900

A 5 heures mes parents ont dû - vaches et cochons obligent - se rendre à la gare pour rentrer. Emile et moi, conduits par un chauffeur engagé pour la journée, avons rapidement fait un tour chez nous, car maintenant nous avons un "chez nous". Je voulais m'habiller autrement pour passer la suite de la soirée au cinéma.

Le lendemain matin vers 10 heures, alors que nous étions encore couchés, notre voisin a sonné pour nous offrir un fortifiant sous forme de bouillon de poulet !

Enfin chez nous !

Enfin nous étions chez nous et pouvions faire ce que nous voulions... Avec le printemps en vue, je pouvais juste m'initier à la vie hivernale en appartement européen et espérer que les corvées qui m'attendaient deviendraient plus faciles à vivre avec le soleil. Attendu qu'il y avait deux logements par palier, toutes les deux semaines il m'incombait de faire le palier et le couloir commun. L'accès à la buanderie était fixé à trois jours par mois et par ménage. Vous les jeunes, cela pourra vous intéresser comment on procédait, il y a plus de 50 ans, pour la lessive, sans machine à laver. D'abord il fallait trimballer toute la lessive du mois à la cave où se trouvait la buanderie, la faire tremper avec le blanc à savonner à l'eau tiède... Pour avoir de l'eau tiède il fallait d'abord avoir allumé un feu avec toutes les corvées qui s'y rattachent : papier, petit bois, bois, charbon - et il ne prenait pas toujours tout de suite. Le lendemain matin on procédait à un essorage général et au lavage proprement dit sur une table, en brossant si nécessaire, et ensuite on mettait à bouillir. En intermède il fallait monter à la cuisine pour mettre le repas de midi en route. Quelle déchéance par rapport à ce que j'avais vécu aux USA ! En ces temps je grignotais volontiers un petit pain à cette occasion, qui ne faisait pas grossir vu les calories qu'on usait. L'après-midi, la cuisine faite, redescende à la buanderie et sortie du linge blanc de la lessiveuse en l'arrosant d'eau bouillante pour le laisser reposer. Laver ensuite le linge de couleur dans la lessive restante et le finir en le rinçant plusieurs fois. Ceci fait il fallait le porter à sécher au grenier du quatrième étage où une grande pièce était prévue à cet effet. Le lendemain on faisait de même pour le linge blanc et pour finir il fallait nettoyer la buanderie et un peu plus tard balayer le séchoir. C'étaient d'ailleurs les endroits les mieux entretenus de la maison. Cette façon de faire la lessive a été heureusement balayée par le progrès, mais il mettait encore longtemps à traverser l'Atlantique... Autre corvée pénible : les tapis qu'il fallait sortir dans la cour pour les battre sur une barre prévue à cet effet. Heureusement qu'aujourd'hui nous avons les aspirateurs.

Nous n'avions pas beaucoup de réceptions. A part les Bourjat et les Sauer nous recevions successivement les membres de la famille. Pour le reste nous nous suffisions à nous-même. Tout l'été, lorsque le temps s'y prêtait, nous nous laissions aller au fil de l'eau avec notre *paddelboot*, avec départ au bord du Rhin Tortu à environ 15 minutes de marche de chez nous. Mais à la fin de la saison, après avoir tellement pratiqué, nous en avons assez de cette vue étriquée qu'on a la plupart du temps à partir des cours d'eau. Nous proposions notre canot pliant à la vente et par chance nous avons récupéré le même prix qu'il nous avait coûté. Cet argent a été investi aussitôt dans une machine à coudre...

Nos trois semaines de vacances nous les avons passées régulièrement à Weislingen. Là, Emile pouvait pratiquer la pêche et de temps à autre je l'accompagnais, puisque je m'y connaissais pour l'avoir pratiquée souvent pendant nos balades sur les rivières de la région de Strasbourg. Et puis dans notre région on pouvait faire de belles promenades dans les forêts : "*Warum in die Ferne schweifen, liegt das Gute doch so nah.*" Comme nous étions encore loin d'avoir une voiture, nous marchions beaucoup. Tout cela avait pour avantage qu'on ne prenait pas facilement du poids... Je lisais beaucoup, notamment à Lingolsheim où je trouvais une bibliothèque à mon goût. C'était une des distractions favorites du dimanche et les livres traînaient un peu partout. En lectrice passionnée que j'étais, mon beau-père se faisait même du souci pour son fils, pensant que je pourrais oublier de lui faire à manger. Mais il a pu constater par la suite qu'il n'en était rien. Il venait assez souvent me rendre visite à Neudorf lorsque sa tournée l'y amenait.

Tout marchait bien. Emile commençait à se passionner de plus en plus pour la chimie de la route et s'occupait beaucoup de goudron (odeurs et taches tenaces sur les habits) et de bitume, moins embêtant pour sa femme. Il continuait à faire du ski avec l'équipement qu'il a eu pour Noël 1933, alors que j'étais à Paris. Moi-même je n'osais pas, piètre équilibriste que j'étais, me mettre sur ces planches, et puis les pratiquants de ce sport n'étaient pas encore tellement nombreux à cette époque.

Randonnée dans les Vosges

Au printemps nous avons repris nos excursions. Ensemble avec Marguerite nous avons persuadé Emile de faire la route des crêtes (disons les sentiers, car la route carrossable d'aujourd'hui n'existait pas

encore sur la crête des Vosges). C'était en été, mais je ne me souviens plus du mois. Par contre je me souviens encore très bien des péripéties de la randonnée. Bien équipées, avec des jupes-culottes, nous avions aussi des shorts, de gros souliers et le *rucksack* plein pour le chaud, le froid et la pluie avec en plus du ravitaillement pour deux jours. Nous sommes partis en train jusqu'à Mulhouse et de là en autobus jusqu'à Sewen, et en route pour la première étape : lac d'Alfeld, Ballon d'Alsace et nous poussions jusqu'à l'hôtel qui se trouve au-delà du sommet du Ballon, dans le département des Vosges. Choix pas très heureux pour ce qui concerne la propreté comme nous avons pu le constater le soir...

Le lendemain matin, départ à 4 heures, car nous voulions voir les Alpes au lever du soleil et nous avions la chance de les voir. A cette distance elles se présentaient comme un merveilleux jeu d'orgues, illuminé par les premiers rayons du soleil. Lorsque le tableau s'estompait dans la clarté du jour, nous avons pris le sentier bien tracé vers la ferme auberge du Rouge-Gazon, but de notre deuxième étape où nous comptions rester deux jours. C'était également une fromagerie et dans notre chambre à coucher les fromages n'étaient pas loin de mûrir sur les étagères. Je ne sais pas si Emile n'a pas pris là son aversion pour ce type de fromage aux odeurs trop envahissantes. Le manger y était simple et bon, avec prédominance des laitages. Nous avons passé une journée de farniente autour du Lac des Truites et ce repos nous a fait du bien.

Nous fixions le but de notre troisième étape au col du Grand Ventron pour dimanche soir. Or là nous n'avons trouvé qu'une hutte de bûcheron avec ses tables et ses trois bancs qui auraient été peu commodes pour y passer la nuit. Il fallait donc prendre une décision rapide : ou bien descendre dans la vallée ou bien monter plus haut sur le Grand Ventron où nous savions qu'il y avait un refuge du Club vosgien. Malgré notre fatigue nous avons choisi de grimper plutôt que de descendre. Arrivés au Grand Ventron au soleil couchant nous voyions les derniers excursionnistes partir et nous avions l'embarras du choix pour nous installer pour la nuit. Après avoir choisi nos couchettes nous avons sorti les paillasses en vue de les aérer. Hélas, malgré cette précaution, la nuit Marguerite et moi étions attaquées par une armada de puces, maîtres des lieux, qui nous empêchaient de dormir. Curieusement Emile n'en avait pas dans sa paillasse. Nous aurions bien voulu rester quelques jours, mais il n'y avait personne à part les puces et pas de ravitaillement.

Il fallait se mettre en route pour la prochaine étape, fixée au Hohneck et à la Schlucht, toujours des étapes de 30 à 40 km par jour, sur la crête où nulle route n'existait encore. Nous étions ainsi toujours exposés au soleil des hauteurs et mes lèvres enflaient dangereusement sur ces alpages dénudés que nous traversâmes à longueur de journée, sans rencontrer âme qui vive. Je me souviens toujours de cette dernière montée. Un sentier en zigzag où nous avions l'impression de ne jamais arriver. En plus la faim commençait à se faire sentir. Tout ce qui nous restait était une portion de *Vache qui rit*. Comme j'étais la plus affamée on me l'a offerte, ce qui m'a redonné du courage. Quelle joie quand, arrivés en haut, nous aperçûmes au loin un restaurant qui s'appelait "Restaurant aux deux Lacs". Il était entouré de baraquements de logements d'ouvriers et d'engins de chantier en vue de la construction, je crois, de la route des crêtes. J'aime autant vous dire que jamais encore nous n'avions mangé un aussi bon *beefsteak*, pommes-frites salade. Après un bon repos et après avoir constaté que nous n'aurions pas de place pour dormir, il fallait continuer jusqu'à la Schlucht. Là, pas d'hésitation nous sommes allés directement au Grand Hôtel pour nous assurer de chambres avec salle de bain. Que c'était bon et nous étions bien contents d'être à l'abri, car un terrible orage venait d'éclater au niveau de l'hôtel et nous étions en plein dedans.

Le lendemain matin, après une petite promenade-réflexion et en nous examinant réciproquement, nous avons décidé de rentrer. Nous étions admirablement bronzés et moi avec mes lèvres enflées j'avais beaucoup de ressemblance avec une négresse. Là j'ai pris conscience pour la première fois que je ne supportais pas la grande altitude. Au lieu de continuer jusqu'à la vallée de la Bruche selon le programme, nous sommes descendus à Orbey et à partir de là nous avons préféré rentrer par le train. A Lingolsheim la première réflexion de ma belle-mère était : que vous êtes sales, et elle nous pressait de prendre un bain. Nous qui venions de prendre un bain la veille !...

La vie continue

En cette année 1935, avec un budget rigoureusement compartimenté, nous pouvions nous offrir une belle radio, achetée par mensualités de 8 x 300 francs. C'est la première et dernière chose que nous avons achetée à crédit...

Je commençais par avoir un peu de temps libre et je me suis intéressée à l'ouvrage de l'église protestante de Neudorf. J'adorais tricoter et je pouvais également rendre des services pour la couture.

J'étais la plus jeune parmi des dames d'un certain âge. Quelquefois nos hommes étaient conviés à ces réunions, mais Emile n'est venu qu'une fois lorsque le Dr Albert Schweitzer était présent. A la vente annuelle qui durait 3 jours il est également venu prendre un thé. Après cela j'ai cessé d'y aller, mais je ne sais plus pour quelle raison...

Dans ces temps-là j'aurais bien voulu aller au théâtre et par Emile, en sa qualité de fonctionnaire municipal, nous avions des réductions. J'ai réussi à le séduire pour un abonnement de saison. Il était très critique et connaissait presque tous les sujets du programme, du fait peut-être qu'il a pris des leçons de violon en son jeune âge. Moi par contre j'étais novice. La seule pièce lyrique que j'avais vue aux USA était *Rosmary* qui m'a laissé les meilleurs souvenirs. Tout le programme de l'abonnement m'a plu et à plusieurs reprises nous avions des troupes de Paris, comme p.ex. pour le *Trovère* de Verdi et le *Tannhäuser* de Wagner.

En 1937, ensemble avec Marguerite, nous avons visité l'Exposition Universelle de Paris. C'était grandiose, surtout les illuminations et les jeux d'eau sur la Seine et devant le Trocadéro, devenu le Palais de Chaillot par la suite. Nous étions pour ainsi dire seules, Marguerite et moi, à visiter l'exposition, Emile ne connaissant que le Palais de la Découverte, à tel point que chaque soir il était crevé et ne voulait plus nous sortir. Il est vrai qu'à l'époque il était surmené et avait souvent de l'hypotension...

En attendant bébé, on déménage

C'était aussi l'époque où je voulais avoir un bébé. L'horizon politique n'était pas fameux, mais on ne pouvait pas attendre éternellement, à savoir si oui ou non il y aura la guerre. J'avais 28 ans et nos parents aussi estimèrent qu'ils aimeraient être grands-parents. A plusieurs reprises j'avais l'espoir mais chaque fois que je faisais la lessive c'était fini. Après avoir consulté le docteur, nous avons décidé de prendre une femme de ménage pour la lessive et cela a marché. J'ai eu tout le temps des maux de tête et je pleurais facilement. Je me souviens que lorsqu'Emile m'a emmené voir *Heidi* au cinéma, je ne pouvais arrêter mes larmes et dans le tramway du retour j'ai caché mon visage derrière mon mouchoir. Nous avons essayé toutes les possibilités pour me soulager. Le médecin ne jugeait pas utile de me prescrire des médicaments. Alors nous avons pensé qu'une petite excursion à Ottrott par le tramway touristique qui circulait à cette



époque, suivie d'une marche tranquille jusqu'aux châteaux, pourrait me faire du bien. Arrivée là-haut je me suis retirée pour pleurer un bon coup. On s'est gentiment moqué de moi, mais rien n'a réussi et sur le chemin du retour cela n'allait plus du tout. J'ai dû prématurément sortir du train à Lingolsheim avec Marguerite et Alice. Le docteur que nous avons appelé a prescrit un calmant et du repos absolu au lit pour éviter la

fausse-couche... Nous avons pris contact avec une sage-femme, notre dernier recours pour sauver l'enfant, et heureusement tout s'est bien passé. J'ai paressé, le futur papa a appris à manier la serpillière. Les ordres du docteur étaient très stricts. Je devais faire le moins de mouvements possibles avec repos au lit.

Au mois de juillet, nous avons, comme prévu, cherché un autre logement. En faisant une tournée dans la région qui pouvait nous convenir, le hasard a bien fait les choses et dès la première démarche nous avons lu au n° 99a, route de Colmar, sur un immeuble récemment construit, "Appartement à louer au troisième étage". Il s'agissait d'un trois pièces avec tout confort que nous avons pu louer grâce aux garanties que présentait pour son propriétaire la situation de mon mari à la mairie de Strasbourg. L'appartement nous plaisait et avait l'avantage de se trouver à proximité du *Marxgarten*, chantier municipal avec le laboratoire goudron-bitume où Emile avait tous les jours à faire. Nous sommes tombés d'accord avec le propriétaire pour un loyer de 420 francs, y compris 40 francs d'avance sur le chauffage.

Par rapport à l'appartement que nous quittions, c'était comme la nuit et le jour. Ce beau logement comprenait la chambre à coucher, la cuisine, la salle de bain exposées au sud, la deuxième chambre

exposée sud-ouest et la troisième orientée vers l'ouest, des conditions d'exposition presque semblables à celles de la maison natale d'Emile. L'emménagement se faisait facilement, du moment que l'organisation des emplacements du mobilier avait été étudiée à l'aide de découpes de chaque meuble à l'échelle de ce plan, ce qui permettait de déterminer d'avance et sans peine les meilleures dispositions, surtout que nous disposions maintenant de plus de place dans un appartement très bien conçu. Le déménagement se faisait en famille avec l'aide d'un attelage à cheval conduit par un transporteur de la Ville et de son aide. La solidarité familiale jouait à plein et marraine Marguerite et cousin Alfred étaient de la partie. Mon rôle se réduisait à la coordination des opérations et à l'organisation d'un déjeuner sur le pouce. Lorsque tout était bien en place nous partions pour Weislingen pour nos trois semaines de vacances.

Nous avons passé vingt années de notre vie dans cet appartement jusqu'au jour où, dans notre logement actuel, construit en copropriété dans les années 1957/58, avec une quatrième pièce en plus, Paul pouvait avoir sa chambre à lui. Mais n'anticipons pas...

Au cinquième mois je commençais par me sentir en meilleure forme. Les maux de tête avaient cessé et tout doucement je pouvais reprendre mon travail. Venait le mois de septembre 1938 et la probabilité d'une guerre se précisait. Comme nous savions que Strasbourg serait évacuée à la première alerte, je préférais déménager certaines choses à Weislingen. Lorsque l'ordre de mobilisation partielle est intervenu et que mon mari devait se rendre à Hilsprich, en Lorraine, derrière la ligne Maginot, mon beau-père a organisé mon transfert à Weislingen, dans une camionnette d'un maraîcher de Lingolsheim.

Intervenait le sursis Daladier-Chamberlain. Certains eurent encore des illusions et avaient confiance en la ligne Maginot pour son effet dissuasif. Mais il suffisait d'écouter et d'interpréter les radios françaises et allemandes pour savoir qu'il n'y avait plus d'illusions à se faire. Nous étions simplement en sursis...

2 décembre : Sophie, Emile... et Paul

En automne j'étais encore à Weislingen et Emile, contrairement aux autres démobilisés, tardait à rentrer. Or je voulais que mon bébé naisse à Strasbourg. Je ne sais plus par quel moyen je suis rentrée, mais je me souviens très bien du jour où, en faisant mes courses, je vis Emile sauter du tramway au tournant de la route de Colmar au croisement de la route de l'Hôpital. Quelle joie ! Nous voilà de nouveau ensemble. Le bébé, d'après le docteur, devait naître vers le 20 novembre ; selon moi même avant, mais c'est le bébé qui a fixé la date au 2 décembre. Tout le monde était content et je me trouvais au lit, avec à mon côté notre fils dans son berceau. Je me sentais un peu faible, ce qui, après tout ce que j'ai dû endurer, était normal. Je ne supportais pas les visites. Emile venait tous les soirs. Après neuf jours on m'a congédiée avec tous les bons conseils et surtout celui que je devais le nourrir moi-même. Il y eut aussi le baptême organisé dans la chambre d'hôpital. Mon amie sage-femme avait préparé une table joliment dressée pour donner à la cérémonie un cachet de fête. Marguerite fut la marraine et mon frère Chrétien le parrain.

Arrivés à la maison Marguerite était déjà là et en place pour rester auprès de moi dans le but de me donner un coup de main, vu ma grande lassitude. Je pouvais m'occuper de bébé et le nourrir, mais il restait encore beaucoup à faire pour Marguerite, notamment avec les langes à laver tous les jours et sans machine à laver.

Premiers jours de bébé

Il peut être intéressant pour ma petite-fille Isabelle, à laquelle sont d'ailleurs dédiés mes souvenirs, d'avoir une description détaillée - aujourd'hui dépassée - de la façon de langer ou mieux "d'emballoter" les bébés à cette époque. Je procédais de la manière suivante : pour faire la toilette de bébé nous avons installé une planche sur une moitié de la baignoire. Je crois même que c'était la grande planche à dessin de papa. Dans l'autre moitié de la baignoire était suspendue une petite baignoire à bébé. En ce temps, pour habiller les bébés, on plaçait un cousin sur la table et dessus un premier lange en molleton, plus une alèse pour éviter que le molleton soit mouillé et dessus un autre lange plus mince, puis un lange carré plié en triangle et dessus, au niveau du derrière de bébé, un petit lange carré non plié. Avant il fallait avoir bandé le nombril avec une bande fine. Quand tout était prêt pour plier la couche, on commençait par relever la pointe du triangle entre les jambes en lui joignant les deux pointes des côtés, agrafées par une épingle de nourrice et voilà la couche-culotte faite. C'était tout un art pour bien disposer le tout. Après avoir replié les autres langes qui successivement servaient à envelopper le corps de bébé, on glissait une bande tricotée sous lui pour l'envelopper à plusieurs reprises, en vue de faire tenir tout ce paquet de linges sur le corps. C'était le moment de lui mettre la petite chemisette en batiste, cousue main... On continuait d'habiller bébé en lui mettant une brassière en coton tissé à la machine et puis la brassière laine tricotée à la main.

Pour la sortie on complétait par une pèlerine à capuchon ou une petite veste. La nuit on laissait ouvert pour lui permettre de gigoter. Il faut avouer qu'il ne pouvait pas beaucoup remuer, le pauvre, lorsque le paquet était fermé.

Au début, pendant son très jeune âge, je le langeais pour la première fois à dix heures du soir, pour le reprendre à six heures du matin, heure de son premier repas. Mais au début, toutes les nuits, à trois heures du matin, il faisait du bruit et réveillait son papa qui, pas content, se levait et le poussait avec son berceau dans la salle à manger, loin de la chambre à coucher, mais à côté du séjour de Marguerite, qui n'était pas enchantée de cette visite nocturne. Finalement, tant que j'avais besoin d'elle, on le glissait à la cuisine. Je n'aimais pas beaucoup cela, mais le jour où il a trouvé son pouce à sucer, nous étions tranquilles tous ensemble. Mais le pouce ne pouvait pas remplacer un manque certain de nourriture. Malgré une bière spéciale que je m'efforçais de boire et les lentilles que je devais manger, je n'avais pas de quoi le nourrir à sa faim. Je l'ai emmené chez la sage-femme pour lui demander conseil. Elle n'était pas très contente, mais devait constater que mon bébé n'avait pas pris de poids et que c'était plutôt l'inverse. Avec les biberons enfin nous étions tranquilles. Je les préparais en une fois pour la journée en les stérilisant, attendu qu'on n'avait pas encore les frigidaires. J'avais bien une glacière et par abonnement, deux fois par semaine, je recevais une demi-barre de glace placée sur le trottoir devant la porte de la maison. Il fallait se dépêcher pour la chercher si on voulait qu'il en reste. C'était une vraie corvée, vu qu'on habitait au troisième étage et qu'il n'était pas possible de conserver les denrées périssables à la cave, surtout en été. Tout allait bien maintenant et j'étais bien occupée. C'était un enfant très sage qui ne faisait pas de problèmes pour manger et, pourvu qu'on le nourrisse, il ne se réveillait plus la nuit pour pleurer.

Au printemps - je pense que ce fut à Pâques - nous nous sommes rendus à Weislingen. Maman avait acheté un lit d'enfant dans lequel Paul se plaisait beaucoup, à tel point que le jour où nous sommes rentrés, il ne voulut plus dormir dans son berceau qui pourtant était grand. Nous avons dû aménager un endroit entre nos deux lits avec son matelas du berceau. Le lendemain, la première chose à faire, était l'achat d'un lit. Vous auriez dû le voir à cette époque : un gros bébé qui a eu ses premières dents à quatre mois.

Nous allions de temps à autre à Lingolsheim, soit à pied, soit en tramway où une plate-forme permettait de caser le landau. Il y avait toujours quelqu'un pour vous donner un coup de main et le déplacement devenait moins pénible.

De la drôle de guerre à l'invasion et à l'armistice-annexion

Des rumeurs d'évacuation

La situation politique se détériorait de plus en plus et l'évacuation des habitants de Strasbourg située en première zone était sérieusement envisagée. Le plan d'évacuation ne prévoyait rien pour Lingolsheim. Il n'était pas question non plus d'évacuer Weislingen qui pourtant était "zone des armées". C'était évidemment à Weislingen que nous envisagions d'aller, surtout que mes parents resteraient seuls en cas de mobilisation. Pendant un séjour de plusieurs jours à Lingolsheim j'ai décidé de préparer notre transfert à Weislingen. Laissant Paul chez ses grands-parents je suis partie à Neudorf pour organiser le tout. Il fallait d'abord faire la lessive et je l'expédiais en vitesse. Dans le tramway on échangeait des propos alarmants et il était question d'ordres de mission qui seraient parvenus nombreux déjà. Emile travaillait encore. Je me sentais toute drôle et c'est avec une certaine appréhension que je suis descendue dans ma buanderie. Le linge suspendu, je commençais à faire le tri de ce que je devais et de ce que je pouvais emporter à Weislingen. Comme la France avait un pacte d'assistance militaire avec la Pologne qui deviendrait opérationnel avec l'invasion de la Pologne par l'Allemagne, le danger semblait imminent. Hitler était prêt et avait son programme et nous avions la ligne Maginot qu'on pouvait survoler et contourner. Déjà les réservistes furent mobilisés dont Emile et mon frère Chrétien. Ils devaient partir le 24 août, mais Emile avait encore le temps pour nous conduire à Weislingen. Il n'y avait pas de voiture disponible et de ce fait nous ne pouvions pas emporter grand-chose en train. J'ai descendu le linge non encore sec du grenier et je l'ai suspendu un peu partout dans l'appartement. Nous avons bouclé nos valises et nous quitions notre appartement, les conduites et les portes fermées. L'évacuation de la ville était imminente, mais pour Lingolsheim c'était l'incertitude. Arrivés à Weislingen, Emile et Chrétien devaient partir le lendemain dans des directions différentes, ainsi bébé et moi restions seuls avec nos parents débordés de travail.

Il y avait le regain à rentrer et notre voisin Willy, non mobilisable car père de trois enfants en bas âge, nous donnait un coup de main. J'avais un tel mal de gorge que je ne pouvais rien avaler et pas d'appétit non plus, en sorte que dans l'espace de deux semaines j'ai perdu mes dix kg superflus. Lina, qui s'était mariée au printemps avec Willy Bath, cheminot affecté aux ateliers de la gare centrale, devait faire partie des évacuées parce qu'elle habitait Hoenheim, mais elle a pu nous rejoindre à Weislingen avant. Son mari était encore maintenu à son poste pendant six semaines comme presque tous ses collègues. J'étais bien contente et nous voilà à deux pour affronter toutes les misères qui nous tombaient dessus. Nous avons ainsi échappé à cette grande pagaille que fut cette évacuation. Rien que pour dire, il fallait huit jours à Willy pour retrouver sa mère, évacuée à Bergerac, qu'il voulait revoir avant de partir pour la guerre, c'est-à-dire six semaines environ après son évacuation. Ayant dû faire le tour de beaucoup de cantonnements d'évacués, il fut le témoin de tout ce désordre et des conditions souvent précaires de vie de beaucoup de Strasbourgeois. En revenant il conseillait à ceux encore susceptibles d'être évacués de rester, si possible, en Alsace.

La drôle de guerre... à la campagne

Après la déclaration de guerre à l'Allemagne du 1er septembre 1939, nous avons vu défiler chez nous à Weislingen les troupes se dirigeant vers Bitche, via la ligne Maginot. Par un dimanche ensoleillé nous étions dans la rue à offrir aux soldats de passage à boire et des prunes. J'ai surpris la conversation entre deux officiers à cheval qui se posaient la même question qu'au fond nous nous posions depuis un certain temps déjà : "Comment se fait-il qu'à vingt km du front on n'entende pas le moindre coup de canon ? " C'était déjà la drôle de guerre.

C'était par le chemin de fer que la troupe destinée au front arrivait à Tieffenbach, ce qui signifiait pour nous de grands remue-ménages et de fréquents changements de cantonnements. Pour notre petit Paul, à son âge, c'était le grand spectacle et il allait d'un étonnement à l'autre. Ce qui attirait le plus son attention, c'étaient les uniformes avec leur nombre impressionnant de brillants boutons. Comme depuis un certain temps déjà il s'était beaucoup intéressé aux nombreuses mouches qui nous entouraient, à tel point qu'il commençait par dire son premier mot "mouches", en les désignant, cette quantité de brillants boutons que nous pouvions lui montrer l'a impressionné à tel point que "bouton" devenait le deuxième mot de son vocabulaire. Etonnant, n'est-ce-pas, pour un enfant de 9 mois.

Les premiers soldats en cantonnement chez nous étaient des Parisiens, très corrects. Je me souviens du jour où j'ai pris le panier et la pioche pour me rendre dans notre deuxième jardin, le *Krautberg*, à environ 20 minutes de marche, pour déterrer des pommes de terre. Deux soldats qui logeaient chez nous, n'ayant jamais vu comment on arrache les pommes de terre, m'ont demandé de m'accompagner. Pourquoi pas ? Mais avaient-ils le droit de quitter le cantonnement ? Ils sont allés demander la permission qui leur fut accordée. Ainsi j'avais des porteurs et de la conversation et eux de quoi oublier un peu leur cafard.

Parmi eux il y avait des chanteurs et tous les soirs nous avions notre concert. Mais cela n'a pas duré. Deux jours après ils étaient en route pour la ligne Maginot. Vingt-quatre heures après ils frappaient de nouveau à notre porte. Il paraît qu'on les avait mal dirigés et on les renvoyait dans leurs anciens cantonnements. Il a fallu leur ouvrir la grange et comme la relève n'était pas encore arrivée, tout était encore disponible. Ils repartaient le lendemain. Nous apprenions que tous ces mouvements de troupe étaient si parfaitement connus des Allemands que chaque fois qu'une nouvelle unité arrivait au front, les haut-parleurs allemands les saluèrent en détaillant leur appartenance, leur nombre, leur numéro de régiment etc. Ce n'était pas très bon pour le moral...

Les nouveaux arrivants avaient beaucoup de chevaux à caser, circonstance qui nous valait, à Lina et à moi, une formidable engueulade de père. Que voulez-vous, tout le monde était très nerveux avec tous ces hommes avec lesquels père ne pouvait pas causer. C'était le matin, au réveil, lorsqu'il ouvre la porte de la grange, il la trouve pleine de chevaux. Lina et moi étions juste en train de nous habiller au moment où il aurait fallu être auprès de père. Comment voulez-vous que je soigne mes vaches, hurlait-il, etc. Il avait raison, mais les hommes ne savaient pas quoi faire. Nous avons parlementé et l'accord conclu stipulait que chaque fois que père devait nourrir ses bêtes, les chevaux seraient sortis de la grange et y retourneraient après. Vous pouvez vous figurer le remue-ménage occasionné chaque fois et deux fois par jour. D'après Lina ce carnaval a duré quinze jours. D'après une lettre que j'ai écrite à Lingolsheim à cette époque - lettre que j'ai récupérée à la mort de belle-mère - je dis là-dedans que j'avais réussi à nous débarrasser de ces chevaux en échange de dix hommes à faire coucher dans le foin. Peut-être que toutes les deux nous avions raison. Il est un fait que l'on ne se sentait plus chez-soi.

Venait le temps de la récolte des pommes de terre et ensuite celui des betteraves, par un automne très pluvieux. Maman restait toujours à la maison avec Paul et nous faisait à manger. Pour décharger les voitures l'aide ne manquait pas, mais les hommes n'avaient en principe pas le droit de quitter le cantonnement et ne pouvaient, par conséquent, pas nous aider dans les champs. Pour les betteraves il faisait tellement mauvais que Lina et moi portions des vestes d'hommes et de gros souliers. Je me souviens du jour où, furieuses d'avoir à déterrer des betteraves sous la pluie et la grêle, nous nous sommes mises en grève et sommes rentrées par le chemin le plus court. En même temps père s'est mis en route pour nous rejoindre avec la voiture et à son retour il y eut plutôt de l'orage en l'air. Par la suite tout a dû être rentré sous la pluie qui continuait pour le labourage et les semailles, à tel point que l'eau coulait dans les sillons derrière la charrue. C'était surtout Lina qui en a bavé, car c'était elle le valet du laboureur (père), moi je n'étais pas assez rodée pour ce travail.

Un crochet par Strasbourg

Finalement tous ces travaux, particulièrement pénibles cette année, prenaient fin dans le climat incertain de cette drôle de guerre. Il fallait voir plus loin et organiser l'hiver. Le gros de nos affaires était resté à Strasbourg et nous envisagions, ensemble avec deux de mes camarades dans la même situation et également retirées à Weislingen, d'essayer de retourner là-bas chercher nos effets. Nous partîmes tôt le matin par le train de six heures, accompagnées pendant notre descente sur la gare de Tieffenbach, par le grondement des canons. La guerre allait-elle entrer dans une phase plus active ?

Arrivées à Strasbourg il n'y eut pas moyen d'entrer en ville sans un laissez-passer. Mais où le prendre ? Pour nous la Préfecture de Saverne était compétente. Par le prochain train nous filions à Saverne et compte tenu du temps nécessaire aux formalités et de la perte de temps par le changement de train à Obermodern, nous sommes revenues à Tieffenbach le soir vers dix heures. Le lendemain matin deuxième tentative et mêmes horaires. Cette fois-ci, grâce à nos laissez-passer nous étions dans la place et chacune rejoignit son domicile. Tout ce que j'ai vu comme être vivant sur le chemin de la route de Colmar fut un chien errant.

Pour le retour jusqu'à la gare cela se présenta plutôt mal, chargée comme j'étais, car on trouve toujours plus à emporter que ce qu'on avait pensé. Avec un *rucksack* bourré et une valise lourde je me suis



postée route du Polygone pour attendre Eugénie. Elle était tout aussi encombrée que moi. Arrivées place de la Bourse nous n'en pouvions presque plus, lorsque nous aperçûmes une autre dame, un peu plus débrouillarde que nous, qui trimballait ses récupérations sur un landau préhistorique sorti de je ne sais où. Elle avait beaucoup de peine à faire marcher ce landau dans le droit chemin et, en mettant nos forces en commun et en chargeant le tout sur ce moyen de transport ridicule, soutenant et poussant toutes les trois, nous sommes parvenues à la gare où le landau a craqué et a rendu l'âme définitivement. Mais nous étions à notre terminus et Marguerite s'est jointe à nous avec ses bagages.

Retour à Weislingen

Heureusement qu'à la gare de Tieffenbach, où nous arrivâmes vers dix heures du soir, nous attendait le chauffeur du lieutenant que nous logions, avec sa voiture. Avant de partir je l'avais prié de bien vouloir nous aider et il n'avait pas oublié. Ainsi tout cela s'est bien passé et mon initiative s'avérait payante. Ce lieutenant, au moment où il passait pour préparer le cantonnement de ses hommes, avait choisi notre chambre du haut pour se loger lui-même, spéculant sur la grosse cheminée qui y passait, pour avoir chaud. Mais il ne pensait pas seulement à lui-même. Il recevait tellement de chocolat en boîtes et en tablettes qu'il en distribuait facilement, en gâtant plus particulièrement son ordonnance, orphelin, qui recevait les tablettes. Il lui procurait également une marraine de guerre parmi ses nombreuses connaissances féminines qui lui venaient de l'exercice de son métier d'avocat. Invité de partout il avait offert beaucoup de cadeaux et maintenant ces dames voulaient lui faire plaisir. C'était un homme charmant et nous l'avons invité à manger une choucroute qu'il a beaucoup appréciée et spontanément il s'est renseigné pour savoir où se procurer de la choucroute pour en faire profiter ses hommes en variant leur ordinaire.

Nous avions de ses hommes qui couchaient dans le foin de notre grange, ce qui, à un moment donné, a posé un gros problème à mon père. J'en parlerai plus tard. D'abord je projetais d'aller une nouvelle fois à Strasbourg en vue de récupérer le linge, l'argenterie etc. Pour cela j'ai écrit à mes beaux-parents de Lingolsheim pour savoir s'ils ne connaîtraient pas une personne ayant une voiture avec un laissez-passer pour entrer en ville. Il y eut M. Hartmann, maraîcher, qui avait pour mission de ravitailler le quartier général du personnel municipal maintenu à Strasbourg à l'Hôtel de Ville de la rue Brûlée. Il a bien voulu me conduire à partir de Lingolsheim où je me suis rendue, le jour convenu, pour une rapide visite. Il m'a conduit avec mes bagages à la gare de Mundolsheim où nous les avons embarqués dans le train. Tels quels ces bagages ont voyagé beaucoup. Comme on n'était jamais sûr que Weislingen, un jour, ne sera pas aussi évacué, tout cela a été envoyé de Weislingen à Lannemezan, dans les Hautes-Pyrénées - mais ceci est une autre histoire...

Pour le moment nous sommes toujours à Weislingen. Il y eut encore un important travail en attente. Deux grands fûts pleins de quetsches-prunes attendaient au fond de la grange à être distillés. Nous avions bien la permission de le faire mais comment faire et où poser l'installation avec tous ces militaires en cantonnement. D'habitude cela se passait devant et sous le hangar mais cette fois-ci père ne voulait pas s'y risquer. J'ai proposé la sortie de la cuisine vers le jardin, mais là nous avons maman contre nous qui a rouspété pour la saleté que nous laisserions. Or j'estimais qu'un peu plus ou un peu moins, là ou ailleurs, cela ne changerait rien. Finalement c'est là que fut placée la distillerie. Pour ne pas être embêté par les hommes, j'ai parlé à un chef en le priant d'agir en sorte que ses hommes ne reniflent pas là où il ne fallait pas et qu'ils n'aillent pas au fond de la grange. Lina et moi aurions bien eu besoin d'aide pour vider ces fûts en portant les prunes fermentées en seaux à la distillerie à travers l'appendice des porcheries de la grange. Il fallut en plus alimenter le feu de la distillerie par du bois à prendre dans notre réserve. Et comme il pleuvait nous n'étions pas à la fête. La journée et une nuit passaient à ce travail, un vrai marathon. Finalement cela aussi était terminé, y compris le montage et le démontage de la distillerie. Généreux comme père était, le *schnaps* produit partait vite et fut en grande partie dégusté par ceux que nous avons empêchés de participer à sa préparation, les soldats de notre cantonnement. C'était d'ailleurs une chose qui ne plaisait pas beaucoup à maman, mais pendant tout l'hiver père avait beaucoup d'amis, des amis avec lesquels il ne pouvait même pas parler et où le geste de soulever le coude pouvait suffire.

Emile est venu en permission fin novembre et bébé fut content de voir son papa et de compter les boutons de sa veste. On vivait un peu au jour le jour en essayant de résoudre au mieux les problèmes qui se posèrent. Paul est tombé malade en faisant sa deuxième poussée de dents et avait beaucoup de température. Je dormais en bas avec lui et nous lui faisons des compresses humides devant le poêle surchauffé et portes ouvertes, selon une recette ancienne, et la température est tombée.

Il faisait extrêmement froid cet hiver qui commençait avec beaucoup de pluie qui, le 6 décembre, se transforma en neige. Les Parisiens ont fait place à des Marseillais du train d'équipage qui avaient toutes les peines pour faire démarrer et pour acheminer les véhicules de ravitaillement pour la ligne Maginot. Ces Marseillais se demandèrent d'ailleurs s'ils n'étaient pas, par hasard, près du pôle nord. Il fallait toujours qu'ils exagèrent un peu...

En attendant il valait mieux ne pas se faire trop de soucis pour des choses sur lesquelles nous n'avions que peu d'influence et ainsi nous vivions au mieux les jours comme ils tombaient.

Je me souviens de plusieurs sorties que je fis dans cette neige profonde et ce verglas exceptionnel. Mon oncle de Waldhambach étant tombé malade, je lui ai rendu visite en mettant mes bottes en caoutchouc par-dessus mes souliers et, en forçant la prise sur le verglas, je les ai abîmées. Mais le pire était lorsque j'ai dû me rendre à la poste de Tieffenbach pour chercher le traitement d'Emile. Arrivée près de la forêt j'entendis des craquements sinistres, et des chutes de branches. Je préférais la contourner en marchant dans la neige profonde, ce qui fut très éprouvant. Par l'effet du verglas la moindre brindille avait l'épaisseur de mon pouce. Les branches ainsi surchargées craquaient et cassaient. J'ai revu les effets de ce phénomène de verglas sur la forêt une nouvelle fois en 1979, en notre lieu de vacances à Obersteigen, où dans une seule nuit de verglas de vastes étendues de forêts furent abîmées, voire détruites. Chez nous le phénomène durait beaucoup plus longtemps et c'était du jamais vu de mémoire de villageois.

Nous appréhendions beaucoup la venue du printemps, car tout laissait prévoir que les choses ne se passeraient plus de la même manière et que cette drôle de guerre ne durera plus. Les soldats en cantonnement prenaient leur permission, y compris les nôtres. Emile, qui avait eu la sienne avant d'être muté à la D.C.A. dans le Haut-Rhin, ne devait pas venir, mais au mois de mai il a rappliqué quand même. Mais ceci est une autre histoire. Chrétien est venu à partir de la ligne Maginot d'où il n'avait pas grand chemin à faire. Mon beau-frère est passé en coup de vent pour emmener Lina en Dordogne où ils ont passé la permission de Willy auprès de sa mère, réfugiée à Bergerac.

Les tribulations d'Emile

Les travaux de printemps demandèrent à être faits, mais qui récoltera ? De plus en plus souvent il était question de nous évacuer pour que l'armée ait toute la place à sa disposition. Mais où mettre tous ces gens vu que le sud et le centre de la France étaient déjà encombrés de réfugiés ? En attendant nous nous obligeâmes à continuer notre train-train de vie dans cette atmosphère tendue. Les nouvelles d'Emile étaient plutôt bonnes...

Pendant que nous vivions la guerre du côté de la population civile, Emile devait la subir comme soldat, souvent en cantonnement. Mais dès son arrivée dans le centre de rassemblement, fin août, en sautant du camion il s'est blessé au genou qui a gonflé. Il fut évacué sur un hôpital de campagne appelé "Centre des Éclopés". Il était le premier éclopé qui se présentait et le jeune docteur qui le reçut le félicitait sur sa bonne mine par ces mots : "Ça fait plaisir de recevoir un malade aussi bien portant". Mais la blessure du genou était réelle et il a traîné là plusieurs semaines. Un vieux médecin-colonel a diagnostiqué une hydarthrose. Moi je savais, comme Emile, que c'était une rechute du mal qu'il s'était fait au début de l'année et que par des compresses d'argile nous pensions avoir guéri. Devant l'afflux considérable et constant d'autres éclopés et malades de toutes sortes, il fallut dégager et les moins atteints furent dirigés sur un autre hôpital, pour quelques-uns l'antichambre du conseil de réforme. Logés dans une vieille caserne, ils étaient astreints à vider les lieux chaque fois qu'une attaque aérienne était à craindre. Dès que les sirènes commençaient à hurler il fallait sortir et se disperser dans la campagne environnante, le plus souvent par nuit noire, avec défense évidemment d'allumer les torches. Dans une de ces nuits Emile s'est cogné le genou et c'était encore une rechute. Finalement il a passé devant le conseil de réforme et s'entendit déclarer "réformé temporaire". Mais pour cinq minutes seulement. La commission de réforme était composée de médecins, favorables à sa réforme, mais aussi de colonels chargés sans doute de récupérer le maximum. Leur contre-proposition a prévalu et Emile a été déclaré "service auxiliaire". Le voilà bon pour un cantonnement d'attente pour une affectation dans une unité combattante. Car en réalité on n'a jamais tenu compte de cet adjectif "auxiliaire".

Après quelques semaines passées dans un cantonnement à Frébecourt, près du lieu de naissance de Jeanne d'Arc, il est venu en permission, pour être versé dans une unité d'artillerie antiaérienne en formation dans la région de Dijon. L'hiver était bien engagé lorsqu'ils prirent position dans le Haut-Rhin, en un lieu où le jour ils voyaient le clocher de Ferrette qui leur servait de point de repère et d'observation pour le tir et où la nuit ils pouvaient observer le ciel illuminé par les lumières de la ville de Bâle.

Emile a donc vécu cette drôle de guerre en pleine campagne pendant cet hiver rigoureux et après un court cantonnement chez l'habitant, à Hirsingue, il fut chargé de construire des abris pour leur poste d'observation et de tir, prévu sur une élévation de terrain à environ 200 mètres des pièces de canon, sur un sol limoneux, profondément gelé et dur comme du béton. Sans outils adéquats il fallait creuser les fondations des baraquements en bois pour leurs abris avec comme matériaux de construction du bois brut, des clous, du fil de fer et de la tôle ondulée, sans plan, en improvisation complète, le système D quoi. Après avoir pris livraison des appareils d'observation et de direction du tir, disponibles en partie seulement qu'Emile est allé chercher à ??? en compagnie de son lieutenant, il fallait s'entraîner avec, en visant les avions d'observation allemands qui les survolaient. L'électronique étant encore dans les limbes, ils furent tellement lents et maladroits pour leur tirer dessus, qu'il n'y avait pratiquement pas de danger pour ces avions lents. Au contraire, pour ceux-ci, leur poste d'observation devait être bien visible avec ses baraquements posés sur une surélévation de terrain de culture nue et aurait été une cible facile au cas où ils auraient mobilisé leurs stukas. Avec le temps et l'entraînement l'équipe d'observation devenait un peu plus rapide, paraît-il, lorsqu'Emile, ayant vu le point faible du système, a pu proposer un perfectionnement qui a trouvé l'approbation du quartier général et son application a rendu le tir de sa batterie plus rapide et plus précis. Mais lorsqu'ils ont touché un de ces avions d'observation, une autre batterie de son régiment, postée dans le même secteur, a réclamé le succès pour elle. On n'a jamais connu la vérité vraie et l'avion touché a pu franchir le Rhin. Ce succès a néanmoins été attribué à Emile et lui a valu les félicitations du quartier général dont nous avons conservé le document.

Arrivait le printemps et le Ministère de la guerre recherchait parmi les mobilisés des spécialistes en béton armé. Emile s'était fait porter sur la liste et reçut la visite du commandant qui lui laissait le choix entre la fréquentation de l'école des officiers de Suippes ou l'affectation spéciale pour la construction d'usines de guerre. Emile n'a pas hésité et a choisi l'affectation spéciale et le jour de l'invasion de la Hollande par les Allemands en 1940 il a été muté à Toul pour y attendre que lui soit signifié le lieu de son affectation spéciale. Il y trouva beaucoup d'autres garçons dans le même cas. Placé sous le commandement d'un vieux colonel hyperpatriote qui s'octroyait le droit de considérer ce rassemblement d'affectés spéciaux comme une unité de combat à lui, avec laquelle il se proposait d'arrêter les Allemands à Toul et de stopper ainsi leur progression, un peu comme un nouveau miracle de la bataille de la Marne de 1914. Ainsi Emile a pour ainsi dire passé de l'artillerie antiaérienne plus ou moins planquée dans un secteur tranquille à une unité combattante d'infanterie improvisée, placée en première ligne et commandée par un colonel plutôt gâteux, qui tous les matins tenait son petit discours patriotique, ordonnant des exercices de marches et de maniement de la mitrailleuse, modèle 1914/18.

Est-ce que la chance, si utile dans la vie d'un homme, aurait quitté Emile ? Non, heureusement. Après une dizaine de jours - les Allemands progressant à pas de géant, ralentis seulement un peu par la bataille de Dunkerque - un ordre impératif du ministre de la guerre a terminé les jeux de guerre privés de ce colonel qui avait tout simplement, de sa propre autorité, pendant des semaines déjà, ignoré les affectations spéciales qui lui étaient parvenues, dont celle d'Emile. Cette fois-ci, devant l'étonnement qu'exprimait le ministre dans son télégramme de ne plus voir arriver les affectés spéciaux à leurs destinations, le colonel a dû se mettre au garde-à-vous et obéir. Et il y eut un branle-bas de combat tout différent de celui qu'avait imaginé mon colonel. Une queue s'est rapidement formée par les centaines de garçons, dont certains en attente depuis plusieurs semaines déjà, et le fichier des affectations spéciales fut pris d'assaut. Les formalités expédiées, tous se précipitèrent à la gare de Toul pour rentrer le plus vite possible dans leurs foyers respectifs, car les affectés spéciaux avaient le statut civil. Emile est rentré à Weislingen pour se débarrasser le plus rapidement possible de ses frusques militaires. Il devait se rendre à Lannemezan dans les Hautes-Pyrénées.

Nous étions placés devant un dilemme, pour moi-même et notre fils, maintenant âgé d'un an et demi - et il fallut agir vite. Il fut décidé, vu les circonstances plutôt favorables pour nous, de partir tous les trois dans les Hautes-Pyrénées. De plus en plus fréquemment les chemins de fer étaient bombardés et déjà dans notre région, ils étaient réquisitionnés et uniquement disponibles pour des transports militaires. Avec un minimum de bagages et de vivres nous avons pris un taxi jusqu'à Saverne, pour y trouver la même situation qu'à Tieffenbach. Nouveau voyage en taxi jusqu'à Saint-Dié où nous avons pu prendre le train qui

nous conduisit dans la vallée du Rhône pour un voyage qui ressemblait beaucoup à une fuite, via le midi, vers la frontière espagnole.

Comme un repli vers le Midi

Etre ensemble dans un train qui nous conduisit à une des extrémités de la France dans un pays peu susceptible de connaître des affrontements militaires, nous semblait miraculeux. Avec le recul que nous avons aujourd'hui, nous pouvons dire que les chemins de la vie sont mystérieux et les décisions qu'on prend aux carrefours sont pleines de conséquences. Où serions-nous maintenant si Emile ne s'était pas blessé dès le premier jour de la guerre, s'il avait été déclaré "réformé temporaire" qui l'aurait rendu à la vie civile au lieu de "service auxiliaire" qui l'a rendu à l'armée, s'il n'avait pas eu une formation de béton armé qui le sortit de l'armée, s'il avait été maintenu à la Ville de Strasbourg comme notre ami Bourjat qui a dû rejoindre le front précipitamment et ne devait son salut d'être sorti vivant de la débâcle de son unité qu'à une chance d'un ordre différent... Que serions-nous devenus tous les deux si j'étais retournée aux USA ? Comment en Alsace nos familles allaient-elles se sortir des changements profonds qui nécessairement se produiront ? Voilà le genre de pensées que nous cogitions au rythme des cahots du train...

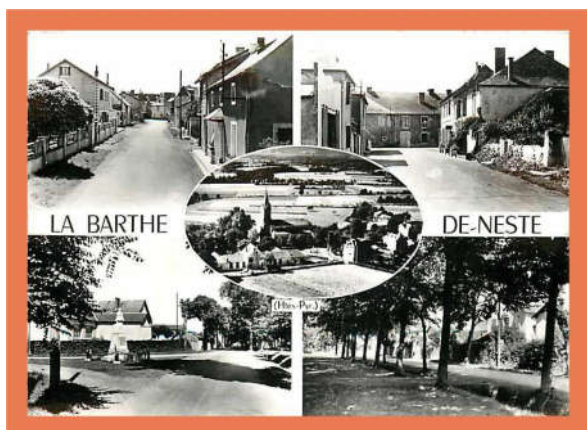
En attendant nous roulions en confiance dans l'espoir d'avoir pris la bonne décision. Paul s'énervait dans cette nouvelle ambiance et n'admettait pas que les *Kuhmogeles* que nous aperçûmes à travers la fenêtre fussent des vaches. Il parlait déjà bien l'alsacien avec les mots de son âge et trouvait étrange que nous parlions français entre nous. Je ne me souviens plus bien de nos compagnons de voyage, mais nous n'étions pas à l'étroit dans notre compartiment. De temps à autre on apercevait des bâtiments du chemin de fer endommagés par des bombes. Pourvu qu'un nouveau bombardement ne soit pas pour aujourd'hui, pensions-nous dans notre for intérieur. Et nous étions contents d'entendre enfin crier avec cet accent si particulier le nom de la gare que nous venions d'atteindre : Tarascon. Il fallait changer de train et nous décidâmes de nous rafraîchir et de dormir une nuit à l'hôtel. Chez la patronne de l'Hôtel de la Gare la radio surchauffait. Les dernières informations n'étaient pas bonnes et ici elles étaient écoutées avec un regard particulier sur la frontière italienne. Avec une peur qui nous paraissait tout de même disproportionnée elle nous recommandait vivement de bien obturer toutes les fentes des volets de fenêtre de notre chambre. Elle appréhendait un raid italien, mais à notre connaissance il n'y en a jamais eu.

Notre prochaine étape était Toulouse où il fallait changer pour le train de Lannemezan, via Tarbes. Fatigués et tendus par toutes nos tribulations, nous descendions à l'Hôtel de la Poste à Lannemezan pour nous entendre dire qu'il n'y avait plus de chambres disponibles, ni ici, ni ailleurs. Emile a insisté et montré son ordre de mission qui prouvait que nous n'étions pas des gens qui ont fui la zone de guerre de leur propre initiative, mais sur ordre du gouvernement avec une mission de nous installer à Lannemezan. Nous avons donc droit à la protection de l'autorité civile et militaire et, en désespoir de cause - la nuit était déjà tombée - Emile est allé voir le maire de Lannemezan à son adresse privée, qui a trouvé une solution. Nous apprenions alors que l'armée belge en fuite nous avait précédés en occupant tous les hôtels et cantonnements disponibles. Or un capitaine belge pour lequel une chambre était réservée chez une comtesse ne s'était pas encore présenté et, d'autorité, monsieur le maire nous l'attribuait, avec l'accord de madame la comtesse. Nous trouvions un lit dressé dans la bibliothèque et pour Paul un berceau antique qui, suspendu en balançoire à deux clous pas très rassurants fixés sur un bâti pas trop solide, nous faisait craindre le pire. Or Paul, effondré, n'a pas bougé de toute la nuit et ainsi le berceau a tenu. Je ne sais plus combien de temps nous y logions, mais dès qu'Emile avait régularisé sa situation auprès de l'autorité militaire chargée de la construction d'usines d'armement, il a exploré les environs pour nous trouver à loger. Il a acheté une bicyclette et dans les environs, à La Barthe-de-Neste, village situé à environ vingt minutes de bicyclette de Lannemezan, il a pu louer une chambre dans une vaste maison habitée par deux dames d'un certain âge, la veuve madame Duprat et sa sœur, célibataire, mademoiselle Rosine.

Installation à La Barthe-de-Neste

Maintenant nous pouvions communiquer notre adresse à la famille et demander à Lina de mettre les bagages en route pour ici, en principe les caisses que j'avais déjà promenées de Strasbourg à Mundolsheim via Weislingen, et je peux le dire tout de suite, malgré la situation précaire, le tout nous est bien parvenu. Nous pouvions nous mettre un peu plus à l'aise, mais la vie à trois dans une seule pièce faisant office de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher et de salle de bain, sans aucun confort, n'était pas facile à organiser. Je me demande encore aujourd'hui comment nous avons pu y vivre pendant plusieurs mois, sans mourir intoxiqués par l'oxyde de carbone. Malgré une belle cheminée à feu ouvert

installée qui aurait pu servir en hiver, j'étais obligée de faire la cuisine dans une ouverture pratiquée dans un des murs de la chambre, où je préparais, sur un feu de charbon de bois, activé par un soufflet et par l'air de mes poumons, une partie de nos repas et le reste avec l'aide d'un brûleur à alcool. Plus tard nous avons pu joindre un réchaud électrique. On nous expliquait que cette façon de vivre était courante dans les chambres louées du pays basque. Heureusement que nous étions pratiquement en été et je pouvais avoir les fenêtres ouvertes et admirer le splendide tableau qui se présenta à notre vue. Nous vivions juste vis-à-vis du Pic du Midi qui se détachait magnifique sur le fond du paysage et par beau temps cela faisait carte postale avec cette neige éternelle au sommet. Mais le sérieux de notre situation ne nous permettait pas d'en jouir comme nous aurions voulu, encore moins de visiter le pays. Lourdes n'était pas loin et des excursions magnifiques auraient pu se faire en temps normal.



Pour Paul, au lieu de continuer de coucher dans des berceaux aristocratiques très travaillés, il devait se contenter d'un lit d'enfant passablement rouillé, tout juste bon pour la décharge publique, que nous avons loué au mois à une paysanne qui nous fournissait, gratuitement s'il vous plaît, le rembourrage du petit matelas sous forme de feuilles qui entourent les épis de maïs. En principe rien n'était gratuit et pour ces gens nous étions l'étranger qu'on devait mettre à contribution. Si vous pouviez payer on vous rendait service. Heureusement que nous n'étions pas à court d'argent puisque le traitement de mon mari continuait à nous être servi sans interruption.

Nous vivions sous un soleil ardent et une limpidité d'air que je n'ai jamais rencontrés nulle part ailleurs, et la vie du village n'était dérangée par aucune manifestation militaire ou guerrière. Le hasard nous avait vraiment envoyés dans un des coins les plus tranquilles de la France envahie.

Une ou deux fois par semaine, comme chez nous en *Alsace tortue*, l'épicier de Tuzaguet - un village situé plus haut dans la montagne - passait, mais les denrées qu'il avait à offrir n'étaient pas très variées et se raréfiaient avec le temps, si bien que finalement il n'y avait presque plus que des pâtes que l'on pouvait avoir tant qu'on en voulait, mais plus d'huile, plus de savon, etc. Il faut croire que le marché noir s'organisait déjà. Heureusement que je pouvais acheter presque tous les légumes, les œufs et la volaille chez notre logeuse, madame Duprat, qui cultivait un jardin et élevait de la volaille en vue de les vendre au marché de Lannemezan. Chez Jeannette, la fermière boiteuse du coin, nous achetions notre lait et notre beurre. Une des spécialités du pays était la soupe aux choux, légume que madame Duprat ne cultivait pas. Lorsque j'ai dû payer cinq francs une tête de chou chez la fermière qui nous louait le lit de Paul, j'ai renoncé à nous en faire, d'autant plus que mon mari ne l'aimait pas du tout. D'ailleurs nous en avons goûté le jour de notre emménagement chez madame Duprat, suivie d'un plat de résistance, autre spécialité de la région, l'oie confite conservée dans sa propre graisse, que nous avons mieux appréciée. Emile emporta ses repas de midi en gamelle et il m'en aurait voulu si je lui avais mis du chou. Il préférait la soupe aux haricots, qui arrivait au deuxième rang des potages servis au pays basque.

Notre boucher était une bouchère qui se limitait à l'abattage de grands veaux, de porcs et de moutons. Sa technique de vente était très particulière. Chaque animal tué par elle fut séparé en deux quartiers, en coupe longitudinale. Pour la vente elle déposait un de ces quartiers sur son étal qu'elle commençait par débiter à partir d'une extrémité. Ainsi les clients qui formaient queue pouvaient estimer d'avance, suivant le rang qu'ils occupaient dans la queue, quel sera le morceau qui leur sera obligatoirement servi. En effet, la bouchère ne faisait pas la distinction des morceaux et lorsque votre tour était arrivé, vous pouviez avoir le poids désiré, mais il fallait prendre le morceau qui, dans ses découpes transversales dans la bête, lui arrivait juste sous le couteau. Si elle en était aux côtelettes par exemple au moment où votre tour arrivait, vous aviez des côtelettes mais prolongées par des lanières de viande provenant du ventre de l'animal.

Donc automatiquement on avait en supplément de ces côtelettes - que peut-être vous n'aviez même pas l'intention d'acheter - de quoi faire du fricassé, même si votre mari ne l'aimait pas. A La Barthe-de-Neste, aller à la boucherie, c'était jouer à la loterie. Et tout le village a supporté la dictature de cette bouchère. Je m'arrangeais souvent pour être seule avec elle, en vue de lui demander du foie dont j'avais

besoin pour Paul. J'avais à cette occasion un brin de conversation amicale qui me donnait l'impression, en me favorisant, qu'elle m'appréciait mieux que les habitants du bourg.

Paul a trouvé un copain en un neveu de madame Duprat qui, quoique bien plus âgé, jouait beaucoup avec lui et en un rien de temps il a assimilé le français.

Il y eut aussi un patois basque à consonance espagnole, comme il y a chez nous l'alsacien à consonance allemande. A ce sujet je me souviens du jour où, ensemble avec madame Duprat, nous allions à une ferme située dans une dépression bien en dehors du bourg, dit Le Hameau, en vue de nous approvisionner en lard et viande fumée. Sans madame Duprat je n'aurais pas compris un traître mot de ce patois basque parlé par les fermiers. Tout ce que j'ai pu acheter était de la graisse de mouton malodorante qui n'a jamais servi et qui, ramenée à Strasbourg, s'avérait même impropre à fabriquer du savon.

Les événements se précipitèrent. Pétain, à la tête de la France, abandonne, avec l'entrée en vigueur de l'armistice, l'Alsace à l'Allemagne, intégration que nous apprenions par bribes successives. Les zones libre et occupée s'instaurèrent et dès le début nous étions convaincus que l'Alsace était tout simplement zone occupée, sans plus. Comme nous étions en zone libre et loin de l'Alsace, les nouvelles se faisaient rares. Mon beau-père nous a écrit à plusieurs reprises, une fois même par une lettre qui avait été portée en zone libre et acheminée je ne sais plus comment. Chaque fois il insistait un peu plus, nous pressant de rentrer en Alsace, eu égard aussi à son état de santé. Malgré ces nouvelles nous ne pouvions pas bien nous imaginer encore ce que nous allions y trouver.

Retour en Alsace

Les équipes d'Emile continuèrent de travailler jusqu'au jour où quelques uniformes allemands se promènèrent dans les usines en compagnie du commandant. Emile se rappelle toujours du froid que cela a jeté. Un peu plus tard le commandant a réuni les équipes en les informant qu'ils avaient à cesser le travail. C'était au mois d'août 1940.

La plus grande incertitude commençait à régner. Aux usines, après une petite allocution où un certain patriotisme n'était pas absent, le commandant s'est entretenu avec chacun de ses administrés en particulier, pour s'enquérir de ce qu'il comptait faire dans la situation actuelle. Pour Emile il avait une vague proposition de travail, mais lorsqu'il eut pris connaissance de sa situation de famille et de son état de fonctionnaire de la Ville de Strasbourg, il comprenait mieux que nous étions tentés de rentrer en Alsace, sans réaliser - pas plus que nous d'ailleurs - que dans ce cas nous sortirions de France pour devenir citoyens allemands. Nous avons discuté entre nous de toutes les issues possibles et mon avis fut, dès le début, qu'il n'y avait pas d'autre possibilité que de rentrer. Emile a hésité un moment et cherchait d'éventuelles autres alternatives. Avec le petit magot que nous avons réuni, faute d'autres possibilités de dépenser nos gains que pour les loyers et le manger, il pensait même investir dans les moutons. Mais même madame Duprat avait des doutes à ce sujet...

Nous voilà encore une fois à un carrefour de notre existence où il fallait prendre le bon virage. Finalement nous décidâmes de rentrer en Alsace. C'était au mois d'août 1940. Il s'est avéré que pour le voyage de retour, puisqu'il fallait passer la ligne de démarcation avec toutes ses formalités, la meilleure solution était de nous joindre aux Strasbourgeois réfugiés à Périgueux qui achevaient de rentrer progressivement. Emile a fait les démarches nécessaires à la sous-préfecture de Tarbes et de cette façon, avec sa bicyclette, il a quand même vu un peu le pays... Fin août nous pouvions nous mettre en route pour Périgueux. Je me souviens encore des vastes étendues de vignobles plantées à perte de vue dans ce pays plat que nous traversâmes en train de Lannemezan à Périgueux et nous ne nous étonnons plus, devant cette abondance de pieds de vigne, que la France aura toujours un problème de vin. Mais je me souviens aussi de l'ambiance plutôt déprimante que nous avons trouvée à Périgueux. On nous a logés dans des baraquements où tout le monde, sur le point de partir, s'affairait à clouer des caisses et où on ne pouvait pas se reposer. Ce changement et les conditions de nourriture nouvelles ont fait que chez Paul s'est instauré un état maladif sans que nous ayons eu la possibilité de le soigner comme il aurait fallu. Je crois que le lait que nous trouvions à Périgueux, avec cette température d'été, l'avait dérangé. Au moment de l'embarquement dans le train, enfin constitué, il était au régime de biberons de verveine, sans rien d'autre.

Les conditions de départ nous semblèrent d'abord assez convenables. Nous avons deux nuits à passer dans ce train dans un compartiment de première classe, mais avec deux places assises seulement pour nous trois, en sorte que lorsque je devais allonger Paul pour dormir, alternativement, Emile et moi devons dormir dans le couloir, hors du compartiment. Une drôle de première classe où rapidement la

situation se dégradait. Au grand dam de nos compagnons de voyage, la première nuit, Paul a eu une diarrhée carabinée et il n'y avait déjà plus d'eau dans les toilettes, d'ailleurs bouchées. Ce qui pour Paul fut salutaire et marquait un revirement heureux dans l'évolution de ses malaises, fut par contre une catastrophe pour ses parents et nos compagnons de voyage. La gêne et la mauvaise odeur se sont installées dans le compartiment. Mais avant cet incident, pendant le premier jour, nous vécûmes une première manifestation de l'hitlérisme triomphant, exprimé par cette minorité alsacienne qui était acquise au Führer depuis les années 1930. Le gros monsieur et sa dame que nous connaissions pour leur appartenance au mouvement autonomiste alsacien et qui, sous cette couverture, militaient pour les idées de Hitler depuis déjà la perte de la guerre de 1914/18 par les Allemands, menaient le débat, visiblement à l'aise, et, après une interruption, ponctuée par un plantureux repas au poulet rôti, gâteaux etc. qu'ils tiraient de leurs réserves abondantes, ils glissaient, comme à regret dans leur conversation, non sans avoir évoqué la belle vie sans restrictions qu'ils ont vécue à Périgueux : "*Herrjeh, mer han jo de Fahne off unserem Zemmer vergesse*". Et ils avaient l'air très satisfaits de cet "oubli". Nous étions furieux et aurions bien voulu leur dire "M". Paul le leur dira à sa façon la nuit suivante d'une manière très appuyée, sans aucunement nous compromettre politiquement. Ils étaient mieux renseignés que nous sur ce qui nous attendait en Alsace et contents d'avoir laissé derrière eux leur carte de visite nazie sous forme d'un petit drapeau à croix gammée. Nous étions consternés et déjà nos appréhensions se transformèrent en certitude. Mais la ligne du non-retour était franchie.

Le dernier matin à vivre dans ce train maudit se levait sur Mulhouse où un café nous fut servi, mais pas pour moi. J'avais beaucoup à faire pour me nettoyer et rafraîchir bébé à la fontaine publique de la gare pendant cette courte pause. Heureusement que Paul, depuis la ligne de démarcation, où nous avait été servi un repas par une cuisine militaire allemande, se sentait beaucoup mieux et, apparemment, avait bien récupéré. Il faut croire que les *Nudele* que nous avaient servies ces militaires, avaient fait merveille et longtemps après il se souvenait et nous réclamait de ces nouilles, tellement il avait apprécié. En vérité c'étaient des rations militaires, communément appelées "singé" sous forme de bœuf en boîte avec des nouilles qu'on avait servies à un petit garçon affamé par un long jeûne.

C'est par un dimanche ensoleillé que nous avons revu l'Alsace. Je me vois encore, debout à la fenêtre du train, pour observer le mouvement des gens dans la plaine que nous parcourions, notre chère Alsace. A ma déception je ne voyais rien bouger et tout était comme mort, ce qui m'inquiétait un peu.

Mais arrivés en gare de Strasbourg, quel remue-ménage ! Les haut-parleurs débitaient une musique du folklore national-socialiste et sur le quai les uniformes jaunes de la *Hitlerjugend*, du *Bund deutscher Mädel* et des S.A. pullulaient. Une fois sur le quai nous étions bousculés par cette jeunesse jaune qui s'empara de nos bagages. Ainsi encadrés, on se serait cru dans le Reich de l'autre côte du Rhin. C'est à ce moment que nous avons réalisé vraiment que nous étions dans le Reich, comme province annexée. Les haut-parleurs cessèrent de débiter de la musique et une voix nous conviait à écouter le discours de réception qu'un bonze hitlérien alsacien avait préparé à notre intention. Recrus de fatigue nous devons subir, debout sur le quai, un de ces fameux discours à la gloire de Hitler, ponctué par des "*Heil Hitler*" qui nous faisaient mal aux oreilles. Un dernier "*Heil Hitler*" auquel nous étions conviés, et on a bien voulu nous laisser rentrer.



Nous nous trouvions, avec nos bagages, sur les bancs d'une camionnette militaire, ouverte à tous les vents et conduite par deux soldats qui, pour se débarrasser le plus rapidement possible de leur corvée, nous acheminèrent à tombeau ouvert vers Lingolsheim où nous voulions d'abord aller. Je me souviens toujours du bruit infernal que nous entendions au passage du pont de la Bruche détruit et reconstruit en bois et des cahots à vous couper le souffle que nous ressentions au passage de la route défoncée. Une chose me paraissait certaine : Emile ne manquera pas de travail.

La période de l'annexion, source de réflexions et d'actions

Déjà les premiers effets de la germanisation

C'était le début de l'après-midi lorsque nous arrivâmes chez mes beaux-parents. Quel plaisir de se retrouver et de savoir que tout le monde allait bien. Paul fut le centre et, comme il avait faim, il a réclamé tout de suite ses mets préférés : des *Nudele* et des pommes frites. Toute la famille de Lingolsheim a été surprise par sa bonne connaissance de la langue française et dans les bras de grand-mère, qui le promenait dans le jardin, il lui parlait des oiseaux en les désignant. Or le plus fâcheux était que dans notre environnement actuel il était défendu de parler français. Voilà notre petit garçon qui avait compris le dialecte alsacien à neuf mois d'âge qu'il avait entendu à côté du français et qui a été initié à la langue française à l'âge de seize à vingt-deux mois en milieu français exclusif, contraint à revenir à l'alsacien. C'était donc bien fini, la liberté.

Il était en effet défendu de parler le moindre mot de français, même les expressions que nous avions dans notre dialecte comme bonjour, salut, merci etc. C'était idiot, mais vrai. Défense aussi de porter le béret basque. Il fallait changer les prénoms à consonance française en prénoms allemands, voire même les noms de famille, et surtout saluer par "*Heil Hitler*". Mais là une résistance plus que passive s'est établie en ce sens que nous devenions impolis et on ne se saluait plus à part quand on ne pouvait pas faire autrement et qu'on savait qu'il y avait un de leurs agents dans les parages. Beaucoup se saluaient par "*Grüss Gott*", salut totalement inhabituel dans nos régions. Nous étions sous surveillance constante. D'abord il y avait les *Zellenleiter* qui nous traquaient par des visites à domicile et ne se gênaient pas pour enclencher la radio pour vérifier si nous n'écoutions pas les émissions défendues de Londres. Il ne fallait donc pas oublier le soir, après avoir écouté Londres, de remettre le poste sur une station allemande, avant de se coucher. Au-dessus du *Zellenleiter* était le *Blockleiter* qui centralisait les renseignements et recevait les dénonciations dont aucun de nous ne fut à l'abri...

Mais je me suis laissé emporter par ces mauvais souvenirs... Fêtons d'abord notre retour à la maison où la joie fut grande et à tout le reste il fallait s'assimiler tout doucement. Le lendemain de notre arrivée j'ai emmené Marguerite en ville pour faire quelques achats avant que les Allemands n'aient vidé tous les magasins. Nous avons encore des francs qui n'allaient pas tarder à être changés en marks à un cours dérisoire.

Nous vivions un peu dans l'illusion que la guerre était finie, mais pas pour longtemps et il ne nous restait que l'espoir que ce cauchemar prendra fin un jour. Après huit jours passés en famille, nous rentrâmes chez nous, à Neudorf, après une absence de treize mois. En ouvrant la porte de notre appartement on aurait cru entrer dans un paysage d'hiver, tellement tout était blanc.

C'était la peinture à la chaux des plafonds qui avait enneigé notre appartement. A part cela tout était en ordre et une fuite relevée dans les WC a pu être réparée rapidement. Nous avons eu la chance que rien n'ait été volé.

Economie de guerre et restrictions

Nous nous remettons au travail. Les rationnements s'instituèrent et pour nous qui avions, jusqu'à maintenant, vécu à la normale, nous devons nous habituer aux tickets pour toutes choses et je peux vous dire que les rations étaient calculées pour le strict nécessaire. Heureusement que nous avons de la famille à la campagne. Pour l'habillement c'était pire encore, mais chez mon beau-père nous trouvions un reste de belles doublures qui pouvaient servir à faire des blouses et des étoffes pas trop épaisses pour des jupes. Ainsi pour le début nous pouvions encore vivre sur notre avoir et il n'y avait que la mangeaille qui posait des problèmes. Je dois beaucoup à Henri Hofstetter que vous connaissez. Chef dans une grande boucherie, il faisait toujours l'impossible pour qu'il y eût quelque chose dans notre marmite. En ce qui concerne la graisse, cela n'a pas duré, malheureusement, alors que le beurre sentait le poisson et le *café-ersatz*, une vraie merveille. On n'avait pas de problèmes pour garder le poids avec toutes ces restrictions. Les familles qui avaient des enfants d'un certain âge étaient un peu mieux loties. Avec un mari non-fumeur, avec ses tickets de tabac je pouvais m'acheter, au marché noir, un surplus de beurre, du vrai, à la campagne.

Puis Emile a repris le travail sous l'autorité de chefs allemands, en mission spéciale en Alsace. Son laboratoire goudron-bitume et les recherches qu'il y pratiquait ont intéressé ces messieurs, notamment ses idées sur l'entretien et la construction de routes à l'aide d'émulsions de bitume. Or le bitume, devenu

denrée rare du fait de la guerre, devait, dans l'esprit des Allemands, être remplacé par le goudron qui venait du charbon et était disponible en abondance. Mais fabriquer des émulsions de goudron était autrement plus ardu que celles du bitume. Emile a facilement obtenu des crédits qui lui permettaient d'agrandir et de développer son laboratoire. Et comme de tous temps les difficultés dans la recherche le stimulaient, il s'est souvent oublié dans son travail qui le passionnait. Et moi, au lieu d'avoir à nettoyer des vêtements tachés de bitume qui n'avait pas d'odeur, je devais m'appliquer sur des taches de goudron beaucoup plus difficiles à faire partir et m'habituer aux odeurs fortes du goudron.

Il fallait aussi rendre visite à mes parents pour nous assurer que tout allait bien et pour savoir comment eux ont vécu le temps depuis notre départ dans les Hautes-Pyrénées. Il n'y eut pas de bataille dans notre secteur. La ligne Maginot ayant été contournée, la section dont faisait partie mon frère a été évacuée et les hommes, officiers en tête, avec armes et bagages se sont déplacés vers l'ouest pour être fait prisonniers au Donon, dans le département des Vosges. Ils étaient déclarés "prisonniers d'honneur" pour avoir été capturés après la signature de l'armistice. D'après le récit de Chrétien on leur a fait faire demi-tour et prendre la direction de Strasbourg, toujours à pied. Certains de ses camarades, originaires des Vosges, auraient bien voulu fausser compagnie à leur unité et rentrer chez eux directement et, vu l'encadrement très relâché qu'exerçaient les Allemands, ils auraient pu le faire facilement. Mais par peur que par la suite leurs papiers ne soient pas en règle, ils ont préféré retourner à Strasbourg avec le groupe. Cela leur a coûté quatre ans de camp de prisonniers en Allemagne. Mal ravitaillés et fatigués ils ont souffert sur le retour des routes de l'Alsace, mais grâce aux Alsaciens qui battaient la campagne, ils ont pu avoir quelquefois de quoi boire et manger par les habitants qui leur donnaient volontiers. N'empêche que Chrétien est rentré très amaigri, en os recouverts de peau, comme disait maman. Ils furent parqués dans les usines Citroën, alias Mathis, de la Meinau où les Alsaciens ont été sortis des rangs pour se faire dire par les officiers allemands qu'ils étaient libres et que pour eux la guerre était terminée et en ajoutant avec suffisance, qu'au cas où ils auraient encore besoin d'eux, l'Allemagne serait en voie de perdre la guerre. Je suis sûr que cette éventualité avait à peine effleuré la pensée de ces Allemands, grisés par leur victoire sur la France, mais c'est malheureusement devenu une dure réalité pour ces futurs malgré-nous alsaciens. Car la monstruosité s'est produite, à savoir que des citoyens français ayant combattu contre l'Allemagne, soient récupérés par cette Allemagne qui avait le couteau sur la gorge, pour en faire des combattants contre la France, en flagrante contradiction avec les conditions de l'armistice, une énormité aussi eu égard aux droits des gens.

Mon beau-frère Willy a également passé de mauvais moments. Mobilisé six semaines après les autres, il a été fait prisonnier dans le Nord pour se retrouver en Prusse orientale, dans une région assez pauvre où l'on ne trouvait plus que des concombres à manger. Au début, quand les gens lui en offraient, il ne savait trop quoi en faire. Finalement il en a mangé comme tout le monde, ce qui, au moins, calmait la faim, même dégustés crus, et lui permettait de rentrer indemne à la maison, mais maigre comme un clou.

Nazification au village

Avant le retour des démobilisés alsaciens à Weislingen et dans la région, les Allemands occupèrent sans coup férir la région. Dans le sillon de l'armée d'occupation de peu de densité d'ailleurs, arrivait la gent nazie en rejoignant sur place leurs sympathisants de longue date qui relevaient triomphalement leurs têtes et se révélèrent à la population, formant des minorités déjà bien organisées par l'école du nazisme. A notre grande stupéfaction, mon ancien instituteur Schweickhardt était du nombre et avait joué un grand rôle, à partir de sa planque d'instituteur du petit village de Weislingen. Quand je pense qu'il exigeait de ses élèves le parler français pendant les récréations, il m'était difficile d'y croire. Sous le couvert du bon instituteur français, il travaillait pour les Allemands et préparait en Alsace le terrain à l'hitlérisme... Ce devait être un organisateur de grand style, disposant depuis bien avant 1938 de moyens sophistiqués de transmission de renseignements. Maintenant on s'expliquait mieux sa grosse voiture avec laquelle il s'est rendu souvent en Suisse et à Strasbourg. Il était question d'un club *Erwin* où je suppose qu'il a rencontré des Allemands et des autonomistes alsaciens. Le château de Hunebourg, situé entre La Petite Pierre et Neuwiller, devait avoir joué un certain rôle, où l'on situait des réunions clandestines entre sympathisants allemands. Ce n'est pas pour rien que le rôle important qu'il devait avoir joué fut récompensé par sa promotion d'adjoint au grand Gauleiter Wagner, représentant Hitler en Alsace, qui avait pour mission de noyauter l'Alsace à partir de son quartier général de Strasbourg. Autant le dire tout de suite, l'instituteur Schweickhardt, adjoint au Gauleiter Wagner, a fini noyé dans le Rhin lors de sa fuite devant les armées de Leclerc entre Strasbourg et la Suisse où il aurait voulu se réfugier. Sa femme, au moins aussi nazie que lui, a perdu une ou les deux jambes à la suite du mitraillage, par un avion allié, de la voiture dans laquelle elle se trouvait, ensemble

avec des nazis en uniforme, entre Strasbourg et Bâle. Ces faits et celui que le Gauleiter Wagner ait été fusillé, ne peuvent pas ressusciter notre jeunesse alsacienne assassinée...

De ce qui s'était préparé dans les coulisses par cette "cinquième colonne", nous en voyions maintenant les résultats. Un certain X... de Weislingen a revêtu sa chemise noire et s'est révélé comme le chef des *Jungbauern* en chemises brunes, auxquels, pour les gagner à la cause de Hitler, on avait fait miroiter la chance qu'ils auraient, en cas de victoire du national-socialisme, de se voir placés en tête de grandes fermes, étant sous-entendu que les petits paysans, notamment ceux qui étaient plus ou moins réfractaires aux idées de Hitler, iraient coloniser les pays conquis. Quoique s'agissant d'une faible minorité, peu suivie en Alsace tant que nous étions Français, maintenant ils pouvaient ouvrir leurs grandes gueules et agir en dictateurs. Ces cellules minoritaires préparaient la voie et jetaient la base de ce développement, toujours le même là où une dictature veut s'installer, en usant de moyens d'intimidation et de coercition dont Hitler avait une maîtrise quasi irrésistible.

Comme en Alsace Bossue un de ces fers de lance de Hitler passait par les *Jungbauern*, à Strasbourg sa mainmise sur la population passait par les soi-disant autonomistes, qui, sous ce couvert, avaient réclamé à l'administration française l'autonomie de l'Alsace, mais qui, en réalité, militaient pour le Führer et oublièrent, une fois l'Alsace annexée, de la lui demander par rapport au Reich. Ils se couchèrent et se contentèrent de jouir des avantages qu'ils obtenaient en tant que nazis, par les nazis, qui les coiffèrent. Ainsi s'établissait une hiérarchie qui culminait dans les dignitaires allemands du parti, envoyés en Alsace, à commencer par le Gauleiter Wagner et son état-major, l'*Oberbürgermeister* Dr Ernst etc., servis par les autonomistes, promus néanmoins à de hauts rangs dans la hiérarchie nazie. N'étaient pas oubliés ceux qui se déclaraient ouvertement et ostensiblement pour Hitler. Parmi ces derniers beaucoup saisissaient l'opportunité de faire carrière sur le dos des autres.

C'est dans ce milieu qu'Emile devait évoluer sans trop se compromettre et je vous assure, la partie était difficile à jouer et aurait été perdue si la victoire des Alliés n'était pas intervenue à temps.

Encore quatre longues années à vivre dangereusement...

C'est sans doute Emile qui avait la partie la plus difficile à jouer. Fonctionnaire, coiffé par un état-major d'agents municipaux nazis, en mission spéciale en Alsace pour nous coloniser et surtout nous convertir au nazisme, il fallait encore se méfier d'anciens collègues. Avec le temps on arrivait à se reconnaître et à connaître les suspects. Mais il y avait des surprises du genre de celle que j'ai eue à Weislingen avec mon ancien instituteur Schweickhardt. Dans la maison même où nous habitons nous étions heureusement tous du même bord, à part un monsieur S..., originaire de Kehl, mais qui a toujours vécu à Strasbourg. C'était un Allemand convaincu, mais je ne pense pas qu'il nous ait fait du tort, tout en connaissant nos intimes convictions qui, sans que nous les affichions, transparaisaient. Lorsque je travaillais dans mon jardin, derrière la maison, souvent il est venu m'annoncer les dernières nouvelles avec encore et toujours des victoires où il mettait en bonne place les *Bruttoregistertonnen* envoyés au fond des mers (volume des bateaux anglais et américains) par les sous-marins allemands. Ce sont les *Bruttoregistertonnen* qui l'impressionnaient le plus et leur gros chiffre le rassurait sur la victoire allemande. Je ne sais plus si nous avons bien fait, avec les autres habitants de la maison, de le considérer comme un naïf, pas dangereux, mais quelquefois, lorsque plus tard nous étions tous réunis à la cave chaque fois que les lourds avions alliés nous survolaient pour déposer leurs bombes en Allemagne, nous lui demandions ce qu'il en pensait. Tout en essayant de minimiser ces bombardements massifs, il était clair qu'il savait parfaitement notre opinion là-dessus. Sa conviction nous semblait respectable, tant qu'il ne succomberait pas à jouer au nazi, ce qu'il n'a jamais fait.

Certificats d'aryanité et généalogie

Savez-vous que pour conserver sa place de fonctionnaire il fallait apporter la preuve de son ascendance aryenne, c'est-à-dire que ni le mari ni son épouse ne devaient descendre de juifs ou de tziganes ? En 1941 donc, en réponse à un questionnaire officiel, il fallut apporter la preuve sous forme d'extraits de naissance, de mariage, de baptême quelquefois de nos ascendants, moi pour ma famille et Emile pour la sienne. Pour les documents du côté de ma grand-mère, nous avons dû nous rendre à Waldhambach, Ratzwiller et Butten, ce qui faisait avec le retour à Weislingen, une belle trotte à pied. Pour les documents concernant les Klein, nous les trouvâmes tous à Weislingen. Pour la branche des Klein nous avons pu, sans grande peine, monter plus haut dans l'ascendance. En effet, un Schneider, originaire de Weislingen, dont le frère a épousé une sœur à mon père - ma tante de Pittsburgh - a fait des recherches

généalogiques très poussées concernant les Schneider, d'où il ressort que les Klein et les Schneider étaient déjà alliés par un mariage en 1660, consommé à Schalkendorf par notre ancêtre Hans Klein. Un de ses petits-fils, Hans Jorg Klein, né le 27/3/1707 à Schalkendorf, s'est marié à Uhrwiller avec une Anna Lang[in], originaire d'Engwiller. A partir de 1740 il fut instituteur à Bettwiller et plus tard à Adamswiller. Ses descendants sont venus de Hambach (=Waldhambach) à Weislingen. C'est ce qui est confirmé par le petit fascicule "*Heimatgeschichte der Gemeinde Weislingen*" de Jean-Jacques Schneider.

En ce qui concerne les Muntzer et les Russi, nous trouvâmes tous les documents à Lingolsheim jusqu'à 1850. Nous n'avions pas poussé plus loin nos investigations, quoique certains mystères sur l'origine des familles d'Emile nous intriguaient et que la transmission orale, peu développée dans sa famille, n'avait pas révélés. Depuis nous avons relevé dans la petite histoire de Lingolsheim un Muntzer Paul qui, en 1806, faisait partie du conseil municipal. La grande histoire parle d'un Muntzer Thomas qui, à la tête des paysans, a conduit les soulèvements du 16e siècle. Il est célèbre pour son opposition à Martin Luther, notamment sur le sacrement du baptême. Il a été capturé à Mulhausen (Allemagne) à la tête des paysans révoltés et décapité en 1525. Emile espère que la filiation des Muntzer ne remonte pas jusqu'à lui. Tout ce qu'il sait sur son grand-père paternel - qu'il n'a d'ailleurs pas connu - est qu'il s'est engagé dans l'armée sous Napoléon III à la place d'un parent qui s'est libéré ainsi du service militaire, moyennant une certaine somme d'argent. Il devait être rentré avant 1870 pour se marier et pour construire la maison de Lingolsheim où il exerçait le métier de tailleur. De ses quatre enfants, le père d'Emile, en fils unique parmi trois sœurs, a continué le métier comme maître-tailleur.

Emile ne connaissait pas sa grand-mère maternelle, mais se souvient bien de son grand-père Russi Jacques, né en 1851 et mort autour de 1922 comme maire de Lingolsheim. Nous n'avions pas de difficultés à nous procurer les papiers nécessaires à Lingolsheim même où les ascendants des Russi vivaient depuis longtemps déjà. En effet, bien plus tard nous trouvâmes dans les vieux papiers de famille - très rares d'ailleurs - un document datant de 1762, duquel il ressort qu'un Russi Joseph, né en 1737, sollicitait du pasteur de Dinsheim, près de Heiligenberg, un certificat de bonne vie et de mœurs, en vue de se marier à Lingolsheim avec une fille dont la mère s'appelait Anna Maria Meyer[in]. Il lui fut certifié qu'il était un jeune homme tranquille, fréquentant le culte et participant à la sainte Cène et n'ayant pas, par ailleurs, une liaison qui aurait pu empêcher ce mariage. C'est marraine Marguerite qui couve jalousement ce document.

En 1870, le grand-père d'Emile, à l'âge de 19 ans donc, lors de l'annexion de l'Alsace par les Allemands, a préféré s'expatrier et vivait à Paris où il se perfectionnait dans son métier de la vannerie. Il a pu rejoindre Lingolsheim en 1880 seulement où il s'est marié avec Caroline Riehm, décédée très jeune.

Emile se souvient des nombreuses récoltes de houblon de son grand-père qui, dans la grange et la cour, réunissaient une trentaine de personnes occupées à grapper le houblon, dans des paniers fabriqués par son grand-père dont c'était le métier, appris et perfectionné à Paris. Dans son installation de séchage de houblon, Emile a assisté activement à l'entretien du feu du four de séchage et au remplissage des gros sacs, tout pénétré de l'odeur forte du houblon torréfié, encore chaud. Il a souvent assisté à la fabrication de toutes sortes de paniers et autres objets de vannerie et son plaisir consistait à se faufiler entre les tiges de saules et de roseaux exotiques stockés, assemblés en gerbes liées, au premier étage des écuries.

Mais je m'aperçois que j'ai fait un long détour et que je vous raconte, par procuration, quelques souvenirs de mon mari qu'il m'a confiés dans la foulée des miens et je pense qu'il est temps de rentrer dans la chronologie des faits qui se sont déroulés pendant les quatre années de guerre 1940/1944.

Et la guerre toujours, qui fait rage

Tout aurait pu être supportable s'il n'y avait pas cette angoisse de guerre qui n'en finissait pas et qui allait en augmentant avec les bombardements toujours plus intensifs des villes allemandes, ce qui rendait les Allemands de notre entourage de plus en plus nerveux et soupçonneux.

En 1941, chez ma sœur, il y eut un heureux événement. Le 1er juin un petit Rodolphe est venu au monde et je suis devenue sa marraine. Mais du fait de la grande distance qui séparait nos habitations respectives - ma sœur habitait Hoenheim, une rue latérale de la route de Brumath - on ne se voyait pas souvent. A la communication par tramway déjà incommode, s'ajoutait une trotte à pied d'au moins un quart d'heure pour rejoindre Lina. Elle-même venait courageusement à pied quelquefois nous voir à Neudorf, en poussant la voiture d'enfant. Beaucoup par manque du téléphone, aujourd'hui si évident, chacun vivait dans son petit coin et c'est seulement aux grandes occasions qu'on se voyait. Après que Willy, son mari cheminot, a été muté à Mannheim, Lina préférait choisir Weislingen comme lieu de séjour.

En 1942, grand souci pour nous : Paul est tombé malade avec la diphtérie. Pendant un certain temps déjà, dès que je sortais avec Paul, il faisait de la température. Si nous restions à la maison, tout semblait bien aller. Le médecin consulté me conseillait de bien surveiller sa gorge. Je devais lui signaler la moindre anomalie et un jour je lui trouve une couche blanchâtre qui tapissait sa gorge. Le médecin a fait un prélèvement qui confirmait la diphtérie. Il lui a administré le sérum, en général efficace, mais Paul devait garder le lit pendant six semaines. Aujourd'hui, avec les vaccinations bien au point, le danger a beaucoup diminué et on n'entend même plus parler de cette terrible maladie enfantine. Pour éviter toute contagion le Service d'Hygiène averti (obligatoirement) est venu désinfecter la chambre... Comme par la suite les amygdales de Paul restaient sensibles, il fallait les faire enlever. C'est avec une certaine appréhension que je l'ai fait admettre à la clinique Ste-Odile, lui qui depuis six semaines n'avait aucun contact avec d'autres enfants. Rentré à la maison après trois jours d'hôpital, il ne me permettait plus, au début, que je le laisse seul, tellement il avait été traumatisé par cette espèce d'abandon de trois nuits de clinique où je ne pouvais être près de lui. A quatre ans un enfant doit ressentir cela douloureusement.

En novembre de la même année ma belle-mère a dû être hospitalisée pour une inflammation grave des yeux, une manifestation rhumatismale nous disait-on. Pendant ce temps nous séjournions à Lingolsheim, car mon beau-père non plus n'allait pas bien. Son cœur, depuis un certain temps déjà, lui posait des problèmes, aggravés par le stress de vivre cette guerre. Fortement déprimé nous devions l'hospitaliser également. Ma belle-mère étant de retour de la clinique, il nous disait, lors d'une visite à l'hôpital qu'à la fin de la semaine prochaine lui aussi pouvait rentrer. Or, par une prochaine nuit, lors d'une alerte aérienne qu'il passait dans les abris de l'hôpital, son cœur s'est arrêté alors qu'il jouait aux cartes avec d'autres malades. Il n'avait que soixante et un ans le jour de sa mort, le 7/12/1942. J'ai toujours eu un bon contact avec lui et comme il me rendait visite souvent, même sans se plaindre je savais qu'il n'allait pas bien, car il m'a toujours prié de porter sa serviette pour monter chez nous au troisième étage.

Comme vous voyez, des alertes de plus en plus fréquentes pour des avions anglais et américains qui nous survolaient, nous obligeaient à nous abriter dès que les sirènes hurlaient. Mais les gens ne prenaient pas cela assez au sérieux, jugeant impossible qu'ils allaient nous bombarder, nous, les Alsaciens. Moi, au contraire, je savais que les Américains n'allaient pas se gêner pour bombarder là où des objectifs militaires étaient en jeu. Or, sans le savoir, nous habitions tout près d'un atelier qui fabriquait des blindages pour sous-marins. Mais cela nous ne l'apprenions qu'après un deuxième bombardement de cette région de Neudorf, qui nous touchait de très près. J'en parlerai un peu plus tard.

La guerre devenait de plus en plus dure et les situations pour beaucoup de personnes atroces. Souvent à la suite de dénonciations et pour des actes d'opposition au nazisme, beaucoup de personnes ont été internées au camp de Schirmeck, si ce n'est au camp d'extermination du Struthof comme c'était l'usage de l'autre côté du Rhin, notamment pour les juifs. Ainsi un certain nombre de réfractaires alsaciens dont des jeunes comme le frère de notre copropriétaire, mademoiselle Adam, ont été fusillés. Il fallait bien réfléchir avant d'agir parce que souvent des familles entières avaient à pâtir de la désobéissance aux ordres des nazis. Comme toujours, dans ces circonstances, il y a des profiteurs qui généralement sont des collaborateurs, à qui il n'arrivait rien et qui ne manquaient aussi de rien...

Partout où c'était possible on aménageait des abris antiaériens, notamment dans les caves des immeubles. Les soupiraux, par des briques posées en quinconce, étaient murés pour éviter l'accès direct de l'onde de choc des explosions des bombes. Pour ce qui concerne notre cave à Strasbourg, nous l'avions intérieurement bien aménagée, surtout pour les enfants Marlène et Paul. Leurs deux berceaux les attendaient dans un angle de notre abri, car c'est souvent la nuit que les sirènes nous arrachaient du sommeil. Je me souviens de nuits où nous avons dû y rester plus de six heures d'affilée en sorte que moi qui ne buvais jamais de l'alcool, j'y avais droit, car en remontant de la cave nous étions glacés. Dans notre petite communauté de "cavistes", il y avait le chocolatier M. Muller, locataire du parterre. Malgré le rationnement sévère il trouvait moyen de nous offrir des blocs de chocolat et de glisser des bonbons aux enfants.

En vue de consolider notre abri, papa a fait amener de la terre pour endiguer les murs de la cave au droit de notre abri et je crois, comme vous allez le voir par la suite, que ce n'était pas inutile. Quand je repense à ces événements vécus, je me souviens que notre moral n'était pas trop mauvais. Après que les armées allemandes avaient été stoppées par les Russes à Stalingrad et après les revers de Rommel en Afrique, notre confiance en la victoire des Alliés s'affermissait. Nous étions toujours bien informés en écoutant "Ici Londres", mais nous avions des raisons de nous méfier depuis que notre *Blockleiter*, par sa visite à l'improviste, voulait nous confondre. En lui ouvrant la porte il m'a écartée d'un geste de la main en

se dirigeant directement sur notre poste de radio, en disant mielleusement : "Tiens, vous avez le même poste que moi, c'est bien comme cela qu'on l'allume" et le geste a suivi la parole. J'aurais pu l'étrangler à ce moment. Mais il fallait jouer le jeu et répondre poliment. Pour qui se prenait-il donc ce type ? Nous savions bien ce qu'il fallait faire pour ne pas tomber dans le panneau de ces grossières ruses. Ainsi chaque soir, après avoir écouté Londres, nous branchions sur un poste allemand. Les nazis devenaient de plus en plus méchants, maintenant que leur période de gloire avait pris fin. Les bombardements qu'ils avaient fait subir aux Londoniens leur étaient rendus sans pitié. Comme avec l'aide des Américains les fronts se multipliaient, les Alsaciens en subissaient le contrecoup. Nos jeunes étaient pressés dans la *Hitlerjugend* et comme suite dans l'armée allemande. Mais nous étions encore loin du pire...

Bombardements alliés sur Strasbourg

Au printemps 1943 nous avons pu nous rendre compte par nous-même de ce qu'était un bombardement. J'avais mon jour de lessive. J'avais installé Paul dans son lit avec des jouets et des livres. Il avait l'ordre d'y rester jusqu'à ce que maman remonte de la cave où il savait que je me trouvais en train de laver. Tout d'un coup les sirènes se mettent à hurler et moi de remonter en vitesse chercher Paul avec la petite valise toujours prête, contenant les papiers, etc. En passant madame Muller m'a interpellée pour avoir mon opinion et je lui disais mon impression que voilà des avions qui volent lourdement, ayant l'air d'aller et de revenir, volant apparemment à basse altitude et que j'avais peur. Car c'était un bruit inhabituel, très fort. Avec Paul auprès de moi à la buanderie, nous attendions les événements. Cela n'a pas traîné et madame Muller se trouvait juste au-dessus de moi à sa fenêtre de la cuisine ; en nous causant, je lui exprimais mes craintes et presque aussitôt nous entendîmes une forte explosion très différente de celles, continues, des tirs de la D.C.A., donnant à penser qu'un avion avait été abattu. Or c'étaient les bombes qui commencèrent à tomber, juste de l'autre côté de la voie ferrée pas loin de chez nous, heureusement sans toutes exploser. Par contre celles qui tombèrent sur la route du Polygone, à environ un km à vol d'oiseau de notre maison, tout en causant d'importants dégâts, ont tué dans les 275 personnes, dont beaucoup d'enfants, car c'était vers midi et dès le hurlement des sirènes le personnel enseignant avait dépêché les enfants chez eux. Ainsi le public et les enfants trop peu méfiants se trouvaient dans la rue lorsque les bombes s'abattaient sur eux. J'ai eu connaissance d'un cas où trois de ces enfants d'une même famille avaient ainsi été tués, réfugiés qu'ils étaient sous une cage d'escalier. Yvonne Humann se trouvait sur son balcon lorsqu'elle a vu tomber les premières bombes sur le chemin de fer vis-à-vis. Je l'ai vue arriver précipitamment à la cave, Marlène coincée sous son bras, catastrophée, avec seulement une chaussure aux pieds... A partir de là les gens prenaient les alertes plus au sérieux et comme on ne comprenait pas le sens de cette attaque, où apparemment aucun objectif militaire n'était en jeu, on se l'expliquait après coup par la nécessité où se trouvaient les avions alliés d'avoir à se délester n'importe comment, attaqués qu'ils étaient par la chasse allemande... et voilà le résultat. Moi je me méfiais toujours et j'avais raison, sans savoir encore que tout près de chez nous se trouvait une relative petite usine qui, sans qu'on aurait pu s'en douter de l'extérieur, fabriquait des blindages pour sous-marins.

Au printemps 1944 papa continuait à fortifier notre maison par une digue de terre le long des murs extérieurs de notre abri pour une cave trop peu enterrée, lorsque les sirènes se mirent à hurler. Lui-même, sur le point de se rendre au bureau à partir de son laboratoire, à environ un km de notre maison, a fait demi-tour, préférant être avec sa famille en rentrant à la maison où il trouva le jeune homme avec sa voiture à cheval qu'il avait chargé de compléter avec de la terre la digue autour de notre maison. Il l'a forcé à nous rejoindre à la cave et à laisser là le cheval et la voiture qu'il ne voulait pas quitter. Après avoir, selon les recommandations, ouvert les fenêtres de l'appartement et claqué les portes sans les fermer à clé dans le but de limiter les dégâts, j'étais depuis un certain temps déjà à la cave en compagnie des autres locataires, quand mon mari et le jeune homme sont arrivés. Nous entendîmes les avions se rapprocher et l'enfer se déclençait. Un chapelet de bombes est tombé autour de notre maison, dont la plus proche a irrémédiablement endommagé la maison voisine en rasant complètement la maison suivante où une femme qui se tenait dans la cage d'escalier a été tuée. Nous, dans notre abri, avions l'impression, que la nôtre aussi allait s'écrouler. Nous avons vu entrer par les lucarnes, malgré les chicanes en quinconce, ainsi que par les fentes de la porte, une poussière sous pression et nous avions tous l'impression que les murs se penchaient vers nous.



Bombardements de Neudorf

L'alerte passée, dans ce lugubre silence qui suivait, nous trouvâmes, en travers de la porte de la cave vers la cour, le cognassier de madame Mopfenstein, nos voisins lointains et beaux-parents de notre cousin North Robert. Mais une chose miraculeuse s'était produite. Après avoir dégagé le cognassier en nous frayant un accès à la cour, nous trouvâmes le cheval et la voiture indemnes et le cheval, à peine énervé, attendait son conducteur et, autre miracle, notre maison debout. Une autre bombe est tombée dans un stock de futaille dont un voisin faisait le commerce. D'après un témoin oculaire qui a vu fuser tous ces fûts en l'air, le spectacle fut hallucinant. Mais l'usine visée a pu continuer son travail...

Lorsqu'anxieusement nous montions dans nos appartements en marchant sur les débris de verre et de pierraille de la cage d'escalier, nous trouvâmes nos portes d'entrée ouvertes par le souffle de l'explosion. Partout étaient répandus les gravats et c'est notre chambre à coucher qui avait le plus souffert. Les vitres défoncées laissaient flotter les doubles rideaux déchirés, lavés et repassés juste la veille, comme des drapeaux après une bataille, et nos lits étaient recouverts d'une couche d'environ 10 cm de débris de verre et de pierraille. Du lit de Paul nous retirions de gros moellons qui ne lui auraient laissé aucune chance de survie s'il y avait couché... C'était trop sérieux pour que nous laissions Paul vivre auprès de nous et nous l'avions confié à nos parents et à Lina qui se trouvait déjà à Weislingen avec ses enfants.

Lorsqu'après une petite heure j'ai vu deux huiles en uniformes jaunes discuter et se promener autour de notre maison, je reconnaissais dans l'une mon ancien instituteur Schweickhardt, l'adjoint du Gauleiter. Je suis descendue lui causer et c'est là que j'ai appris que nous devons abandonner notre maison jusqu'à ce que d'autres bombes, n'ayant pas explosé et se trouvant tout près, soient enlevées. Nous nous sommes rendus à Lingolsheim pendant ce temps.

C'était au printemps 1944, quelques mois avant le débarquement de Normandie. Schweickhardt ne savait pas encore qu'il n'avait plus longtemps à vivre...

Durs moments jusqu'à la Libération

Emile à Munich

Après avoir subi un endoctrinement politique prolongé et intensif à Carspach, dans le Haut-Rhin, en compagnie d'autres Alsaciens de l'administration publique, Emile devait faire la connaissance de gens de l'autre côté du Rhin qui, plus encore que nous, avaient des raisons d'avoir peur des bombardements. On l'a délégué à Munich auprès du laboratoire municipal, en vue de s'inspirer de ce qui se faisait là-bas. Peu avant, Munich avait subi son premier bombardement. Il y trouva des gens peu communicatifs, préférant parler de choses anodines plutôt que de politique et de guerre. Son accompagnateur, dans les visites des chantiers en cours, ne devait déjà plus appartenir à cette race de triomphateurs et les soucis du pain quotidien semblaient le préoccuper plus que la poursuite de la victoire finale allemande. Lorsqu'un jour mon mari a sorti de sa poche, pour son casse-croûte, un pain-beurre contenant en sandwich du lard que maman lui avait préparé pour le voyage, son compagnon ne pouvait pas cacher son envie. En partageant avec lui il le vit manger un petit bout et envelopper soigneusement le reste, pour sa femme, disait-il... Sur la question de mon mari pourquoi à Munich il n'y eut pas de rue consacrée à l'écrivain favori de ma mère, Ludwig Ganghofer, pourtant célèbre et munichois, il répondit évasivement. Sans doute cet auteur figurait-il parmi ceux que les nazis avaient censurés pour leur tolérance qui transparaissait de leurs écrits vis-à-vis des juifs...

Au laboratoire, surtout spécialisé dans l'asphalte coulé pour lequel la ville de Munich possédait toutes les installations pour exécuter les travaux en propre régie - travaux que la Ville de Strasbourg confiait à des entreprises spécialisées - on ne pouvait pas beaucoup lui apprendre sur les émulsions et les enrobés bitumineux pour lesquels la Ville de Strasbourg, par contre, avait les installations. Néanmoins, dans la célèbre bibliothèque technique de la Ville de Munich il trouva une abondante documentation sur ce qui l'intéressait le plus : les enrobés et les émulsions bitumineuses. Il y allait presque tous les jours. Il fallait se documenter sur les possibilités de remplacer les émulsions de bitume par des émulsions de goudron, matière première abondante de l'Allemagne en guerre, alors que le bitume, issu du pétrole brut, devenait de plus en plus rare. Je devais donc m'attendre à avoir à enlever à l'avenir des taches de goudron, beaucoup plus coriaces, plutôt que celles de bitume dont j'avais déjà l'habitude. Attente confirmée, que je cherchais à corriger par des blouses de travail très longues qui donnaient à mon mari un aspect de moine pour lequel on le taquinait souvent.

Il avait eu la chance que pendant son séjour à Munich il n'y eut pas de bombardement. Après le "ouf" de soulagement de la rentrée, mon mari s'est oublié dans son travail et, il faut le dire, il avait, dans ses travaux de laboratoire, un meilleur soutien par les Allemands que plus tard par l'administration municipale. Ce qui l'embêtait était l'attitude pro-nazie de son chef de chantier qui allait jusqu'à défendre au garçon de laboratoire de mon mari de porter le béret basque. Lorsque celui-ci s'en servait pour garnir la selle de sa bicyclette, il n'avait de cesse que là aussi il fût enlevé. Je cite cette anecdote pour bien montrer les limites étroites dans lesquelles on pouvait agir. Lorsqu'après la guerre mon mari fut cité devant le tribunal de dénazification, comme témoin à charge contre son ancien chef de chantier qui avait aggravé son cas en fuyant en Allemagne au dernier moment, transportant des Allemands qui avaient vraiment besoin de fuir, il a raconté l'histoire du béret et pas plus.

Malgré la guerre, les naissances continuaient et le 9/6/43 Rodolphe a eu une petite sœur. La joie fut grande chez mes parents : après les deux petits-fils, la fille désirée. Pendant la durée de l'hospitalisation de la maman, j'avais le petit Rodolphe à garder. Quel phénomène ! Il avait pris des habitudes de manger - ou de ne pas manger - à vous pousser au désespoir. J'avais observé ce phénomène lors de repas antérieurs pris ensemble à Weisingen. Lina avait beau le forcer, il rendait ce qu'il était contraint de manger. Je conseillais à ma sœur de faire manger le gosse seul à la cuisine pour éviter les discussions à table. Il a mis longtemps encore avant de prendre plaisir aux repas. Par contre Christiane et Paul n'ont jamais posé de tels problèmes...

Des ersatz faits maison

Si déjà les enfants nous posaient des problèmes de santé - peut-être les mêmes que nous aurions eus en période de paix - les choses nécessaires à la vie, en devenant de plus en plus rares, nous obligeaient à chercher des solutions dans tous les sens. Il y eut d'abord le manque chronique de matières grasses sous toutes leurs formes. Pour le beurre le problème était en partie résolu du fait que j'avais un mari non-

fumeur et ses tickets de tabac s'échangeaient facilement contre du beurre - si on y mettait en plus le prix ou simplement contre des tickets de beurre. Mais le beurre sur tickets sentait le poisson, un ersatz encore naturel, qui ne valait évidemment pas le beurre de la campagne. Quant aux huiles sur tickets, ce devaient être de savants mélanges infects dont les attributions n'étaient même pas suffisantes. Nous avons étudié toutes les possibilités de nous procurer de la bonne huile, au moins naturelle et de source connue. Dans la documentation technique de mon mari nous trouvions l'huile du fruit des hêtres, les faînes, citées comme matière première pour une bonne huile de table. Peu réguliers dans la production de leurs faînes, les forêts de hêtres n'avaient peut-être pas été jugées suffisantes pour baser dessus une production industrielle, mais en temps de guerre et de disette ? Le hasard voulait que les faînes en cette année 1943 fussent abondantes et mes parents les ont ratissées dans les bois et des sacs entiers nous parvenaient à Strasbourg avec des faînes triées, lavées et séchées. Mais encore fallait-il avoir l'outil adéquat pour en extraire l'huile. C'est là que je me suis aperçue qu'un laboratoire goudron-bitume pouvait encore servir à autre chose que de produire des vêtements tachés. En effet, son contremaître Stutzmann, qui se souvenait encore que ses parents, pendant la guerre de 1914/18, avaient déjà pressé des graines à domicile dans une espèce de moulin à viande modifié, a réussi à fabriquer ce presseur qui, quoiqu'à débit faible, à force d'heures supplémentaires, nous permettait de gagner une huile claire, excellente et pas trop grasse. Dans les lectures de mon mari à ce sujet il était bien question d'un élément nuisible pour l'homme contenu dans l'enveloppe des faînes, mais du fait probablement que nous pressions l'huile à froid, ce poison n'a jamais incommodé personne, ni nous-mêmes ni les autres qui nous imitaient. Elle avait un léger goût de noisette. Voilà pour l'alimentation en graisses.

En ce qui concerne les produits de lessive, c'était encore pire. Ils étaient sodés à tel point que le linge n'y résistait pas et se déchirait facilement après plusieurs lavages. Or comme les savons sont également à base de matières grasses, il fallait apprendre à faire soi-même son savon et, en prospectant dans cette direction, nous avons trouvé là une solution très valable à ce problème. Mon mari avait besoin pour la fabrication des émulsions bitumineuses de "savons" qui sont des combinaisons d'acides gras avec de la soude. Parmi les acides gras il utilisait l'oléine présente dans tous les savons, du moins en temps de paix. Par le grossiste qui la vendait à la ville de Strasbourg, il en a eu, un peu par les méthodes du marché noir. Comme la soude n'était pas un produit contingenté, nous voilà en mesure de fabriquer un excellent savon qui a préservé notre linge. Les morceaux de savon sur tickets étaient lourds comme des pierres, prolongés par des remplissages impropres à nettoyer et qui d'ailleurs ne moussaient pas. Les graisses animales qui auraient pu servir à en faire n'étaient disponibles que dans leurs qualités malodorantes, qui transmettaient leurs mauvaises odeurs aux savons. La graisse de mouton que j'avais rapportée des Hautes-Pyrénées, évidemment, ne convenait pas non plus.

Incorporations de force

Enfin on se débrouillait et cela nous distrait des autres misères qui pointaient vers nous avec toujours plus d'acuité. Nous avons déjà un cousin dans la *Hitlerjugend* et par la suite dans l'armée : Ernest, blessé sur le champ de bataille de Vitebsk en Russie, est mort à l'hôpital militaire le 27/7/1944, à l'âge de 19 ans. C'était leur fils unique. En ce mois de juillet - et par la suite - beaucoup de garçons alsaciens ont été appelés dans la *Wehrmacht*, en commençant par ceux, comme notre cousin, qui n'avaient pas encore servi dans l'armée française. A ce moment encore les Allemands faisaient la différence, en incorporant seulement les jeunes qu'ils avaient pour ainsi dire conquis par l'annexion de l'Alsace. Mais cette retenue n'a pas duré. Pris à la gorge par l'invasion réussie de Normandie, les Allemands ordonnaient la mobilisation des Alsaciens, y compris la classe 1910, ceux-là même qu'ils avaient fait prisonniers en 1940, en les libérant pour mieux les opprimer. Mon frère Chrétien était du nombre. Ayant un peu prévu le coup, il s'était fait engager, depuis un certain temps déjà, par le Service des Eaux et Forêts, emploi qui théoriquement devait lui garantir l'exemption du service militaire, comme ce fut effectivement le cas pour les collabos nazis dans la même situation. Mais ce qui était reconnu pour ces nazis ne l'était pas pour ceux qu'on avait pressés dans l'uniforme brun, mais dont on connaissait leur intime conviction. Mobilisé et dressé pour la guerre en Allemagne, il essayait de faire partie du groupe sanitaire de l'armée, vu qu'il avait son diplôme d'infirmier volontaire. Mais son commandant lui disait non, parce que, précisait-il, il avait reçu de sa commune d'origine, donc de Weislingen, de mauvais certificats politiques le concernant. Il était, lui disait-il, tout juste bon pour être envoyé au front.

En juillet nous étions encore tous réunis à Weislingen pour rentrer le foin. Chrétien a trouvé moyen de renverser un chargement dans un passage difficile, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Pendant

que nous redressions la voiture et pendant son rechargement, il nous confiait son appréhension d'avoir à obéir à l'ordre de mobilisation. Il n'osait pas, nous disait-il, pour s'y soustraire, se servir de la cache qu'il s'était aménagée dans la grange, sous le foin. Il craignait trop pour ses parents. Voilà comment il avait procédé. Dans l'angle le plus reculé de la grange il avait pratiqué une ouverture accessible de l'écurie qui se trouvait en dessous. En sciant une planche du plafond de l'écurie, il en détachait un morceau, s'appuyant sur deux poutres en leurs axes, en sorte que du bas on ne pouvait pas voir que le plancher était truqué. A partir de l'écurie on pouvait donc soulever ce morceau de planche et se hisser dans le réduit. Cette ouverture donnait accès à une cache de deux mètres de long, de 90 cm de large et d'environ 1,40 de haut, délimitée dans le foin par des perches qui retenaient le foin bourré. Emile ne savait pas encore à ce moment là que ce réduit lui serait bientôt utile pour sa survie.

Au mois d'août, par cet acte de barbarie innommable, les anciens combattants français, dont les Alsaciens que les Allemands avaient libérés en 1940 en les renvoyant dans leurs foyers, leur disant que pour eux la guerre était finie, ont reçu l'ordre de combattre dans l'armée allemande contre ceux-là même qui, dans une même guerre, se battaient contre eux. Malheureusement mon frère fut du nombre. C'était horrible, mais ils étaient les maîtres - les maîtres chanteurs, dirais-je, qui faisaient payer les familles si l'appelé ne se présentait pas à l'armée. Mon frère devait se rendre à Coburg, en Prusse orientale ; en partant de Saverne un convoi d'appelés, les futurs malgré-nous, était formé.

En même temps mon mari a reçu un ordre de mission qui le convoquait à Berlin à l'organisation Todt, pour participer, in extremis, à élever des fortifications contre les Russes qui avançaient toujours. C'était manifestement trop tard et aussi inutile que la corvée des tranchées à Lingolsheim qui a presque coûté la vie à Marguerite. Papa a essayé de faire rapporter son ordre de mission. Pour cela il est allé voir l'*Oberbürgermeister*, le Dr Ernst, qui lui a opposé une fin de non-recevoir en lui disant qu'il avait eu assez de mal déjà pour réunir le nombre d'hommes demandés et Emile restera du nombre. J'ai voulu tenter ma chance auprès de l'adjoint du Gauleiter Schweickhardt, à son domicile privé. Il n'était pas présent, mais sa dame à qui j'ai soumis ma requête me disait : "Tu vois, Sophie, si l'on voulait ainsi libérer tout le monde, on n'aurait plus personne pour combattre." Je lui ai donné quand même mon lapin qu'elle a accepté volontiers et je savais maintenant que je devais être prête à tout et faire face. Emile, dans un dernier entretien qu'il avait avec son supérieur allemand Knoch, n'a pas pu réfréner une remarque qui faisait bondir ce nazi, car il y voyait une allusion comme quoi l'Allemagne était en train de perdre la guerre. Mais déjà ces messieurs mettaient de l'eau dans leur vin. Revenu au calme il lui disait : "*Das möchte ich nicht gehört haben*". (Je ferai comme si je n'avais pas entendu). Il espérait encore en l'arme secrète d'Hitler.

Entrée en clandestinité

Je me rendis d'abord à Weislingen où Paul se trouvait en permanence, en vue d'accompagner à Saverne mon frère mobilisé. Lina nous a accompagnés jusqu'à la gare de Tieffenbach et moi j'ai pris avec Chrétien le train pour Saverne. Combien à ce moment-là nous aurions souhaité un raid des Anglais ou des Américains pour désorganiser ce transport ! Hélas, rien ; pas un avion en vue, rien que ce train sinistre où personne ne souriait. Chaque wagon était gardé par un militaire, mitrailleuse à l'épaule. Je me souviens que l'un d'eux me disait : "Ne vous en faites pas, bientôt ils seront de retour." C'est là que j'ai vu mon frère pour la dernière fois... J'ai pris le train pour Strasbourg et là il fallait s'occuper du départ imminent de mon mari. Tout cela est dur à se souvenir, mais cela faisait partie de ma vie ; il faut donc en parler. Nous avons rendu visite à la famille de Lingolsheim pour leur dire au revoir et pour tout le monde mon mari se rendait à Berlin. Il fallait avoir confiance en sa bonne étoile et, comme vous le verrez, une bonne dose de chance nous était nécessaire. Nous voilà en route pour les adieux de Weislingen en fermant encore une fois portes et fenêtres en laissant le tout, emportant seulement le strict nécessaire. Nous ne reverrons plus notre appartement avant l'année suivante, au printemps.

Emile avait déjà pris des contacts pour disparaître dans la clandestinité. Je ne sais pas qui l'a aiguillé sur le pasteur Fricker. En tout cas le pasteur Fricker, qui apparaissait comme l'organisateur d'un réseau clandestin dans la région, l'a très bien accueilli et lui a donné une adresse d'un membre du réseau à Ingwiller. Il fut convenu qu'Emile prendrait ostensiblement son billet de départ à la gare de Tieffenbach, mais au lieu de descendre à Strasbourg pour le changement de train, il descendrait à Menchhoffen, pour retourner à Ingwiller, à l'adresse indiquée. Ce qui fut fait - non sans bien insister autour de nous qu'Emile partait pour Berlin. Il était effectivement attendu et conduit en voiture avec un autre clandestin au *Potaschplatz*, maison forestière assez isolée, où le garde-forestier Schwebel



leur indiquait leurs places dans le foin au-dessus des écuries, avec défense de ne se manifester d'aucune manière avant la nuit tombée. C'est seulement le soir, lorsqu'ils entendraient siffler la mélodie "*Alle Vögel sind schon da*" qu'ils pouvaient descendre et souper en famille. Pendant leur séjour dans le foin qui a duré trois semaines, deux autres garçons se sont joints à eux, un Letscher de Petersbach et un tout jeune, un malgré-nous, armé d'un fusil de guerre avec munitions. Ce devait être de trop pour M. Schwebel qui, en plein jour, revenant, affolé, avec sa moto, les a envoyés dans la forêt avec une vague indication d'un rocher où ils pourraient s'abriter. Il est question, leur disait-il, qu'on ferait des fouilles chez lui. Il leur promettait un ravitaillement régulier par son beau-frère Paul. En hâte ils plièrent bagage, en effaçant toutes traces, et s'enfoncèrent dans la forêt.



Au moins une fois par quinzaine, en tout trois fois je crois, j'allais de Weisingen au *Potaschplatz*, à bicyclette jusqu'à La Petite Pierre et de là à pied, avec un *rucksack* plein de pain et de lard pour compléter le ravitaillement et pour porter les messages du pasteur Fricker. Lorsque le pasteur s'est déplacé personnellement pour leur rendre visite il était même question de parachutage d'armes etc. Ils étaient donc assimilés à des F.F.I. Une fois j'étais accompagnée par l'instituteur de La Petite Pierre qui faisait également partie du réseau.

De mauvaises nouvelles

Un jour, à mon retour de La Petite Pierre, j'ai trouvé ma mère dans tous ses états. La nuit passée, me disait-elle, quelqu'un a frappé à la porte de sa chambre à coucher. Elle occupait avec Paul la grande chambre du haut lorsque des coups qui ébranlèrent la porte les ont réveillés. Paul a confirmé les dires de ma mère, mais ni Lina ni père qui couchaient en bas n'avaient entendu quelque chose. Ma mère qui pourtant n'était pas superstitieuse, fut persuadée qu'il était arrivé quelque chose de très grave, en pensant à Chrétien. Malheureusement cela s'est confirmé par la suite. A quelques jours de là, j'étais à la laiterie porter le lait. J'étais surprise de la manière dont les gens me regardaient. En arrivant chez nous j'aperçois M. Geffé, un ami de père, qui entrait dans notre cour et je me suis dépêchée, redoutant de mauvaises nouvelles. C'était malheureusement le cas. Ce que personne n'avait osé nous dire, M. Geffé est venu faire ce que le maire n'avait pas osé entreprendre, alors que tout le village était déjà au courant que Chrétien était mort dans la forêt de Moncourt, la forêt de Paroi, face aux Américains qui avançaient. Les manœuvres de derrière les paragraphes pour forcer mon frère de partir à la guerre sont une chose, mais le courage de se présenter devant la famille pour annoncer un meurtre presque prémédité est une autre chose. M. Geffé le disait au maire, qualifiant son comportement de honteux - et il est venu nous le dire. Cela faisait six semaines seulement qu'il était parti. Après un entraînement forcé à Coburg un convoi a été formé, direction Avricourt. Il n'était pas question de cantonnement. Ils ont été chargés sur des camions et dirigés directement sur le front. Des Alsaciens d'Avricourt qui ont suivi le devenir de ces hommes ont appris que parmi les morts laissés dans la forêt de Paroi il y avait trois Alsaciens, et ils se sont occupés de leur donner une sépulture au cimetière d'Avricourt, en vue d'un futur rapatriement. Ils nous ont écrit ainsi qu'aux parents des deux autres garçons originaires d'Oermingen. Il paraît qu'on les avait trouvés dans un trou d'obus, leurs casques troués de balles. "Mort le 19 septembre 1944, à Moncourt, Moselle" est écrit sur la note que finalement nous recevions de la mairie.

Pendant un autre séjour à La Petite Pierre, le 25 septembre, j'avais appris que Lingolsheim avait subi un fort bombardement et qu'il y eut beaucoup de morts et de dégâts. Emile en a eu de plus amples informations peu après lors d'une visite du pasteur Fricker accompagné de M. Schwebel, dans leur abri en forêt. Là, il a appris que sa sœur Marguerite avait été contrainte avec 20 collègues féminines du Ravitaillement de creuser des tranchées au sud de Lingolsheim. Ils ont été, en même temps que le village de Lingolsheim, attaqués par des avions et toutes ces femmes ont été enterrées vivantes. Heureusement qu'un soldat qui travaillait à côté de Marguerite, qui n'était pas blessé et peu enterré seulement, a pu la déterrer tout de suite, ainsi que la sœur du pasteur Fricker faisant partie de la même équipe. Il était temps.

Toutes les autres ont été tuées. Le pasteur Fricker savait encore que sa maison paternelle avait subi quelques dégâts...

Cette phase finale faisait des ravages et nous payions cher notre libération. Les nouvelles de Lingolsheim étaient mauvaises. L'école protestante et catholique, dans le voisinage immédiat de notre maison de Lingolsheim avait été complètement rasée. L'onde de choc de ces bombes a soufflé la toiture des nôtres et les fissures dans les murs démontraient que la maison elle-même n'avait pas été loin de l'effondrement. La maison où habitait tante Sophie se trouvant vis-à-vis des écoles rasées, de l'autre côté que la nôtre, a eu toutes les vitres soufflées mais est restée debout. C'est une maison à colombages. A côté, chez oncle Krencker, une bombe est tombée sur les écuries à chevaux en arrachant en même temps la moitié de la cuisine, et tuant les chevaux. Quoique oncle et tante se trouvèrent dans leur cuisine, ils s'en sont sortis indemnes. Plus loin, dans la rue des Juifs, il y eut beaucoup de morts et la famille Zink, moins leur fils absent à son travail, a été anéantie par une bombe arrivant directement dans leur cave. A 50 m de là, un parent lointain d'Emile et sa femme ont également trouvé la mort dans leur cave et le corps du mari a été trouvé dans le noyer de la cour, projeté sur une branche... Et cela n'en finissait pas. Il paraît que dans la rue du château, quand Alfred est rentré de son travail, il devait, pour pouvoir passer, porter sa bicyclette au-dessus de sa tête, tellement il y avait de l'encombrement par les débris. Ce jour-là Strasbourg a eu également son plus fort bombardement, avec beaucoup de morts. De tout cela on ne voit pour ainsi dire plus aujourd'hui qu'une rectification d'alignement par laquelle la propriété a cédé une partie de son jardin en échange de terrains communaux des écoles où, sous les grands tilleuls de la cour d'école, tante Sophie et ma belle-mère avaient coutume de travailler dans leur ombre.

A cette époque encore les nazis de Weislingen, ayant pu se réserver les meilleures places, continuaient à "combattre" chez eux pour, à leur façon, gagner la guerre pour l'Allemagne. Ils organisèrent des sorties d'hommes et de femmes pour creuser des tranchées comme à Lingolsheim. Les convocations nous sont parvenues, pour père et pour Lina. Selon moi père pouvait faire ce qu'il voulait, mais à Lina j'ai défendu d'y aller, vu l'âge et le nombre de ses enfants. J'étais sûre que réglementairement elle n'était pas concernée. Curieusement, moi-même je n'ai pas reçu de convocation. La jeunesse hitlérienne faisait du zèle en s'occupant de l'entretien des rues du village sous le commandement de leur grand chef nazi. Jamais les rues de Weislingen n'avaient été aussi propres...

Arrestations et fuite



La dernière fois que je suis allée en ravitaillement au *Potaschplatz*, le pasteur Fricker me pria de rendre visite au garde-forestier Litschky qui habitait au bord de la grand-route, mi-chemin entre Petersbach et La Petite Pierre. Je devais porter un message à M. Caspar, un employé de la ville de Strasbourg, que M. Litschky cachait dans son foin. Ce jour-là j'ai pris par Tieffenbach et, de Frohmuhl, je suis montée par le chemin qui longe l'étang de Donnenbach qui conduit directement à la maison Litschky. Au retour je me suis de nouveau arrêtée là pour emporter une lettre de M. Caspar, destinée à sa femme. Cela m'a mise en retard et, en traversant la Struth pour le retour - comme il faisait déjà sombre - je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de prendre le raccourci qui conduit à Weislingen à travers le village de Tieffenbach même, en évitant la maison du pasteur. Et bien m'en a pris, parce que ce soir-là le pasteur et sa femme avaient été arrêtés par la Gestapo et la maison était cernée. Une visite à cette heure aurait été suspecte et j'aurais pu être du nombre des déportés. Car le pasteur et sa femme, ainsi que le pasteur de Volksberg, ont été déportés et seulement l'avance des Alliés les a sauvés à temps. Une fois de plus la chance

m'avait - on pourrait dire nous avait - été favorable. Rentrée à la maison je ne me doutais encore de rien, mais à ma stupéfaction j'y trouvais la femme de M. Caspar pour laquelle j'avais cette lettre. Cette femme ne voulait pas comprendre que sa présence et son insistance à vouloir rendre visite à son mari, pouvait tout perdre. Là je devenais énergique et après lui avoir donné la lettre à lire, j'exigeais qu'elle la brûlât devant moi. Je l'ai hébergée une nuit et le lendemain matin à cinq heures je l'ai réveillée pour le premier train vers Strasbourg.

La nouvelle de l'arrestation des pasteurs s'est répandue. Pour cette raison et par suite du nettoyage de la forêt au-delà de Volksberg des nombreux prisonniers alliés qui s'y terraient, par les soldats de la *Panzerdivision Das Reich* en cantonnement à Weislingen, il ne pouvait plus être question pour M. Schwebel de protéger mon mari et ses compagnons. Les pasteurs et Mme Fricker pourraient craquer sous les tortures de la Gestapo. Il fallait déguerpir et chacun devait se débrouiller seul. C'était la mi-octobre et par une marche de nuit à travers la forêt M. Schwebel a accompagné Emile chez son collègue Litschky qui avait de la troupe allemande autour de lui en cantonnement. Emile était censé être un bûcheron et a été envoyé dans la forêt, à un endroit d'où il pouvait observer la maison forestière. Il devait attendre la nuit jusqu'à ce qu'un signal donné par le balancement d'une lampe à pétrole lui permette de rentrer. Emile avait eu son "jour le plus long". Cette nuit, par une de ces pluies fines et continues d'automne, il a pris la route vers Struth-Tieffenbach-Weislingen. Connaissant le terrain comme sa poche, il s'est arrangé pour contourner un peu Weislingen pour sortir de la forêt du *Heckenwald* sur la *Lampertsmatt*, le grand pré qui s'étend derrière la maison de mes parents. Il a longtemps attendu, trempé jusqu'aux os à la lisière du bois pour s'assurer qu'aucun poste militaire n'était à proximité. Le temps était des plus propices avec une visibilité zéro. Il connaissait quelques grands arbres isolés dans le pré et les cherchait à tâtons pour chaque fois s'arrêter un temps et écouter. Finalement, à environ 11h30 du soir il a pu gratter à la porte arrière et ma mère l'a entendu. Heureusement que les soldats stationnés à Weislingen - ce qui restait de la *Panzerdivision Das Reich* - n'avaient pas pris cantonnement dans notre maison parce que nous étions trois familles à cohabiter. Emile a dormi sur la *Kescht* de la cuisine, car les enfants ne devaient pas savoir qu'il se trouvait à la maison. Tôt le matin il a rejoint, par l'accès secret de l'écurie, le réduit que Chrétien avait aménagé pour son éventuel usage personnel. Jusqu'à maintenant tout avait marché aussi bien que possible. Le jour levé Emile a inspecté son réduit sombre dans tous les détails et a constaté que vers le côté cuisine filtrait un rai de lumière. A travers une fente dans le plâtre et le papier peint déchiré il avait une vue depuis le four de cuisine jusqu'à l'évier et pouvait ainsi observer un peu tout ce qui se passera à la cuisine. Ainsi le premier jour il voyait tout le monde, sans être vu. Il n'y avait que père, maman, Lina et moi qui savions où il se trouvait et nous étions aux environs de mi-octobre 1944.

La cachette

L'emploi du temps se stabilisait de la manière suivante : à midi je lui passais - la planche enlevée par Emile - son déjeuner dans un panier. Dès qu'il avait déjeuné - la planche remise en place - nous attendions le moment propice pour descendre le panier. Tard dans la soirée, quand les enfants étaient bien au lit et dormaient, Emile sortait de son réduit et faisait sa toilette à la cuisine. Après le souper il venait me rejoindre, mais dès 3 à 4 heures du matin il regagnait son réduit. Il a discuté avec mon père sur la manière de mieux assurer sa sécurité. Il fut convenu que nous hisserions un sac de blé dans le réduit qui serait son oreiller, mais surtout une masse telle que depuis l'écurie on ne puisse pas soulever la planche mobile, à moins que le sac soit enlevé. Ainsi papa se sentit mieux en sécurité et avait son oreiller. Mais il fallait trouver également un remède contre l'ennui. Or pour la lecture il fallait de la lumière et nous ne possédions pas assez de piles électriques pour cela. Là Emile avait la bonne idée d'utiliser la dynamo de la bicyclette de mon frère, en ce sens qu'il hissait toute la bicyclette, moins une roue, dans son réduit en la suspendant verticalement dans l'angle opposé à son oreiller de manière à pouvoir pédaler en position couchée. Il suffisait de placer la lampe à bicyclette derrière sa tête et le la relier par une rallonge à la dynamo et aussi longtemps qu'il pédalait il avait une lumière suffisante pour lire, la tête appuyée sur son cadenas de sac de blé. Les heures passaient mieux ainsi avec l'avantage de mouvements pédalants de culture physique. Car pendant plus de six semaines de quasi-immobilité journalière il n'a vu le soleil ni se lever, ni se coucher.

Un jour il observait Rodolphe, trois ans, qui s'affairait à la cuisine. Il avait trouvé les allumettes et l'une après l'autre il les flambait en les jetant dans le bac à bois. Emile était sur les charbons ardents, mais il ne pouvait pas intervenir et heureusement le feu n'a pas pris. Une autre fois il entend hurler Paul qui venait de tomber sur l'escalier d'entrée de la maison en se blessant assez sérieusement. Il avait une plaie ouverte à l'arcade sourcilière que Lina et moi essayâmes de soigner. Un infirmier de la Division "*Das Reich*" était témoin de la scène et nous a suivis à la cuisine avec sa trousse. Il apaisait notre fils en lui saupoudrant la plaie avec une poudre blanche, la même, disait-il, que nous mettons sur nos blessures de guerre. Ce sera une balafre encore assez bien cachée par les sourcils qu'il pourrait un jour exhiber, nous disait-il, comme s'il l'avait reçue dans un duel d'étudiants ("*Schmiss*", en allemand). En regardant bien on voit ce souvenir de guerre encore aujourd'hui.

La Libération : les combats se rapprochent

De tout cela Emile devait rester le témoin muet pendant que l'hiver approchait et les Américains aussi. Fin novembre ils arrivèrent à la Struth, de l'autre côté de la vallée de l'Eichel et nous commençons par être arrosés par leurs obus tandis que l'aviation aussi devenait active. C'est Waldhambach surtout qui était visé. Quand c'était notre tour un temps brumeux empêchait les avions de prendre l'air ; c'était notre chance.

Nous étions en train de cuire du pain et chaque fois que nous ouvrons la porte de la cuisine pour aller au four, nous entendions les obus siffler. Notre pensée allait aux villages voisins, notamment Waldhambach, qui recevaient ces obus. Cela a duré toute la matinée. Vers midi la brume chez nous se dissipait et nous nous demandions comment nous allons pouvoir nous en sortir, car le tour de l'investissement de Weislingen par les *Amis* ne pouvait plus tarder. Comme notre cave ne convenait pas pour nous protéger efficacement, il fallait chercher ailleurs. Nous estimions que notre cave pouvait quand même servir à protéger nos vêtements, la literie et d'autres choses, nous entassions tout cela au fond de la cave. Sans savoir encore où nous irions nous abriter, nous chargions la charrette avec les valises et les choses de première nécessité, notamment des couvertures. Nous étions dans la cour à discuter entre nous et avec les voisins sur les décisions à prendre lorsqu'une compagnie de militaires allemands, à pied, armés de fusils et de *Panzerfaust*, sans chars, passait en direction du front. Ils voulaient être rassurants en nous disant qu'ils ne les laisseraient pas passer. Ce n'était pas précisément ce que nous souhaitions et seulement un aveuglement bête pouvait encore faire croire que ces quelques centaines d'hommes, apparemment sans chars et sans avions, pouvaient arrêter une puissance supérieurement armée dont nous entendions le grondement des chars qui manœuvraient vis-à-vis.

Parmi nos voisins il y en avait qui envisageaient d'aller se cacher dans les forêts et déjà quelques voitures étaient en cours de chargement dans ce but. Il y en eut qui sont effectivement partis, mais au plus tard le lendemain ils étaient de nouveau de retour, en apprenant un peu plus tard qu'ils avaient emprunté des chemins minés. Pour ce qui concerne notre famille mon avis a prévalu, à savoir de rester sur place, de rechercher le meilleur abri possible et de subir ici la tornade qui se préparait. Car n'importe comment nous serions obligés de subir une fois, où que nous allions, le passage du front qui se déplace. Autant que ce soit chez nous. Déjà les coucous, les petits avions d'observation, commençaient de survoler le village à basse altitude en lançant quelques bombes incendiaires et on entendit le bruit du déplacement des chars qui jusqu'à maintenant nous avaient épargnés.

Mes parents finissaient de soigner les bêtes et de ranger les affaires, quand tout d'un coup le tir des chars commençait, dirigé sur l'arrière des maisons de notre côté. Progressivement le tir se rapprochait et on voyait les obus éclater, le long des façades arrière des maisons. J'estimais que pour mon mari le moment était venu de sortir de son environnement trop combustible. Il s'est donc présenté à la famille juste au moment où Willy, le mari de Lina a fait son apparition, ayant trouvé le moyen de fausser compagnie à ses patrons allemands au moment où tous les hommes valides étaient appelés sous les drapeaux sous le nom de *Volkssturm*. Nos hommes étaient censés venir en droite ligne d'Allemagne, ayant pu traverser les lignes, au cas où les gens du village poseraient des questions. Pour le moment ces gens avaient d'autres soucis...

Libération de Weislingen

Le tir se rapprochait toujours. Il devenait évident qu'il fallait partir. J'ai enfilé un pantalon militaire de Chrétien, plus un gros pull et pardessus ma veste de fourrure ainsi que mes grosses godasses de sport. Ainsi affublée j'ai pris la charrette et avec Lina et les enfants nous nous sommes dirigés vers l'autre bout du village, recommandant à Emile et Willy de nous rejoindre un peu plus tard. Papa et maman voulaient encore rester. Après avoir pris le grand tournant de la route vers Volksberg, j'ai aperçu Lina Haury sur le seuil de sa maison. Cette maison, instinctivement me paraissait bien située pour les événements qui allaient survenir. J'ai demandé à Lina s'ils avaient de la place pour nous héberger et si elle voulait bien le faire. Elle n'a pas hésité une seconde pour nous accueillir, nous cinq et le reste de notre famille, en sorte qu'au total nous étions 16 personnes à nous terrer dans cette maison et, autant le dire tout de suite, aucun obus et aucune bombe n'a touché l'habitation des Haury, même au plus fort des bombardements américains, dont la plus grande intensité nous était réservée pour cette nuit à venir.

Tandis que les Allemands étaient toujours maîtres de la partie sud du village, y compris notre maison, des Américains sont entrés par le nord... Ce qui nous semblait être un petit groupe, sans blindés, avait contourné le village, peut-être par Frohmuhl ou sont-ils tout simplement montés par le petit ru qui longe le *Muehlwald*, que nous nommions la *Gratt*, qui aboutit dans sa partie haute près d'une fontaine, non

loin du bout du village où nous nous trouvions. Je ne sais pas. En tous cas, vers le matin du 2 décembre, Emile se souvient parfaitement encore, un soldat américain, revolver au poing, est descendu dans notre cave, inspectant s'il n'y avait pas de soldats allemands parmi nous. Emile prétend même que je lui avais causé et, rassuré, il a rengainé son revolver. Je n'ai pas un souvenir précis de ce premier contact. Mais Emile est formel...



Maison Haury 2018 ~ 44 Grand'rue

Au lever du jour Lina Haury et moi remontions à la cuisine pour préparer les petits déjeuners et, en regardant par la fenêtre orientée vers le nord, direction Volksberg, nous aperçûmes les Américains qui bougeaient à la lisière de la forêt. Dans la matinée ils investirent la maison des Haury et prirent position dans le nord du village. Et une journée relativement tranquille s'en suivit. C'est maintenant que j'étais bien contente de pouvoir m'entretenir facilement avec nos libérateurs et il en résultait

un climat de confiance. L'après-midi une petite effervescence se remarquait parmi les soldats et quelques-uns me demandèrent où se trouvait l'accès à la cheminée. Avec le noir de fumée ils se sont teinté le visage et le haut du corps et nous savions qu'ils s'attendaient à une attaque allemande pour la nuit prochaine. Cette attaque a effectivement eu lieu et les Allemands sont venus de Waldhambach dans cette nuit du 2 au 3 décembre 1944, appuyés par des blindés. La bataille faisait rage aux abords et dans les rues du village et dans notre cave on ne pouvait plus compter les explosions, mêlées aux tac-tac des mitrailleuses. Nous avions droit à un garde, un tout jeune soldat, qui est resté assis durant toute cette nuit en face de nous, Emile et moi. Un moment donné les soldats qui occupèrent la cuisine au-dessus de nous, ont ouvert le feu avec des mitrailleuses à travers la fenêtre et le vacarme de la bataille fut infernal.

Le lendemain matin nous devons apprendre de plus amples détails dans des circonstances peu confortables pour nous. D'abord les soldats semblaient tout d'un coup nous ignorer. Je m'efforçais à connaître la raison de ce refroidissement subit. Je m'accrochais à celui à qui j'avais le plus causé la veille. Il m'apprenait que les Américains avaient eu un mort et plusieurs blessés, mais le plus grave : ils prétendaient que certains habitants de Weislingen avaient combattu aux côtés des Allemands, contre eux. Je ne voulais pas le croire, mais il s'avérait que la chose était terriblement sérieuse comme vous allez vous en rendre compte. Les nazis auraient-ils fait marcher le *Volkssturm* ? Je l'ignore encore aujourd'hui. Les événements se précipitèrent et quelqu'un de notre famille est venu me trouver chez les Haury en me priant de vouloir intervenir auprès du commandant américain, pour tenter de libérer mon cousin qui avait été arrêté avec une vingtaine d'autres hommes connus pour leur appartenance inconditionnelle aux idées nazies, dont le chef, sans qu'il y ait parenté, portait le même nom que mon cousin qui était, nous le savions bien, bien de notre bord. Peu rassurés, Emile et moi nous nous sommes rendus chez le commandant Il fallut traverser la moitié du village et à son bureau demander audience qui nous fut accordée. On nous a conduits dans une pièce où se trouvaient le commandant et ses officiers. J'ai exposé la situation à M. le commandant, en insistant bien qu'il ne pouvait s'agir que d'une erreur à cause du nom identique des deux hommes, dont l'un était vraiment le nazi en chef de Weislingen et l'autre, mon cousin, un paisible cultivateur qui ne faisait pas de politique et encore moins la guerre. La réponse du commandant fut sèche et cinglante et voulait dire que si la décision eût été de son seul fait, ces hommes seraient déjà fusillés, mais voyez, dit-il, en désignant son capitaine, je me suis rendu à son avis de les traduire devant un tribunal. Ce groupe de collabos a été envoyé à Marseille pour être jugé. De retour à Weislingen après un certain temps, ils disaient avoir passé de bonnes vacances...

Sur l'aller et le retour chez le commandant nous pouvions apprécier les dégâts de la bataille de la nuit. Un blindé allemand était coincé entre un arbre et la maison de mon oncle Philipp. Un autre gisait, détruit, dans la cour de l'école. D'autres épaves étaient dispersées dans les champs. Contre un tué

américain il y avait au moins 20 tués allemands et ils ont laissé des prisonniers. Quatre de ces morts que les Américains n'avaient pas ramassés l'ont été par des habitants de Weislingen qui les ont enterrés au cimetière du village d'où ils ont été rapatriés plus tard. Finalement l'attaque des Allemands avait été repoussée, mais les Américains ne voulaient pas admettre qu'ils aient pu avoir un mort. Et les rues du village : quel borborygme ! Dans chaque cour des véhicules militaires étaient stationnés, depuis les jeeps jusqu'aux camions et les blindés les plus lourds. Tous les fils électriques et téléphoniques étaient par terre. Parmi les civils un enfant avait été tué dans les bras de sa mère au moment où, sous le bombardement, elle voulait changer de cave. Des tirs sporadiques continuaient. Chaque sifflement d'obus nous faisait baisser la tête et les *Amis* autour de leurs véhicules faisaient de même. Cette situation s'est maintenue pendant plusieurs jours où Américains, qui avaient posté leurs canons dans les jardins derrière les maisons, et Allemands se faisaient des duels d'artillerie. Quelquefois des véhicules militaires sillonnaient les rues et, curieusement, chaque fois qu'ils passaient devant les Haury, les Allemands envoyèrent des salves dans ce secteur. Le hasard voulut qu'un voisin, vis-à-vis des Haury, sorte à un de ces moments de sa cave ou de ses écuries et coure, par l'escalier, dans sa maison. Les Américains étaient convaincus que quelqu'un signalait aux Allemands le mouvement de leurs véhicules. Voyant le comportement de cet homme, ils croyaient avoir trouvé le coupable et se sont emparés de lui. Notre hôte Chrétien Haury m'a appelée à l'aide et avec grand peine j'ai pu faire libérer le bonhomme, non sans que les *Amis* me tiennent pour personnellement responsable si je les avais abusés. Comme les tirs allemands se répétaient dans les mêmes conditions, ils ont cherché ailleurs, pour dénicher finalement un soldat allemand dans un arbre, derrière les maisons, qui transmettait les renseignements. J'étais quitte de ma responsabilité.

Mais chaque jour il fallait donner à manger aux bêtes, et père et mère, le plus souvent accompagnés par Willy, se rendirent sous les obus à la maison, une fois le matin et une fois le soir. Je ne sais plus combien de jours nous vivions ainsi dangereusement. Avec l'arrivée de renforts d'infanterie américaine en grand nombre qui s'arrêtèrent à peine dans le village pour pousser plus loin jusqu'à Bitche, il y eut une certaine accalmie. Un jour père est venu en colère me sommer d'aller reprendre à un soldat américain la bicyclette de Chrétien. Ils étaient deux à se promener à bicyclette quand je les ai interpellés poliment en demandant la restitution de la bicyclette de mon frère. Le G.I. ne voulait pas facilement lâcher son butin de guerre et me faisait subir un interrogatoire concernant l'adresse inscrite sur la plaque etc. et finalement il a rendu le véhicule de fort mauvaise grâce et dans ses paroles j'ai cru entendre le mot *spy* (espionne).

Les *Amis*, solidement implantés dans et autour de notre maison, empêchèrent longtemps le retour des personnes comme nous qui avions abandonné cette partie du village. Ils toléraient les civils qui y sont restés, mais pour nous autres il était défendu d'y entrer. Enfin, après une quinzaine de jours passés chez les Haury, nous avons pu rentrer chez nous. Il y avait bien encore quelques soldats mais qui ont quitté la maison dans la journée. Tous les gens qui rentraient trouvaient beaucoup de changements chez eux et j'étais beaucoup sollicitée : Sophie par-ci, Sophie par-là. Je me souviens du lendemain de notre rentrée où mon père voulait rendre service à son cousin, Heiny Chrétien, habitant à l'autre bout du village et qui avait des ennuis avec les *Amis*. Je ne sais plus de quoi il s'agissait au juste, mais, comme chez lui, il y avait des dégâts chez tous les gens qui n'arrêtaient pas de se plaindre. Figaro-ci, Figaro-là, je devais faire l'intermédiaire. Cela se soldait en général par des cadeaux que les soldats offraient sous forme de chocolat, café, savon etc. Ce jour-là on m'embêtait presque à chaque maison ; finalement, vers midi, j'en avais assez, n'ayant même pas encore pris mon petit déjeuner. Je faisais savoir que je ne voulais plus être embêtée souvent pour des bagatelles, ils n'auront qu'à se débrouiller. Le fait est que cela a très bien marché sans moi, avec un intermédiaire plus valable, le *schnaps*. Ceux qui pouvaient en offrir avaient en échange chocolat, café, savon. Il ne restait plus que ma famille pour se plaindre. Car l'intermédiaire avait été mal payée et je n'avais même pas de café à nous offrir. J'ai décidé d'une action directe et de ce pas je suis allée voir le chef du ravitaillement américain pour lui offrir des pommes de terre contre du café. Et le troc a marché. A cette époque j'ai accompagné un officier américain récemment arrivé qui voulait visiter le village. Il déplorait les actes de vandalisme que les Allemands, d'après lui, avaient commis. J'ai dû le détromper et lui dire que tout cela était le fait des soldats américains. Il ne voulait pas me croire, mais lorsqu'il a eu confirmation par ailleurs, il est venu s'excuser pour ses compatriotes, avec les mots qu'on utilise en pareille circonstance : "C'est la guerre, les soldats au front etc., etc.". Mais nous n'étions pas au bout de nos peines.

Contre-offensive allemande : l'opération Nordwind

Il y eut un raidissement général des Allemands qui, comme à Waldhambach et Weislingen, accrochaient les *Amis* un peu sur tout le front. En tout cas il y eut au moins du surplace et il était question pour les Américains de se retirer sur la ligne des Vosges pour leurs quartiers d'hiver. Nous voyions autour de nous les préparatifs pour ce recul stratégique et les nouvelles rares qui nous parvenaient d'ailleurs allaient dans le même sens. Mais la meilleure confirmation nous semblait être le reflux constant de civils à travers Weislingen, en direction de l'arrière et venant de la région de Bitche. Comme ces gens, nous avions aussi des raisons de nous inquiéter d'un éventuel retour des Allemands et nous réfléchissions sérieusement à la question de nous retirer aussi. Le matin du 1^{er} janvier 45 nous prenions la décision de nous rendre à une place d'attente, en pensant à la maison forestière des Schwebel. Prenant notre fils à la main nous partîmes à pied en direction de Tieffenbach, *rucksacks* au dos et valises à la main. Quelques remarques désobligeantes fusaient des rangs des Américains groupés, prêts à partir. Mais nous ne donnions pas de réponse. En cours de route nous n'avions vu personne, à part une batterie de DCA et un avion d'observation allemand qui nous survolait. A La Petite Pierre nous rencontrâmes l'armée Leclerc et les garçons aux bérets rouges, du haut de leurs blindés, voulaient bien nous renseigner sur la situation. Que les Américains se retirent ou non, nous dirent-ils, ici nous sommes et ici nous restons. Ils respectaient tout simplement l'ordre de n'avoir plus à avancer pour le moment, mais de recul il ne pouvait être question pour eux. C'était du baume pour notre cœur. Plus tard nous apprenions que le secteur qui leur était attribué comprenait également Adamswiller où Lina, Willy et leurs enfants se sont arrêtés. Un peu plus rassurés nous poussions plus loin jusqu'au restaurant du *Hammerweiher*.



Nous étions pratiquement arrivés. Le restaurant se trouve au pied de la colline où, par un sentier direct à travers forêt, on accède à la maison forestière du *Potaschplatz*. Mais nous aurions d'abord voulu nous restaurer dans cette auberge bondée de gens qui essayaient d'être servis en vue de continuer leur retraite en direction de la Lorraine. Ce restaurant était tenu par la famille Lambert, complètement débordée ce jour par les événements. En attendant M. Lambert et Emile sont montés aux renseignements au *Potaschplatz*. En effet, les nouvelles d'une percée allemande près de Wingen semblaient se confirmer et

du haut d'une colline dégagée du côté de Wingen M. Schwebel, M. Lambert et Emile écoutèrent le bruit d'une bataille. Le lendemain on apprenait que l'ordre de repli stratégique des Américains ayant été rapporté, ils ont fait face à cette attaque allemande de Wingen et d'ailleurs (faisant diversion de l'attaque de von Rundstedt comme nous devions l'apprendre plus tard). Il paraît qu'à Wingen les combats furent d'une intensité inouïe. Par l'avance des Allemands il y eut combat maison par maison. Les Allemands repoussés revenaient à la charge et en combats de corps à corps il y eut plusieurs encercllements concentriques d'où les Américains finalement sortaient vainqueurs dans une bataille à l'arme blanche. Ces nouvelles avaient été confirmées le lendemain, après que nous ayons passé la nuit chez les Schwebel. Nous y louions une chambre et tous les jours Emile descendit au *Hammerweiher* où par les fréquents passages et la radio les nouvelles étaient les plus fraîches. M. Lambert maintenait encore pendant quelques jours les préparatifs de retraite. Les nouvelles devenant de plus en plus rassurantes dans notre coin, nous pensions déjà au retour à la maison, mais il y avait un hic. Les Américains refusèrent à toute personne de pénétrer dans leur zone de guerre dont Weislingen faisait partie. Une première demande de laissez-passer nous étant refusée et nous voilà installés en vacanciers chez les Schwebel.



Etang du Hammerweiher

Enfin le retour à Weislingen, puis à Strasbourg

M. Schwebel était bien content que mon mari l'aide dans sa comptabilité forestière et les jours passaient ainsi sans que nous voyions arriver notre laissez-passer. Finalement nous avons pu repartir pour Weislingen, conduits par M. Lambert. Nous retrouvions toute la famille o.k., Willy, Lina et leurs enfants étant également de retour d'Adamswiller.

Il paraît que peu après notre départ du premier janvier, l'ordre de repli des Américains avait été rapporté et il y eut un branle-bas de combat formidable. Des parachutistes sont descendus sur la *Lampertsmatt* qui a été transformée en camp d'aviation et une grosse batterie d'artillerie lourde à pris position à la lisière du *Heckenwald*. Elle est restée en action longtemps encore après notre retour à Weislingen et faisait trembler notre maison par les coups de canon qu'elle donnait en direction de Bitche. L'offensive de von Rundstedt avait sérieusement accroché les Américains qui commençaient à comprendre que la combativité des Allemands à Adamswiller, Weislingen, Wingen, Bitche et le long du Rhin en était le préliminaire.

Il ne pouvait pas encore être question de rentrer à Strasbourg dans les conditions données. D'ailleurs une nouvelle fois un laissez-passer était nécessaire. Emile a fait un petit rapport à M. le Maire de Strasbourg sur notre situation. Nous avons pu rentrer en mars et une espèce de vie nouvelle, un départ à zéro pour ainsi dire, a commencé pour nous, basé sur cet immense soulagement d'avoir échappé aux nombreux dangers de cette guerre.

Pourtant elle n'était pas terminée et quelques obus allemands continuaient de tomber sur la ville de Strasbourg jusqu'au moment où les Alliés franchirent le Rhin en force. En vieux routiniers du comportement sous les bombardements autrement plus denses que ceux que nous avons vécus, nous décidâmes de coucher provisoirement sur des matelas dans notre salle de séjour, vu que notre chambre à coucher était directement exposée à ces tirs de vengeance des Allemands. Les Humann venaient également de rentrer et faisaient comme nous.



Strasbourg libérée !

En guise d'épilogue provisoire

La vie reprend son cours...

Nous devons nous apercevoir que nous avons un fils, âgé maintenant de plus de six ans, qui avait omis de se présenter en classe l'année dernière. Mais comment aurait-il pu avec tous ces événements qu'il a vécus ? Mais allez donc expliquer cela à une institutrice strasbourgeoise lorsqu'en mars 1945 je voulais le faire inscrire à l'école. J'avais toutes les peines du monde à le faire admettre avec les enfants qui avaient déjà fait plus de quatre mois de classe. J'ai dû beaucoup insister, arguant qu'il avait les premières notions de lecture et de calcul du niveau des autres enfants, etc. Elle ne voulait le prendre qu'à l'essai pendant quinze jours. Lorsqu'au terme de ces 15 jours je lui ai rendu visite, elle convenait qu'il n'y avait pas de problème et qu'il suivait bien - il précédait même, étant toujours dans les premiers.

La disette a continué et les besoins de la reconstruction et de la reconstitution des stocks étaient énormes. Pour ne parler que de petits problèmes qui nous touchaient de plus près, citons que la Ville de Strasbourg avait un besoin urgent de bois de chauffe. Emile, avec les relations que nous avons maintenant avec le Service des Eaux et Forêts de La Petite Pierre, pouvait lui en procurer, à condition que ce bois soit chargé et transporté, pris dans les forêts de La Petite Pierre. Il fut convenu que les camions de l'entretien des rues du service d'Emile pouvaient aller chercher ce bois à prendre dans les stocks de la forêt de La Petite Pierre.

Les légumes aussi se faisaient encore rares et notre petit jardin de derrière la maison, sans engrais et sans fumier, ne voulait plus produire au-delà du cerfeuil et du persil. Comme Emile gérait, avec son parc automobile des Ateliers municipaux, le transport des débris de guerre et de terre - dont quelquefois de la terre végétale à évacuer à des décharges publiques - il en faisait faire un tri et la bonne terre fut dirigée dans un angle bien ensoleillé de son terrain municipal où se trouvaient son labo, son usine d'émulsion et d'enrobés bitumineux, distants d'environ un km de notre logement. Sur une aire d'environ deux ares nous faisons pousser avec succès des tomates et des salades, etc., tout en récoltant les mûres qui y poussaient à l'état sauvage. Ce fut notre future pépinière pour la plantation de pommiers à Weislingen, aujourd'hui devenue si encombrante. Presque tous nos week-ends et notre temps libre, nous les consacrons à ce jardin qui fut un peu notre détente après les stress de la guerre.

Le chauffage des appartements était encore longtemps un problème crucial. Pour l'hiver à venir il fallait s'organiser, vu qu'il n'y aura sans doute pas encore de coke pour rallumer notre chauffage central. La maison du voisin, M. Schang, trop ébranlée par le bombardement, a dû être rasée. Yvonne et moi avons fait un accord avec les prisonniers allemands chargés de cette démolition : ils nous réservaient tout le petit bois, souvent plein de plâtre, contre un peu de nourriture.

Il fut évident que nos congés - Willy et Lina au mois de juillet pour la récolte du foin et du blé, Emile et moi au mois d'août pour finir le blé et rentrer le regain, étaient réservés pour Weislingen où peinaient mes parents seuls. Je me souviens du mois d'août 1945 où, en train de distiller notre *kirsch*, nous parvenait la nouvelle du bombardement atomique d'Hiroshima suivi peu après par celui de Nagasaki, avec pour conséquence immédiate la reddition du Japon. Cette fois-ci la guerre semblait vraiment terminée... C'est devenu un *kirsch* d'une qualité exceptionnelle que nous ne servions qu'à de rares occasions et auquel s'attachaient ces souvenirs.

Des soucis de santé

En cette année 1945 nous attendions un heureux événement chez ma sœur. Elle habitait maintenant en plein centre de Strasbourg, rue des Frères, ayant vue sur la place Saint-Etienne, sur le petit *Meislocker*, ce qui nous rapprochait géographiquement. Fin décembre, le terme approchant, Willy a emmené les enfants à Weislingen et, à la Saint-Sylvestre, après la naissance d'Armand du 26/12, nous sommes allés chercher Rodolphe en vue de le garder encore quelques jours chez nous. Hélas, quand nous sommes arrivés à Weislingen les deux enfants me semblaient bien mal en point, surtout Rodolphe. Je ne pouvais pas les laisser à la charge de maman. Ainsi nous avons chaudement enveloppé Rodolphe pour l'emmener quand même chez nous. En cours de route déjà je constatais qu'il était vraiment très

sérieusement malade. Heureusement que son père nous attendait à la gare pour aider à le ramener chez nous.

Après une mauvaise nuit de cette veille de Nouvel An, me voilà en mauvaise posture pour trouver un médecin, ce premier janvier 1946. Je connaissais le médecin spécialiste qui habitait vis-à-vis de chez nous et je me disais que je pourrais au moins lui demander conseil. Il avait l'obligeance de m'indiquer l'adresse d'un jeune docteur généraliste nouvellement établi rue du Lazaret, assez près de chez nous. En m'y rendant il était juste sur le point de partir quelque part, pour fêter la Nouvelle Année je suppose, mais il avait la gentillesse de m'accompagner de ce pas et dans sa propre voiture, nous sommes allés à la maison. Son diagnostic fut : diphtérie + scarlatine pour lesquelles la mise en quarantaine était de six semaines. Christiane était alitée à Weislingen avec les mêmes maladies, mais à un degré de gravité moindre, paraît-il. Lina, la maman, remise de ses couches, ne pouvait pas venir voir Rodolphe à cause du nouveau bébé et ceci aussi longtemps que durerait la quarantaine.

Enfin tout s'est bien passé et le Service d'Hygiène devenait encore une fois actif dans notre appartement. Curieusement Paul était porteur de germes virulents, ce qui n'était pas dangereux pour lui-même, puisqu'il était immunisé, ayant déjà eu la diphtérie, mais il constituait un danger pour les autres. Ainsi le docteur a dû le dispenser d'aller en classe pendant huit jours encore. En ce qui concerne la scarlatine, il fallait rester vigilant et exercer une surveillance attentive. Les tabliers blancs étaient de rigueur dans la chambre de Rodolphe que je quittais à chaque sortie et que je mettais à chaque entrée, sans parler de l'hygiène des mains et d'autres précautions. Je vous prie de croire, pour moi surtout, ce n'était pas une période facile et notre ménage fut pendant longtemps perturbé. Bien entendu Paul couchait pendant tout ce temps à la cuisine sur notre divan-lit improvisé.

Problèmes de santé : ça continue...

Il faut croire que les stress de la guerre avaient eu des conséquences plus nocives que nous le pensions d'abord, et nos états de santé nous obligeaient à consulter le médecin. Nous l'avons fait tous les deux en même temps. Sujet à des crises d'hypotension, Emile a lentement récupéré. Car ce n'est pas impunément qu'on se soustrait pendant six semaines à la lumière du jour pour s'allonger un peu plus tard - en principe sans bouger - pendant encore six autres semaines dans un lit, sans parler du déséquilibre accumulé dans la nourriture.

C'est sans doute ce dernier point qui a eu raison de ma bonne santé. Je maigrissais à vue d'œil à cause de mon foie malade, ce qui faisait que je ne digérais plus (en cet été 1947, très chaud, j'ai beaucoup travaillé à Weislingen). J'ai dû me faire radiographier. Je n'avais pas le moral en rentrant chez nous avec les radios sous le bras. Je me rappelle avoir pleuré tout le long de la route de l'hôpital. J'avais pour ordre strict de travailler le moins possible avec prise d'un tas de médicaments en vue de combattre toutes les inflammations internes. J'ai traîné de cette manière un certain temps jusqu'à en avoir assez, en sorte que j'ai demandé au docteur d'agir et, s'il le faut, opérer. Il m'a mise en rapport avec un chirurgien, qui m'a opérée.

A la sortie de la clinique un peu brusquée, je préférais m'aliter à Lingolsheim car mon état était tel que je tenais juste encore sur mes jambes. J'aurais voulu prolonger mon séjour à la clinique mais, comme c'est le cas aujourd'hui, il fallait faire de la place. J'avais encore un peu de température, mais on estimait que ce n'était rien. Mon médecin m'a quand même dit que si jamais la température montait à 38° je devais l'en informer de suite. Le lendemain matin le thermomètre indiquait 38°7. J'ai prié Alice de prévenir le médecin en lui parlant des douleurs et de la température. A partir de ce moment les choses n'ont pas traîné. Il voulait m'expédier de suite à l'hôpital. Ma belle-mère était catastrophée : Que dirait Emile ? Or il y avait une autre solution que le docteur approuvait, à condition que les sœurs puissent me prendre en charge jour et nuit, pendant trois jours. La sœur présente s'est déclarée d'accord et garantissait la participation de sa consœur. Et les piqûres de pénicilline furent entreprises de suite : une toutes les trois heures. Il pourrait vous intéresser ce que je ressentais à la suite de ces piqûres. Je sentais comme les parties atteintes par l'infection étaient attaquées progressivement. Je pouvais sentir ce cheminement jusque dans mon dos et les douleurs diminuèrent au fur et à mesure que la pénicilline faisait son travail. C'était formidable et miraculeux. Je peux l'affirmer, sans crainte de me tromper, s'il n'y avait pas eu ce médicament, vous ne liriez pas, en ce moment, mes mémoires.

La vie reprenait un cours normal avec les vacances de travail à Weislingen et Emile se lançait de plus en plus dans la recherche tandis que je m'occupais beaucoup de notre jardin...

... et ce n'est pas fini !

Mais continuons chronologiquement par l'année 1949. Tout allait aussi bien que possible. Paul fréquentait le Petit Lycée Fustel-de-Coulanges et ses résultats scolaires étaient très bons. Lui et son ami Meistermann se relayaient à la première place. Les grandes vacances étant imminentes. Paul, comme tous les ans, se réjouissait de se rendre bientôt à Weislingen pour y retrouver ses cousins Bath.

Il était convenu que ma mère devait venir à Strasbourg le chercher. Le matin du départ, mon garçon s'amène à six heures en tenant sa tête des deux mains, me disant qu'il avait rêvé d'avoir cogné sa tête contre une barre de fer et qu'il avait terriblement mal. Nous n'avons pas hésité un instant pour appeler le médecin qui, en attendant qu'il arrive, ordonnait de lui administrer un *Pyramidon*, cachet qu'il a vomi aussitôt. Après que le docteur s'est rendu compte de son état et vu qu'il avait rendu le *Pyramidon*, il ordonnait l'hospitalisation. Nous voilà à la clinique infantile. De suite une ponction fut ordonnée qui se pratique dans ce cas dans la colonne vertébrale, et ce que nous appréhendions s'avérait vrai : il avait une méningite. Sans tarder on a commencé le traitement déjà classique avec la pénicilline, mais sa maladie exigeait un antibiotique plus puissant qui heureusement devenait disponible en Europe : la streptomycine.

Enfin tout rentre dans l'ordre

Sorti de l'hôpital après plusieurs semaines, il avait encore une tendance à basculer en avant, mais après quelques jours tout rentrait dans l'ordre. Ainsi, avant la fin des grandes vacances scolaires, j'ai pu rencontrer le censeur du lycée pour l'informer de ce qui était arrivé à mon fils dont la convalescence tirait à sa fin. Le censeur avait des doutes pour l'admettre en classe et son attitude était décourageante. Heureusement que la maîtresse, madame Aubenat, qui l'avait eu en classe est intervenue et a obtenu que Paul puisse aller en classe, assister aux cours en le laissant libre de faire ce qu'il voulait. Rapidement il a pu suivre avec les devoirs, la preuve qu'il n'y avait plus de séquelles et ses brillantes études par la suite démontrent qu'il a gardé toutes ses facultés.

C'était en 1949.

*Et vive la pénicilline qui m'a sauvée !
Et vive la streptomycine qui a sauvé Paul !*



LEXIQUE

<i>Alle Vögel sind schon da...</i>	Tous les oiseaux sont de retour (chant populaire allemand)
<i>Alsace tortue</i>	Appellation ancienne pour Alsace bossue
<i>Amis</i>	Désignation allemande pour les troupes d'occupation américaines
<i>Angel cake</i>	Gâteau des anges, en forme approximative de kouglöf
<i>Aus der Heimat</i>	Littéralement : de chez nous
<i>Blockleiter</i>	Membre du parti nazi chargé de la surveillance de plusieurs maisons
<i>Boyfriend</i>	Copain
<i>Bredele</i>	Petits fours alsaciens, traditionnellement confectionnés à Noël
<i>Bruttoregistertonnen</i>	Unité de capacité de transport des bateaux : tonneaux de jauge brute
<i>Bund deutscher Mädels</i>	Mouvement pour les jeunes filles de 10 à 18 ans (feux de camp, randonnées...)
<i>Butler</i>	Maitre d'hôtel, majordome
<i>Christkindel</i>	Père Noël alsacien, le <i>Christkindel</i> (enfant Jésus) est personnifié par une jeune fille toute de blanc vêtue et coiffée d'un voile
<i>Dorfmusik</i>	Harmonie municipale
<i>Dorfschulmeister</i>	Maître d'école rurale
<i>Erwin</i>	Erwinsbund : à l'époque nazi, association alsacienne autonomiste
<i>Grüss Gott</i>	Salutation en usage en Bavière et en Autriche (équivalent de "Bonjour")
<i>Hammerweiher</i>	Étang au bas de la forêt de La Petite Pierre
<i>Hauwiller</i>	Lieu-dit du cadastre de Weislingen et Waldhambach
<i>Heckenwald</i>	Bois aux confins sud-ouest du ban communal
<i>Heil Hitler</i>	Formule accompagnant le salut fasciste
<i>Herrjeh, mer han jo de Fahne...</i>	Mon Dieu, on a oublié le drapeau dans notre chambre
<i>Hitlerjugend</i>	Jeunesses hitlériennes : organisation regroupant les jeunes du parti nazi
<i>Jungbauern</i>	Groupement de jeunes paysans
<i>Kescht</i>	Coffre-banquette
<i>Kirb</i>	Fête patronale du village
<i>Kirsch</i>	Eau de vie de cerises
<i>Krautberg</i>	Lieu-dit cadastral de Weislingen
<i>Kuhmogeles</i>	Expression enfantine désignant les vaches
<i>Lampertsmatt</i>	Lieu-dit cadastral de Weislingen
<i>Laubwald</i>	Forêt de feuillus
<i>Lippenicklere</i>	Selon la tradition villageoise, les habitants des fermes et maisons étaient désignés par des surnoms
<i>Maison Loucheur</i>	La loi Loucheur, votée en 1928 à l'initiative du ministre Louis Loucheur, a prévu l'intervention financière de l'État pour favoriser l'habitation populaire.
<i>Meiselocker</i>	Fontaine avec la statue du charmeur de mésanges (=Meiselocker)
<i>Muehlwald</i>	Lieu-dit désignant le bois entre Weislingen et Tieffenbach
<i>Nudele</i>	Pâtes
<i>Oberbürgermeister</i>	Désignation allemande d'un maire de grande ville
<i>Oh ! yes, her mother is a fine cook</i>	Oh ! oui, sa mère est bonne cuisinière
<i>Paddelboot</i>	Canoë
<i>Panzerfaust</i>	Lance-roquettes antichar
<i>Pfaffenbrunnen</i>	Lieu-dit entre Weislingen et Waldhambach
<i>Potaschplatz</i>	Maison forestière au-dessus d'Oberhof (autrefois on y brûlait des fougères pour en obtenir des cendres riches en potasse, destinées à la lessive)
<i>Pumpernickel</i>	Pain de seigle d'origine allemande, très compact et de couleur très sombre.
<i>Ritthack</i>	Espèce de houe ou de pioche
<i>Rucksack</i>	Sac à dos
<i>SA</i>	Organisation paramilitaire du régime nazi (Sturmabteilung : section d'assaut)
<i>Schmiss</i>	Balafre témoignant d'un duel entre étudiants (ancienne tradition allemande)
<i>Schnaps</i>	Eau de vie de fruits
<i>Volkssturm</i>	Nom donné à la milice populaire allemande levée en 1944 et qui devait épauler la Wehrmacht dans la défense du territoire
<i>Warum in die Ferne schweifen...</i>	Pourquoi chercher si loin le bonheur alors qu'il est à notre porte ?
<i>Wehrmacht</i>	Armée allemande
<i>Zellenleiter</i>	Membre officiel du parti nazi chargé de la surveillance politique d'un quartier